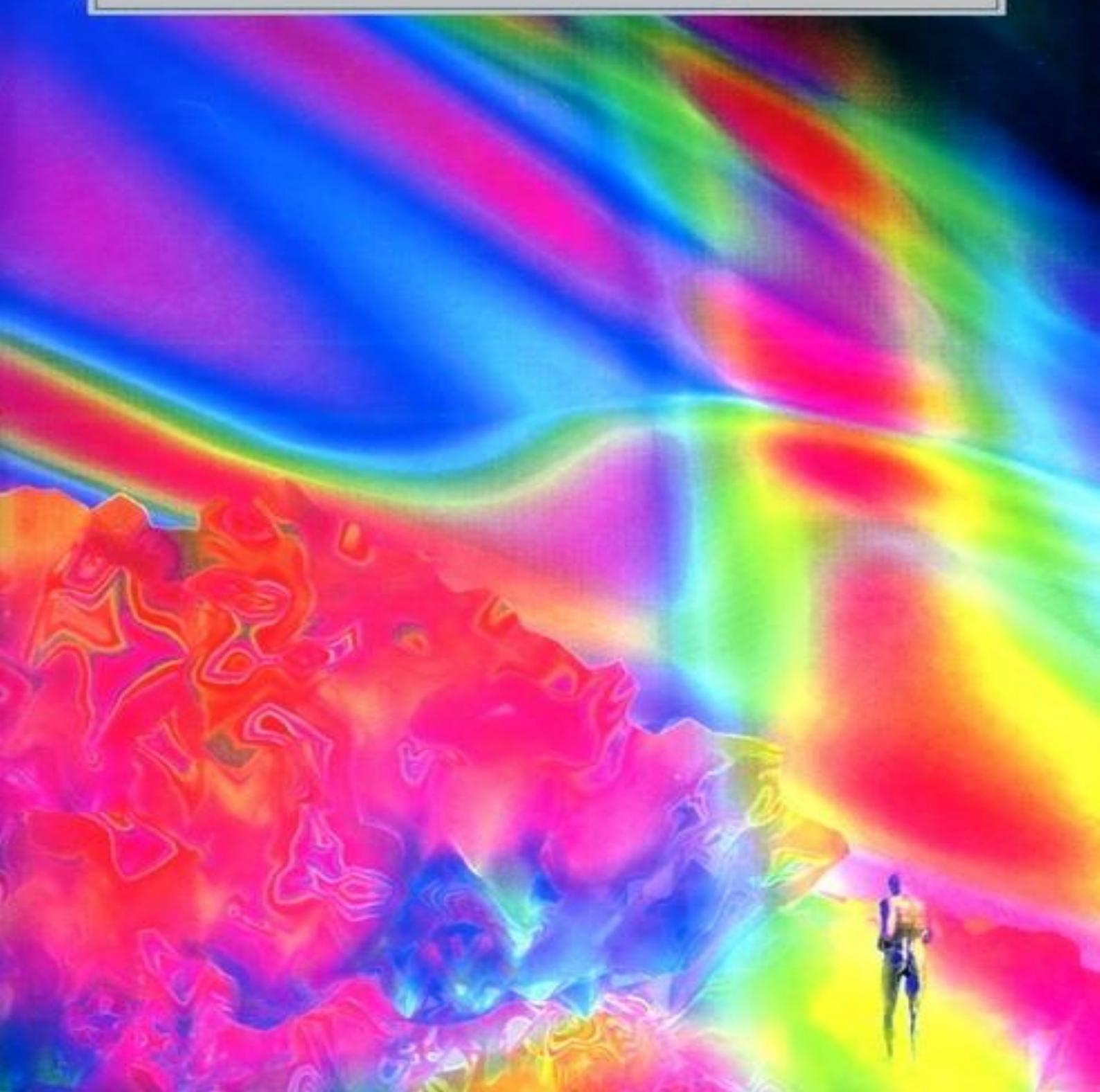


SCIENCE FICTION



ROBERT SILVERBERG

LE TEMPS DES CHANGEMENTS



Robert Silverberg

Le temps des changements

*Traduit de l'américain
par Alain Dorémieux*



Le livre de poche

Je m'appelle Kinnal Darival, et je vais tout vous dire à mon sujet.

Cette phrase est si étrange qu'elle a l'air de me hurler à la figure. Je la regarde tracée sur la page ; je reconnais mon écriture – les hautes lettres droites inscrites en rouge sur la feuille grise et rugueuse – et je vois mon nom, et j'entends en esprit l'écho de la pulsion cérébrale qui a fait éclore ces mots. *Je m'appelle Kinnal Darival et je vais tout vous dire à mon sujet.* Incroyable.

Voici ce que le Terrien Schweiz appelleraient une autobiographie. C'est-à-dire un compte rendu qu'on rédige soi-même de ses faits et gestes. C'est là une forme littéraire dont, sur notre monde, nous n'avons pas l'entendement ; il me faut inventer ma méthode personnelle de narration, car je n'ai aucun précédent pour me guider. Mais il doit en être ainsi. Sur cette planète qui est la mienne, je suis seul désormais. En un sens, j'ai inventé un nouveau mode de vie ; je peux sûrement inventer aussi un nouveau genre littéraire. On m'a toujours dit que j'avais le don des mots.

Me voici donc dans une cabane de planches au milieu des Basses Terres Arides, en train d'écrire des obscénités dans l'attente de la mort, tout en me félicitant de mes talents littéraires.

Je m'appelle Kinnal Darival.

Obscene ! Obscene ! Sur cette unique feuille, j'ai déjà utilisé le pronom « je » près d'une quinzaine de fois, me semble-t-il. Tout en lâchant au passage des mots tels que « mon », « ma », « me » ou « moi » plus souvent que je n'ai le souci de les compter. Un torrent d'impudeur. Je, je, je, je, je. Si j'exhibais ma virilité dans la Chapelle de Pierre de Manneran lors de la cérémonie du Jour des Noms, je ne commettrais pas un acte aussi abominable. Il y a presque de quoi rire. Kinnal Darival

s'adonnant à un vice solitaire. En ce lieu misérable et désolé, il flatte son moi nauséabond et jette au vent chaud des pronoms agressifs, avec l'espoir que, emportés par les bourrasques, ils iront souiller ses congénères. Il aligne phrase après phrase au gré d'une syntaxe démentielle et exhibitionniste. S'il le pouvait, il vous saisirait par le poignet pour vous déverser dans l'oreille, contre votre gré, ses flots d'immondices. Et pour quelle raison ? Darival est-il fier de sa folie ? Son esprit solide a-t-il entièrement sombré sous l'assaut des serpents de l'inanité ? Est-il réduit à l'état de forme vide, pendant qu'assis dans cette cabane sinistre il se fait jouir comme un obsédé avec des mots honteux, en marmonnant des « je » et des « moi » et des « mon » et des « me », prêt, tout en pleurnichant, à mettre à nu l'intimité de son âme ?

Non. C'est Darival qui est sain d'esprit et vous tous qui êtes malades : je sais que ça semble fou, mais je le maintiens. Je ne suis pas un dément qui raconte des ignominies pour tirer un douteux plaisir d'un univers glacial. Je suis passé par le temps des changements, j'ai été guéri de la maladie qui affecte les habitants de mon monde, et, en écrivant ce qui va suivre, j'ai l'intention de vous guérir comme moi, vous qui faites route vers les Basses Terres Arides pour me mettre à mort en punition de mes espoirs.

Qu'il en soit donc ainsi.

Je m'appelle Kinnal Darival, et je vais tout vous dire à mon sujet.

Des vestiges et des lambeaux des coutumes contre lesquelles je me rebelle me possèdent toujours. Peut-être pouvez-vous commencer à comprendre quel effort cela représente pour moi de bâtir mes phrases dans ce style, de conjuguer les verbes de façon adaptée à la construction à la première personne. J'écris depuis dix minutes et j'ai le corps couvert de sueur, une sueur

gluante et visqueuse qui n'est pas due à l'air torride qui m'entoure mais au combat mental que je livre. Je sais quel style je dois employer, mais les muscles de mon bras se révoltent et luttent contre moi pour m'obliger à exprimer les mots à l'ancienne mode, en disant par exemple : *on écrit depuis dix minutes et on a le corps couvert de sueur* ; ou encore : *on a passé par le temps des changements, on a été guéri de la maladie qui affecte les habitants de son monde.*

Je suppose que presque tout ce que je viens d'écrire aurait pu être rédigé selon la méthode d'autrefois, sans que cela prête à conséquence. Mais je tiens à lutter contre cet effacement de soi qui régit la grammaire en usage sur mon monde ; et je dois donc entrer en joute avec mes propres muscles pour conquérir le droit d'ordonner les mots selon ma philosophie présente.

En tout cas, même si mes vieilles habitudes me poussent par surprise à mal construire mes phrases, leur signification n'en flamboiera pas moins à travers l'écran des mots. Que je dise : *je m'appelle Kinnal Darival et je vais tout vous dire à mon sujet* ; ou que je dise : *on s'appelle Kinnal Darival, et on va tout vous dire à son sujet*, il n'y a pas grande différence. Dans les deux cas, de toute manière, le contenu du témoignage de Kinnal Darival est – d'après vos critères, ces critères que je veux détruire – répugnant, méprisable et obscène.

3

Je suis également troublé, tout au moins dans ces premières pages, en essayant d'imaginer mon public. Je suppose, puisqu'il le faut, que j'aurai des lecteurs. Mais qui sont-ils ? Qui êtes-vous ? Des hommes et des femmes de ma planète natale, peut-être, qui tourneront furtivement les pages à la lueur des torches, en redoutant d'entendre frapper à la porte. Ou bien des natifs d'autres mondes qui me liront par amusement, qui étudieront mon livre en tant que document sur une société étrangère aux mœurs monstrueuses. Je n'en ai aucune idée. Il ne m'est pas

facile d'établir un contact avec vous, mon lecteur inconnu. Quand j'ai conçu le projet d'épancher mon âme sur le papier, je pensais au début que ce serait une simple confession, juste un entretien prolongé avec un purgateur imaginaire qui m'écouterait jusqu'au bout et me donnerait en fin de compte l'absolution. Mais je m'aperçois maintenant que je dois adopter une autre approche. Si vous n'êtes pas de mon monde, ou si vous êtes de mon monde mais pas de mon temps, beaucoup de choses vous paraîtront ici incompréhensibles.

Par conséquent, je dois vous fournir des explications. Il se peut que j'en abuse et que je vous lasse à force de vous asséner des évidences. Pardonnez-moi si je vous enseigne ce que vous connaissez déjà. Pardonnez-moi si le ton que j'emploie manque de cohérence et si j'ai parfois l'air de m'adresser à quelqu'un d'autre. Car pour moi vous n'êtes pas unique mais multiple, mon lecteur inconnu, et vous portez maints visages. Tantôt, je vois en vous le nez proéminent de Jidd le purgateur ; tantôt le sourire suave de mon frère par le lien Noïm Condorit ; tantôt la douceur soyeuse de ma sœur par le lien Halum ; tantôt vous devenez Schweiz le tentateur de la miséricordieuse Terre ; tantôt, encore, vous êtes le fils de mon fils de mon fils de mon fils de mon fils, avide, à bien des années dans le futur, de savoir quel genre d'homme était son ancêtre ; tantôt, enfin, vous êtes un étranger d'une planète différente, aux yeux de qui, nous autres habitants de Borthan, nous sommes grotesques, mystérieux et déconcertants. Je ne vous connais pas, aussi mes efforts pour m'adresser à vous seront-ils entachés de maladresse.

Mais, par la Porte de Salla, avant que j'en aie fini vous me connaîtrez comme aucun homme de Borthan n'a jamais été connu par ses semblables auparavant !

Je suis un homme d'un certain âge. Trente fois depuis le jour de ma naissance Borthan a accompli sa révolution autour de notre soleil vert doré, et sur notre monde un homme est considéré comme vieux quand il a vécu une cinquantaine de ces périodes, bien que l'homme le plus âgé dont j'aie jamais entendu parler soit mort au bout de quatre-vingts d'entre elles. D'après ces détails, il vous est possible de calculer notre temps de vie en le mesurant au vôtre, s'il se trouve que vous êtes d'un autre monde. Le Terrien Schweiz disait être âgé de quarante-trois ans selon le temps en vigueur sur sa planète, et pourtant il ne paraissait pas plus vieux que moi.

Mon corps est vigoureux. Je vais ici commettre un double péché, car non seulement je parlerai de moi sans honte mais, en outre, je tirerai orgueil et plaisir de mon apparence physique. Je suis grand : une femme de taille normale m'arrive à peine au bas de la poitrine. Mes cheveux noirs sont longs et me tombent sur les épaules. Dernièrement, ils se sont mis à grisonner, ainsi que ma barbe épaisse et fournie, qui me couvre presque tout le visage. Mon nez est droit et proéminent, avec une arête large et de vastes narines ; mes lèvres sont charnues et ont, m'a-t-on dit, un aspect sensuel ; mes yeux sont brun foncé et assez écartés l'un de l'autre. Ils me donnent, j'ai pu le comprendre, le regard d'un homme qui a été accoutumé toute sa vie à donner des ordres aux autres.

Mon dos est large et mon torse a de l'ampleur. Un système pileux dense et sombre recouvre mon corps presque tout entier. Mes bras sont longs et mes mains grandes. Mes muscles sont développés et leur renflement se dessine sous ma peau. Pour un homme de ma taille, j'ai des mouvements gracieux et bien coordonnés ; j'excelle en la pratique des sports, et, quand j'étais plus jeune, je lançais le javelot empenné sur toute la longueur du stade de Manneran : un exploit que personne avant moi n'avait jamais accompli.

La plupart des femmes me trouvent attirant, à la seule exception de celles qui préfèrent des hommes plus fluets, à l'air plus intellectuel, et qui ont peur de la force virile à l'état brut. Il ne fait pas de doute que le pouvoir politique que j'ai naguère détenu a contribué à conduire vers ma couche de nombreuses

partenaires ; pourtant, c'était sûrement aussi mon physique qui les amenait à moi, quelles que soient leurs motivations plus subtiles. Mais j'ai déçu la plupart d'entre elles. De gros muscles et un corps velu ne font pas forcément un amant expérimenté, pas plus qu'un membre génital aussi massif que le mien n'est une garantie d'extase. Je ne suis pas un champion de la copulation. Vous le voyez, je ne vous cache rien. Il existe en moi une certaine impatience constitutionnelle qui ne s'extériorise que durant l'acte charnel ; quand je pénètre une femme, je ne tarde pas à me retrouver sans ressources, et il est rare que je puisse prolonger l'acte jusqu'au moment où elle trouve son plaisir. Je n'ai jamais à quiconque, pas même à un purgateur, confessé cette carence, et il n'a jamais été dans mes intentions de le faire. Mais un bon nombre de femmes de Borthan ont découvert de la façon la plus directe possible, et à leurs dépens, mon infirmité majeure, et l'amertume que certaines en ont conçue les a sans nul doute poussées à ébruiter la chose afin de pouvoir rire avec perfidie à mon détriment. Je verse donc l'information à ce dossier pour mémoire. Je ne vous laisserai pas m'imaginer comme un colosse épanoui sans vous faire savoir avec quelle fréquence ma chair a trahi mes appétits. Il n'est pas impossible que cette défaillance soit au nombre des forces qui ont modelé mon destin jusqu'à son aboutissement présent dans les Basses Terres Arides, et il importait donc que vous en soyez averti.

5

Mon père était septarque héréditaire dans la province de Salla, sur notre côté orientale. Ma mère était la fille d'un septarque de Glin ; il l'avait rencontrée au cours d'une mission diplomatique, et leur union se décida, paraît-il, dès le premier regard. Leur premier enfant fut mon frère Stirron, aujourd'hui septarque à Salla à la place de notre père. Je vins au monde deux ans plus tard ; puis, après moi, ce furent trois filles. Deux

8

d'entre elles sont toujours en vie. Ma sœur cadette a été tuée par des assaillants venus de Glin il y a de cela vingt lunes.

J'ai peu connu mon père. Sur Borthan, nous sommes tous étrangers les uns aux autres, mais un père est d'habitude une personne un peu plus proche ; ce n'était pourtant pas le cas du vieux septarque. Entre lui et nous se dressait un impénétrable mur de formalisme. Pour lui adresser la parole, nous usions des mêmes formules de respect que ses sujets. Ses sourires étaient si rares que je crois pouvoir me rappeler chacun d'eux. Une fois, chose inoubliable, il me fit monter près de lui sur son trône de bois grossièrement équarri et me permit de toucher le vieux coussin jaune, en m'appelant tendrement par mon nom d'enfant ; c'était le jour de la mort de ma mère. Cette exception mise à part, il m'ignorait. Je l'aimais et le redoutais, et je m'accroupissais, tremblant derrière les piliers de la salle du trône, pour le voir dispenser la justice, en me disant que, s'il me voyait, il me ferait anéantir, mais sans pouvoir m'empêcher de le contempler dans toute sa majesté.

Détail curieux, c'était un homme au corps mince et à la taille moyenne que mon frère et moi dominions de la tête même avant d'avoir atteint l'âge d'homme. Mais il y avait en lui une terrifiante réserve d'énergie qui le poussait à relever tous les défis. Une fois, quand j'étais enfant, il se présenta à la Cour un ambassadeur des contrées occidentales, un homme énorme à la peau recuite par le soleil, qui, dans ma mémoire, se dresse aussi haut que le mont Kongoroï ; probablement était-il en fait de la taille et de la corpulence que je possède actuellement. Lors du festin, l'ambassadeur, qui avait trop bu de vin bleu, déclara devant mon père, sa famille et ses courtisans : « On va montrer sa force aux hommes de Salla, à qui on est peut-être capable d'en remontrer sur le chapitre de la lutte. »

« Quelqu'un ici n'a besoin de personne pour recevoir des leçons, répliqua mon père avec une subite fureur.

— Qu'il se présente », déclara l'autre en se levant d'un bond et en se dépouillant de sa cape. Mais mon père, avec un sourire qui fit glousser ses courtisans, répondit à cet étranger fanfaron qu'il ne serait pas équitable de le laisser combattre tant qu'il avait l'esprit embrumé par le vin : propos qui, comme de juste,

mit l'ambassadeur en rage. Les musiciens intervinrent alors pour relâcher la tension, mais la colère de notre visiteur ne s'apaisa pas, et au bout d'une heure, un peu remis de son ivresse, il demanda de nouveau à rencontrer le champion de mon père. Aucun homme de Salla, prétendait notre hôte, n'était de taille à rivaliser avec lui.

C'est alors que le septarque lui répondit : « Je vous affronterai moi-même. »

Ce soir-là, mon frère et moi nous étions assis à l'extrême de la longue table, parmi les femmes. Et ces mots stupéfiants roulèrent jusqu'à nous, prononcés par la voix de mon père : *je et, l'instant d'après, moi-même*. C'étaient là des obscénités que Stirron et moi chuchotions parfois, avec des rires grivois, dans l'obscurité de notre chambre à coucher, mais jamais nous n'aurions pensé les entendre prononcer dans la salle des festins de la bouche même du septarque. Notre réaction à ce choc fut différente : Stirron eut un sursaut convulsif et renversa sa coupe ; quant à moi, j'émis d'une voix suraiguë un ricanement mi-ravi, mi-embarrassé, qui me valut instantanément un soufflet de la part d'une des dames de compagnie. Mon rire ne servait qu'à masquer l'horreur que j'éprouvais intérieurement. J'avais peine à croire que mon père connût ces mots et, plus encore, qu'il osât les dire en présence de cette auguste compagnie. *Je vous affronterai moi-même*. Pendant que l'écho de ces formes de discours interdites m'étourdissait encore, mon père, jetant sa cape et faisant un pas en avant, se plaçait face à la masse corpulente de l'ambassadeur, qu'il attrapa par un coude et une hanche, en une prise agile, avant de le faire tomber sur les dalles grises et polies. L'ambassadeur poussa un cri terrible, car l'une de ses jambes était tordue selon un angle bizarre, et, sous le coup de la douleur et de l'humiliation, il frappa le sol à plusieurs reprises du plat de la main. Il se peut que de nos jours la diplomatie se pratique de manière plus sophistiquée au palais de mon frère Stirron.

J'avais douze ans et je commençais à devenir un homme quand mourut le septarque. J'étais à son côté lorsque la mort le prit. Afin d'échapper à la saison des pluies, il s'en allait chaque année chasser le cornevole dans les Basses Terres Arides, dans

la zone même où, à l'heure actuelle, je me cache et attends. Jamais je ne l'avais accompagné, mais, en cette occasion, j'avais été autorisé à suivre la chasse, car j'étais désormais un jeune prince et je devais apprendre à pratiquer les activités qui convenaient à mon rang. Stirron, en tant que futur septarque, avait d'autres tâches à remplir : en l'absence de mon père, il restait dans la capitale pour le remplacer comme régent. Sous un ciel ennuagé aux teintes mornes, l'expédition, composée d'une vingtaine de voitures, se mit en route en direction de l'ouest, à travers les terres plates, détrempées et dénudées par l'hiver. Cette année-là, les pluies étaient sans merci, transformant en bourbiers les précieuses parcelles de sol fertile et érodant les affleurements rocheux de notre province. Partout, les fermiers réparaient leurs digues, sans résultat ; en voyant les rivières gonflées charrier dans leurs eaux brunâtres les richesses perdues de Salla, j'avais envie de pleurer à l'idée de ces trésors qui allaient être déversés dans la mer. Nous arrivâmes dans Salla-Ouest, et la route étroite commença à grimper les premiers contreforts de la chaîne des Huishtors ; bientôt, nous fûmes dans une région plus sèche et plus froide, où de la neige et non de la pluie tombait du ciel, et où les arbres n'étaient que des squelettes noueux se détachant sur la blancheur aveuglante de la couche neigeuse. Nous prîmes la route qui montait vers le Kongoroï. Les paysans sortaient de chez eux pour chanter des chants de bienvenue au passage du septarque. Les montagnes nues se dressaient comme des dents pourpres fendant le ciel gris, et, même à l'intérieur des voitures, nous frissonnions, mais la beauté majestueuse de l'endroit m'empêchait de penser à cet inconfort. De grands pans rocheux flanquaient la route caillouteuse et il n'y avait pratiquement ni terre ni arbres, sauf dans quelques lieux ombragés. En regardant derrière nous, nous pouvions voir Salla s'étaler sous nos yeux comme une carte, avec la blancheur des régions occidentales et les amas foncés qui parsemaient la rive orientale, plus habitée : tout cela diminué et rendu irréel par la distance. Jamais je ne m'étais autant éloigné de chez moi. Malgré l'altitude où nous nous trouvions – à mi-chemin, semblait-il, entre la mer et le ciel – les plus hauts sommets des Huishtors s'élevaient encore devant

nous, comme un mur compact barrant le continent du nord au sud. Leurs crêtes neigeuses et déchiquetées couronnaient leurs versants abrupts, et je me demandais si nous allions poursuivre ainsi notre route jusqu'en haut ou s'il existait réellement un passage. J'avais entendu parler de la Porte de Salla et je savais que notre route y menait, mais elle m'apparaissait plus ou moins mythique en cet instant.

Et nous montions toujours ; nos moteurs hoquetaient dans l'air glacial, et nous devions souvent nous arrêter pour en dégeler les tuyauteries ; dans l'air raréfié, nous avions peine à respirer et notre tête tournait. La nuit, nous nous reposions dans les camps aménagés à l'intention des septarques en déplacement, mais leur installation était loin d'être royale, et dans l'un d'eux, où une équipe entière de serviteurs avait péri quelques semaines auparavant dans une avalanche, nous dûmes nous frayer une voie à travers des monceaux de neige entassée pour nous ménager un accès. Tous les membres de l'expédition appartenaient à la noblesse, et tous manièrent eux-mêmes la pelle, sauf le septarque, pour qui le travail manuel eût été un péché. Comme j'étais l'un des plus robustes, je creusais plus vigoureusement que quiconque, et, comme j'étais jeune et impétueux, je me dépensais sans compter. Je finis par m'effondrer inanimé dans la neige, où je demeurai pendant une heure avant qu'on me remarque. Mon père vint à moi alors qu'on me soignait et m'accorda un de ses rares sourires ; sur le moment, je pris cela pour une marque d'affection, ce quiaida grandement à mon rétablissement ; mais, après coup, j'en vins à penser que c'était plus probablement de sa part un signe de mépris.

Ce sourire me soutint durant le reste de notre ascension des Huishtors. Je n'avais plus hâte d'avoir passé les montagnes, car je savais que nous finissions par atteindre notre but et que, sur l'autre versant, mon père et moi chasserions ensemble le cornevole, nous gardant mutuellement des périls, traquant le gibier côté à côté, en une intimité qui n'avait jamais existé entre nous au cours de mon enfance. Quelque temps après, j'en parlai à mon frère par le lien Noïm Condorit, qui voyageait dans la même voiture que moi et qui était le seul être au monde à qui je

pouvais confier de telles choses. « On espère être choisi pour faire partie du groupe de chasse personnel du septarque, lui dis-je. On a une raison de penser qu'on en recevra la demande. Et un terme sera mis à la distance entre le père et le fils.

— On rêve, me répondit Noïm Condorit. On confond son imagination avec la réalité.

— On pourrait espérer, répliquai-je, recevoir plus d'encouragements de la part de son frère par le lien. »

Noïm était toujours pessimiste ; je ne fus pas affecté par son propos et me mis à compter les jours qui nous séparaient de la Porte de Salla. Quand nous l'atteignîmes, je n'étais pas préparé à la splendeur du lieu. Toute la matinée et une partie de l'après-midi, nous avions suivi une route escarpée au flanc du mont Kongoroï, baignés par l'ombre que projetait son énorme double sommet. J'avais l'impression que notre ascension était sans fin, et toujours le Kongoroï nous dominait de toute sa hauteur. Puis notre caravane obliqua vers la gauche, les voitures disparaissant l'une après l'autre derrière un pylône enrobé de neige sur le bord de la route, et, quand ce fut le tour de la nôtre et qu'elle eut atteint le tournant, je pus contempler un spectacle grandiose : une large faille dans la paroi montagneuse, comme si une main cosmique avait soulevé un quartier du Kongoroï. Et, à travers cette faille, jaillissait la lumière du jour ainsi qu'une gerbe éblouissante. C'était la Porte de Salla, la passe légendaire par laquelle nos ancêtres avaient pénétré pour la première fois dans notre province, au terme de leur errance dans les Terres Arides. Nous la franchîmes joyeusement, à deux et même à trois véhicules de front, et, avant d'établir notre camp pour la nuit, nous pûmes contempler dans toute leur étrange splendeur les Terres Arides, dont le paysage étonnant s'étendait au pied de la montagne.

Les deux jours suivants, nous descendîmes le versant occidental du Kongoroï, avançant avec une comique lenteur sur une route en lacets à la dangereuse étroitesse : une fausse manœuvre, et un véhicule pouvait être précipité dans le vide. Il n'y avait pas de neige sur cette face des Huishtors, et la roche baignée de soleil avait un aspect oppressant qui engourdisait les sens. Devant nous, en contrebas, il n'y avait que l'étendue

rougeâtre du désert vers lequel nous descendions. Nous abandonnions l'hiver pour gagner un monde suffocant, où chaque inspiration picotait les poumons, où le vent sec soulevait en nuages la poussière du sol, où des bêtes aux formes étranges s'enfuyaient avec terreur à notre approche. Le sixième jour, nous parvîmes à l'entrée de notre terrain de chasse, un lieu d'escarpements déchiquetés, situé très au-dessous du niveau de la mer. À l'heure actuelle, je ne suis pas à plus d'une heure de marche de ce site. C'est là que nichent les cornevoles ; le jour durant, ils sillonnent les plaines calcinées, en quête de proies, et, au crépuscule, ils rentrent en décrivant d'étranges spirales à la verticale pour regagner leurs gîtes presque inaccessibles.

On répartit les groupes, et je fus choisi parmi les douze compagnons du septarque. « On partage ta joie », me dit Noïm avec solennité, et il y avait des larmes dans ses yeux comme dans les miens, car il savait comme je souffrais de l'indifférence de mon père. Au lever du jour, le lendemain, les groupes se mirent en chasse, au nombre de neuf, dans neuf directions différentes.

Il est considéré comme indigne de prendre un cornevoile à proximité de son nid. À son retour, le rapace est habituellement chargé de viande pour ses petits, ce qui le rend maladroit et vulnérable, privé de sa grâce et de sa puissance. En tuer un alors qu'il se pose lourdement n'offre guère de difficulté, mais seul un vil montreur de soi oserait le faire. (*Montreur de soi ! Voyez comme ma plume me tourne en dérision ! Moi qui en ai montré plus de dix hommes de Borthan, je continue inconsciemment d'utiliser ce terme comme une insulte ! Mais laissons-le subsister.*) Je voulais dire que la vertu de la chasse réside dans les périls et les embûches de la poursuite et non dans la prise du trophée, et que nous chassons le cornevoile pour mettre à l'épreuve notre habileté et non pour dévorer sa chair blafarde.

Ainsi les chasseurs vont-ils au cœur des Basses Terres Arides, là où même en plein hiver le soleil est dévastateur, où il n'est pas d'arbres pour dispenser l'ombre ni de ruisseaux pour étancher la soif. Ils s'éparpillent, un homme ici, deux hommes là, se postant à découvert sur cette étendue désertique de sable rouge, s'offrant eux-mêmes comme appât à leur gibier. Le

cornevole plane à des hauteurs inconcevables, si haut qu'il n'apparaît que comme un point sombre dans le dôme brillant du ciel ; il faut la plus grande acuité visuelle pour en détecter un, alors même que l'envergure du cornevole fait deux fois la taille d'un homme. De ce point élevé, il scrute le désert en quête d'animaux imprudents. Nulle créature, si petite soit-elle, n'échappe à sa vue, et, quand il a repéré une proie, il pique vers elle, puis, brusquement, il freine sa chute, jusqu'à ce que, arrivé à une altitude raisonnable, il entame un vol circulaire autour de sa future victime, qui ne se méfie pas encore, en resserrant son nœud mortel. Les premiers cercles peuvent couvrir l'équivalent de la moitié d'une province, puis ils deviennent de plus en plus étroits, de plus en plus accélérés, jusqu'au moment final où le cornevole, transformé en un terrible engin de mort, jaillit de l'horizon en fonçant à une vitesse de cauchemar. La proie, désormais, sait ce qui l'attend, mais le temps de réagir ne lui est pas laissé : un lourd froissement d'ailes, le sifflement d'une forme musculeuse qui fend l'air mou, puis le long sabre qui pousse sur le front osseux du cornevole atteint sa cible, et la victime s'effondre, immédiatement enveloppée par les ailes noires qui se referment sur elle comme un linceul. Pour le chasseur, le but est de toucher le cornevole pendant qu'il plane en hauteur, presque à la limite de la vision ; il est porteur d'une arme équipée pour le tir à longue distance, et tout repose sur la visée, qui doit tenir compte de l'interaction des trajectoires. Le danger de la chasse au cornevole est tout entier dans le fait qu'on ne sait jamais si on est le chasseur ou la proie, car on peut fort bien ne pas apercevoir le rapace avant qu'il frappe.

Je partis donc avec mon groupe et pris le guet jusqu'à midi. Bien que je n'en exposasse que le moins possible, le soleil cuisait ma peau, dont le hâle avait disparu avec l'hiver. La plus grande partie de ma personne était engoncée dans des vêtements de chasse de cuir écarlate, à l'intérieur desquels j'étouffais. Je buvais à ma gourde juste assez pour ne pas succomber à la soif, car j'imaginais les yeux de mes compagnons fixés sur moi et ne voulais trahir aucune faiblesse. Nous étions disposés en double hexagone avec mon père seul au milieu. Le hasard avait voulu que je fusse placé au point de mon hexagone le plus proche de

lui, mais entre nous il y avait plus que la distance d'un jet de javelot, et de toute la matinée le septarque et moi n'échangeâmes pas une parole. Il se tenait fermement campé sur ses pieds, scrutant le ciel, l'arme prête à entrer en action. S'il lui arrivait de boire, je ne le surprenais jamais à le faire. J'étudiais le ciel moi aussi, jusqu'à en avoir les yeux douloureux, jusqu'à sentir les faisceaux lumineux jumelés qu'ils me transmettaient percer mon cerveau et marteler l'arrière de mon crâne. À plus d'une reprise, je crus apercevoir la tache infime d'un cornevole en altitude, et, une fois, je fus prêt à ajuster mon arme pour viser l'un de ces rapaces imaginaires, ce qui aurait fait de moi un objet de honte, car on n'a pas le droit de tirer avant d'avoir revendiqué par un appel à haute voix la priorité d'avoir vu le premier sa cible. Mais je ne tirai pas, et quand je rouvris les yeux après avoir cillé, il n'y avait rien de visible dans le ciel. Les cornevoles semblaient être ailleurs ce matin-là.

À midi, mon père donna un signal et nous partîmes plus loin sur la plaine, sans modifier notre formation. Peut-être les rapaces nous trouvaient-ils trop groupés et se tenaient-ils à l'écart. Notre nouvelle position m'amena au sommet d'un monticule, presque en forme de sein de femme, et je fus saisi de peur en y prenant pied. Je me jugeais terriblement exposé en ce point, et tout désigné pour une attaque imminente. À mesure que la frayeur progressait dans mon esprit, j'acquis la conviction qu'en cet instant précis un cornevole décrivait au-dessus de moi sa ronde fatale et que, sans crier gare, il allait fondre sur moi et me transpercer les reins pendant que je regardais stupidement le ciel à l'éclat métallique. Cet instinct prémonitoire devint si impérieux que je dus lutter pour ne pas fuir ; je tremblais, je lançais derrière moi des coups d'œil circonspects, j'étreignais pour me réconforter la crosse de mon arme et je prêtais l'oreille pour déceler l'approche de l'ennemi, espérant avoir le temps de faire volte-face et de tirer avant d'être assailli. Je me reprochai avec sévérité cette couardise, tout en louant le Ciel que Stirron soit né deux ans plus tôt que moi, car il était manifeste que je n'étais pas digne de devenir à mon tour septarque. Je me rappelai qu'en trois ans aucun chasseur n'était mort ainsi. Je me demandai s'il était plausible que je puisse mourir si jeune, alors

que d'autres comme mon père avaient chassé durant trente saisons sans recevoir de blessures. J'aurais voulu savoir pourquoi je ressentais cette peur intense, alors que tous mes précepteurs s'étaient acharnés à m'apprendre que le soi est le néant et que le souci de sa propre personne est un péché particulièrement pervers. Mon père ne courait-il pas un danger identique, là-bas, sur la plaine écrasée de soleil ? Et n'avait-il pas davantage à perdre, étant un septarque, et même un premier septarque, alors que je n'étais qu'un enfant ? C'est par de telles pensées que j'extirpai la peur de mon âme, ainsi qu'en me forçant à regarder le ciel sans m'inquiéter de l'éperon qui pouvait être braqué vers mon dos, et, au bout de quelques minutes, mon affolement précédent me parut absurde. S'il l'avait fallu, je serais resté ici des jours durant sans avoir peur. Aussitôt, j'obtins la récompense de ce triomphe sur le soi : dans le ciel à l'éclat palpitant, je distinguai un point flottant, et cette fois ce n'était pas une illusion, car mes jeunes yeux identifiaient les ailes et la corne. Les autres le voyaient-ils ? Le rapace était-il pour moi ? Si je parvenais à le tuer, le septarque me donnerait-il une bourrade dans le dos en m'appelant son meilleur fils ? Le silence continuait de régner parmi les autres chasseurs.

« On a sa cible ! » criai-je avec joie, et, levant mon arme, je visai, tout en me rappelant ce qu'on m'avait enseigné : laisser l'esprit intérieur faire le calcul, ajuster la mire et tirer, le tout en une seule impulsion brève, avant que l'intellect ait eu le temps de chicaner pour brouiller les ordres de l'intuition.

Mais, au moment même de tirer, j'entendis sur ma gauche un hurlement terrifiant, et je décochai mon trait sans même viser, en faisant volte-face vers l'endroit où se trouvait mon père. Je vis alors celui-ci à demi enfoui sous la masse tressautante d'un autre cornevole qui l'avait encorné de part en part. Les ailes du monstre battaient furieusement contre le sol en projetant des nuées de sable rouge ; le rapace s'efforçait de prendre son envol, mais un cornevole n'a pas la force de soulever le poids d'un homme, ce qui ne l'empêche pourtant pas de l'attaquer. Je courus à l'aide du septarque. Il criait encore et je voyais ses mains agripper la gorge décharnée du cornevole, mais ses cris maintenant ressemblaient à des râles, et quand – le premier –

j'arrivai sur les lieux, il gisait immobile, le corps couvert comme d'un manteau noir par le rapace, qui continuait de se débattre. J'avais dégainé mon épée ; je tranchai le cou du cornevole aussi net que s'il s'était agi d'un simple cou de poulet, je repoussai du pied sa carcasse, puis je me mis à tirer désespérément sur la tête démoniaque, pour l'arracher du dos du septarque, dans lequel elle était fichée comme un hideux emblème. Les autres m'avaient rejoint ; ils me firent reculer ; quelqu'un me saisit par les épaules et me secoua jusqu'à ce que mon accès de fureur soit passé. Quand je me tournai à nouveau vers eux, ils se resserrèrent pour cacher à ma vue le cadavre de mon père et, à ma consternation, ils ployèrent le genou jusqu'à terre devant moi pour me rendre hommage.

Mais, bien entendu, ce fut Stirron et non moi qui devint septarque. Son couronnement fut un grand événement, car, malgré sa jeunesse, il allait être premier septarque de la province. Les six autres septarques de Salla vinrent dans la capitale – il fallait une occasion pareille pour les trouver tous réunis dans la même ville – et, pour un temps, ce ne furent que festivités, déploiement de bannières et sonneries de trompettes. Stirron était au centre de toute cette agitation tandis que je restais en marge, ce qui était certes ma place mais me donnait l'impression d'être moins un prince qu'un valet. Une fois monté sur le trône, Stirron m'offrit des titres, des terres et des pouvoirs, mais sans s'attendre vraiment à ce que je les accepte, ce que je ne fis pas. À moins qu'un septarque ne soit faible de tempérament, il n'est pas souhaitable que ses frères cadets demeurent à ses côtés pour l'aider à gouverner, car une aide de ce genre est rarement désirée. Je n'avais plus aucun oncle en vie du côté de mon père, et je ne tenais pas à ce que les fils de Stirron puissent faire un jour la même constatation ; je ne tardai donc pas à quitter Salla lorsque le deuil fut terminé.

Je me rendis dans le pays de ma mère : Glin. Toutefois, la vie que j'y menai ne me satisfit pas, et, quelques années plus tard, je partis habiter l'humide et chaude province de Manneran, où je pris femme et engendrai mes fils, où je devins prince autrement que de nom, et où je vécus heureux et vigoureux jusqu'à ce que survienne pour moi le temps des changements.

Il convient peut-être que je dise quelques mots de la géographie de mon monde.

Notre planète Borthan comporte cinq continents. Dans cet hémisphère, on en compte deux : Velada Borthan et Sumara Borthan, ce qui veut dire le Monde septentrional et le Monde méridional. Il faut un long voyage par la voie des mers pour gagner, à partir de n'importe quelle côte de ces deux continents, ceux de l'hémisphère opposé, qui ont simplement reçu les noms de Umbis, Dabis et Tibis, ce qui signifie Un, Deux et Trois.

J'ai peu de chose à dire de ces terres éloignées. Elles furent explorées pour la première fois il y a environ sept cents ans par un septarque de Glin, qui paya de sa vie sa curiosité, et, depuis lors, il n'y a guère eu plus de cinq expéditions lancées dans cette direction. Aucun être humain ne vit dans cet hémisphère. On dit qu'Umbis ressemble beaucoup aux Basses Terres Arides, mais en pire, avec des flammes qui jaillissent par endroits du soi tourmenté. Dabis renferme des jungles et des marais insalubres, et, un jour ou l'autre, on verra nos compatriotes s'y aventurer pour prouver leur courage, car les lieux regorgent, paraît-il, d'animaux dangereux. Quant à Tibis, sa surface est recouverte de glace.

Nous ne sommes pas une race affectée de la manie des voyages. Pour ma part, ce sont les circonstances qui ont fait de moi un voyageur. Bien que coule dans nos veines le sang des anciens Terriens, que leurs démons portaient à aller toujours plus loin dans leur exploration des étoiles, nous, habitants de Borthan, aimons à rester sur notre sol natal. Même moi, qui pense différemment de mes semblables, je n'ai jamais eu la tentation d'aller voir les neiges de Tibis ou les marécages de Dabis, sauf peut-être quand j'étais enfant et que j'avais envie d'avaler goulûment l'univers. Parmi nous, on considère comme un grand déplacement le simple trajet entre Salla et Glin, et

rares sont ceux qui ont traversé le continent, encore moins sont-ils allés jusqu'à Sumara Borthan comme je l'ai fait.

Comme je l'ai fait, oui.

Velada Borthan est le berceau de notre civilisation. L'art du cartographe révèle que c'est une vaste masse de terre en forme de quadrilatère aux bords arrondis. Deux grandes indentations en V ponctuent sa périphérie : sur la côte nord, à mi-chemin des extrémités orientale et occidentale, il y a le golfe Polaire, et plein sud, sur la côte opposée, le golfe de Sumar. Entre ces deux avancées de mer s'étendent les Basses Terres, une cuvette qui traverse le continent entier du nord au sud. Aucun lieu des Basses Terres ne s'élève au-dessus du niveau de la mer de plus de la hauteur de cinq hommes, et il existe beaucoup d'endroits, notamment dans les Basses Terres Arides, situés bien plus bas que le niveau de la mer.

Il y a une légende qu'on se raconte entre enfants à propos de la configuration de Velada Borthan. On dit que Hrungir le grand serpent des glaces, né dans les eaux de la mer Polaire du Nord, s'éveilla de son sommeil un jour avec un vif appétit et qu'il se mit à grignoter la côte nord de Velada Borthan. Il mangea ainsi pendant mille milliers d'années, jusqu'à ce qu'il eût avalé ce qui correspond aujourd'hui au golfe Polaire. Puis, rendu quelque peu malade par sa voracité, il sortit de l'eau et rampa sur la terre pour se reposer et digérer son repas. Ayant des lourdeurs à l'estomac, Hrungir se dirigea en rampant vers le sud, enfonçant le sol sous son poids et amenant par compensation les montagnes à se dresser à l'est et à l'ouest de son lieu de repos. Il s'arrêta plus longtemps qu'ailleurs dans les Basses Terres Arides, ce qui explique qu'à cet endroit la cuvette soit plus marquée. Puis, quand son appétit revint, il reprit sa reptation vers le sud pour se heurter enfin à une chaîne de montagnes lui barrant la route de l'est à l'ouest. Il mangea un morceau des montagnes, créant ainsi le col de Stroïn, et acheva son voyage vers la côte sud. En proie à une nouvelle poussée vorace, il engloutit l'emplacement du golfe de Sumar. Les eaux du détroit de Sumar s'engouffrèrent dans le vide ainsi créé, et la marée montante emporta Hrungir vers le continent de Sumara Borthan, où le serpent des glaces vit maintenant, enroulé sous le

volcan Vashnir, par le cratère duquel il émet des fumées empoisonnées. Ainsi le veut la légende.

La longue cuvette étroite qui représente le trajet supposé de Hrungir est divisée en trois parties. À l'extrême nord, nous trouvons les Basses Terres Glacées, région où règne un froid perpétuel et où jamais on ne rencontre un seul homme. La tradition veut que l'air y soit si sec et si glacial qu'une seule inspiration peut vous racornir les poumons. Mais cette influence polaire ne s'étend que faiblement dans notre continent. Au sud de ce territoire se déploie l'immensité des Basses Terres Arides, pratiquement dépourvues d'eau et exposées en permanence à la fureur du soleil. Deux chaînes de montagnes aux sommets élevés se prolongent du nord au sud de chaque côté, barrant la route aux pluies et faisant obstacle aux cours d'eau. Le sol y est rouge en tirant occasionnellement sur le jaune, phénomène attribué à la chaleur dégagée par le ventre de Hrungir, bien que nos géologues aient une autre explication. Dans ces Terres Arides vivent de petites plantes, tirant leur subsistance de je ne sais où, ainsi que diverses races d'animaux, tous étranges, difformes et déplaisants. À l'extrême méridionale de cette région s'étale une large vallée orientée d'est en ouest. Il faut plusieurs jours de marche pour la traverser ; à son extrémité et la prolongeant se situe la zone qu'on nomme les Basses Terres Humides. Les brises venues du sud, qui longent le golfe de Sumar, pénètrent par le col de Stroïn, porteuses d'humidité ; elles se heurtent aux vents torrides qui proviennent des Terres Arides et sont forcées de déposer cette humidité un peu après le col, créant ainsi une zone de végétation dense et luxuriante. Jamais ces brises chargées d'eau ne parviennent à monter plus au nord pour imprégner de leur humidité le territoire des sables rouges. Les Terres Glacées, comme je l'ai déjà dit, ne reçoivent aucun visiteur, et dans les Terres Arides ne se hasardent que les chasseurs et ceux qui voyagent entre les côtes Est et Ouest. Par contre, les Terres Humides sont habitées par plusieurs milliers de fermiers qui produisent des fruits exotiques à l'intention des gens des villes. On prétend que les pluies permanentes qui y règnent pourrissent leurs âmes, qu'ils n'ont pas de gouvernement établi,

qu'ils n'observent qu'imparfaitement la coutume de l'effacement de soi. Je serais parmi eux en ce moment, pour découvrir par moi-même leur nature, si je pouvais seulement franchir les cordons de troupes que mes ennemis ont disposés au sud des lieux où je me trouve.

L'ensemble des Basses Terres est flanqué de deux immenses chaînes montagneuses : les Huishtors à l'est, je l'ai déjà dit, et les Threishtors à l'ouest. Ces chaînes prennent naissance sur la côte nord de Velada Borthan, presse au niveau des rivages de la mer Polaire, et elles se poursuivent jusqu'au sud en perdant progressivement de l'altitude ; elles se rejoindraient non loin du golfe de Sumar si elles n'étaient pas séparées par le col de Stroïn. Elles sont tellement élevées qu'elles font écran à tous les vents. C'est pourquoi leurs versants intérieurs sont dénudés, alors que ceux qui font face aux océans sont verdoyants et fertiles.

Sur ce continent de Velada Borthan, l'humanité a implanté son domaine dans les deux zones côtières, entre les océans et les montagnes. En maints endroits, les terres disponibles sont restreintes ; il est difficile d'en tirer la nourriture, et la vie y est un combat permanent contre la faim. On se demande souvent pourquoi nos ancêtres, quand ils arrivèrent sur cette planète il y a tant de générations, choisirent Velada Borthan pour s'y installer ; l'agriculture aurait été plus facile dans le continent voisin de Sumara Borthan, et même les marécages de Dabis, une fois aménagés, auraient pu fournir plus de ressources. L'explication qu'on donne est la suivante : nos ancêtres étaient des gens travailleurs et austères qui goûtaient l'attrait du défi, et ils craignaient de faire vivre leurs enfants dans un lieu qui ne fût pas assez rude. Les côtes de Velada Borthan, qui n'étaient pas inhabitables sans toutefois être trop accueillantes, convenaient donc à leurs besoins. Il y a sûrement du vrai dans cette hypothèse, car l'héritage majeur que nous ont légué les anciens est sans nul doute la notion que le confort est un péché, et le bien-être une perversité. Mon frère par le lien Noïm, pourtant, déclara un jour que les premiers colons avaient choisi Velada Borthan simplement parce que leur astronef s'était posé là, et que, après leur long voyage dans l'espace, ils n'avaient plus la

force d'aller à la recherche de meilleurs sites. J'en doute, mais la malice de l'idée est en tout cas significative du penchant de mon frère par le lien pour l'ironie.

Les premiers arrivants s'établirent sur la côte Ouest, à l'endroit que nous appelons Threish, c'est-à-dire le lieu de la Convention. Ils se multiplièrent rapidement, et, comme ils formaient une communauté querelleuse et entêtée, ils ne tardèrent pas à se scinder en divers groupes qui s'en allèrent vivre chacun de son côté. Ainsi furent fondées les neuf provinces occidentales. Jusqu'à ce jour, elles ont continué d'entretenir d'âpres disputes frontalières.

Au bout d'un temps, les ressources limitées de la côte Ouest furent épuisées, et les émigrants décidèrent d'explorer la côte Est. Nous n'avions pas de transports aériens à l'époque ; il est vrai que maintenant nous n'en avons guère plus : nous ne sommes pas une civilisation de techniciens et nous manquons de sources naturelles d'énergie pouvant fournir du carburant. Ils partirent donc pour l'est par voie terrestre, à l'aide des véhicules qu'ils avaient alors, si primitive qu'ait pu en être la conception. Les trois cols des Threishtors furent découverts, et les hardis pionniers s'engagèrent résolument dans les Terres Arides. Nous avons de longues épopées mythiques qui chantent les épreuves de cette odyssée. Franchir les Threishtors pour pénétrer dans les Basses Terres fut difficile, mais en sortir à l'autre extrémité fut presque impossible, car, dans les Huishtors, il n'existe, pour quitter la région des sables rouges, qu'un seul passage accessible aux humains, et c'est la Porte de Salla. Ce ne fut pas une mince affaire que de la trouver, mais ce fut quand même accompli, et les pionniers la franchirent et passèrent de l'autre côté des montagnes, et ils fondèrent Salla, ma terre natale. Quand des dissensions éclatèrent, il y en eut beaucoup qui émigrèrent vers le nord pour fonder Glin, et plus tard d'autres gagnèrent le Sud pour s'installer dans la bienheureuse Manneran. Pendant mille ans il fut suffisant de n'avoir à l'est que trois provinces, jusqu'au jour où, à la suite de nouveaux conflits internes, le petit mais prospère royaume maritime de Krell s'établit en annexant un fragment de Glin et un fragment de Salla.

Et il y eut aussi d'autres gens qui ne pouvaient supporter la vie que leur offrait Velada Borthan et qui s'en allèrent par mer de Manneran en faisant voile vers le sud : ils découvrirent ainsi le continent de Sumara Borthan, où ils s'installèrent. Mais on ne doit pas parler d'eux en termes de géographie ; j'aurai beaucoup à dire de Sumara Borthan et de ses habitants quand j'aurai commencé à expliquer les changements qui sont survenus dans ma vie.

7

La cabane où je me cache actuellement est de pauvre apparence. Ses parois sont faites de planches disjointes, avec des interstices par où passe le vent du désert. La poussière rouge qu'il entraîne se répand en mince pellicule sur la page où j'écris, ainsi que sur mes cheveux et mes vêtements. Les animaux des Basses Terres entrent librement à l'intérieur : j'en ai deux en ce moment qui rampent sur le sol de terre battue, une bestiole grise à multiples pattes de la taille de mon pouce et un reptile léthargique pourvu d'une double queue qui est un peu moins long que mon pied. Depuis des heures, ils tournent paresseusement l'un autour de l'autre, comme s'ils voulaient se prouver qu'ils sont des ennemis mortels, mais sans pouvoir décider lequel des deux doit manger l'autre. Réjouissante compagnie pour un séjour dans un site enchanteur !

Mais je ne devrais pas railler cet endroit. Quelqu'un a pris un jour le soin d'édifier cette cahute afin de fournir un abri à des chasseurs fatigués dans ces terres inhospitalières. Quelqu'un a assemblé ces planches, avec plus d'amour que d'habileté, et a laissé ce refuge à mon intention, et aujourd'hui il m'est précieux. Peut-être n'est-ce pas un logis digne d'un fils de septarque, mais j'ai eu mon content de palais, et je n'ai plus besoin de murs de pierre et de plafonds à voûtes. L'atmosphère ici est paisible. Je suis loin des marchands de poisson, des colporteurs de vin, des purgateurs et de tous ceux dont les

appels à l'intention des clients retentissent dans les rues des cités. Ici, un homme peut penser ; il peut regarder l'intérieur de son âme pour y trouver les choses qui l'ont façonnée, et il peut les extirper pour les examiner et apprendre ainsi à se connaître. Dans notre monde, la coutume nous interdit de dévoiler notre âme aux autres, c'est entendu, mais comment se fait-il qu'avant moi personne n'ait observé que cette coutume, sans le vouloir, nous empêche de nous connaître nous-mêmes ? Durant presque toute ma vie, j'ai dressé entre les autres et moi les murs que réclamait l'usage, mais c'est seulement après avoir abattu ces murs que je me suis rendu compte que j'y avais aussi enfermé mon être. Ici, dans les Basses Terres Arides, j'ai eu le temps de réfléchir à ces sujets et de parvenir à la compréhension. Ce n'est pas l'endroit que j'aurais personnellement choisi, mais je n'y suis pas malheureux.

Je ne pense pas qu'ils m'y trouveront avant encore un certain temps.

Il fait trop sombre maintenant pour écrire. Je vais aller à la porte de la cabane et regarder la nuit déferler sur les Basses Terres en direction des Huishtors. Peut-être y aura-t-il des cornevoles planant dans le crépuscule pour regagner leurs nids au retour d'une chasse infructueuse. Les étoiles brilleront. Schweiz a essayé une fois de me montrer le soleil de la Terre du haut d'une montagne dans le continent de Sumara Borthan ; il affirmait qu'il arrivait à l'apercevoir et insistait pour que j'observe la direction de son doigt tendu, mais je pense qu'il plaisantait. Je ne crois pas qu'on puisse voir ce soleil de notre secteur de la galaxie. Schweiz faisait souvent des plaisanteries à l'époque où nous voyagions ensemble, et il en fera peut-être encore un jour si jamais nous nous rencontrons de nouveau, et s'il est encore en vie.

La nuit dernière, j'ai vu en rêve ma sœur par le lien Halum Helalam venir à moi.

Avec elle, plus de plaisanteries ni de rires ; c'est seulement par le glissant tunnel des rêves qu'elle peut m'atteindre. Dans mon sommeil, elle flamboyait dans mon esprit avec plus d'éclat que toutes les étoiles qui éclairent ce désert, mais le réveil m'a apporté la tristesse et la honte, et le souvenir de sa perte irremplaçable.

Dans mon rêve, Halum ne portait qu'un voile transparent à travers lequel on voyait le bout rose de ses seins, ses hanches étroites, son ventre plat de femme qui n'a pas enfanté. Ce n'était pas souvent qu'elle se vêtait ainsi dans la vie, surtout pour rendre visite à son frère par le lien, mais en rêve mon âme solitaire et troublée faisait d'elle une créature impudique. Son sourire était chaleureux et tendre et ses yeux sombres illuminés par l'amour.

En rêve, l'activité de l'esprit peut se situer à plusieurs niveaux. À l'un de ces niveaux, j'étais un observateur détaché qui flottait au clair de lune non loin du toit de ma hutte, en regardant d'en haut mon corps endormi. Et, à un autre niveau, j'étais celui qui dormait. Celui dont le corps dormait ne percevait pas la présence d'Halum, mais celui qui observait la voyait, et moi, le vrai rêveur, je les voyais tous les deux et je savais que tout cela provenait d'une vision. Mais, inévitablement, ces niveaux de réalité se mêlaient, et je n'étais plus sûr de distinguer qui rêvait et qui était rêvé, ni certain que cette Halum qui se tenait si éblouissante devant moi soit une créature née de mes fantasmes et non celle bien vivante que j'avais connue.

« Kinnal », murmura-t-elle, et, dans mon rêve, j'imaginais que le dormeur que j'étais s'éveillait, s'appuyant sur les coudes, tandis qu'elle s'agenouillait à son chevet. Elle se penchait en avant, et ses seins venaient effleurer ma poitrine, et ses lèvres déposaient une caresse sur les miennes, et elle disait : « Comme tu as l'air fatigué, Kinnal.

- Tu n'aurais pas dû venir ici.
- On est venue parce que tu en avais besoin.

— Ce n'est pas bien. Pénétrer seule dans les Terres Arides, à la recherche de celui qui ne t'a fait que du mal...

— Le lien entre nous est sacré.

— Tu as assez souffert à cause de ce lien, Halum.

— On n'a pas du tout souffert, répondait-elle en embrassant mon front trempé de sueur. Comme *toi* tu dois souffrir, caché au fond de cette fournaise lugubre !

— Ce n'est pas pire que ce qu'on a mérité. »

Même en rêve, je parlais à Halum selon la forme grammaticale de convenance. J'avais toujours été paralysé pour employer la première personne avec elle ; je ne l'ai certainement jamais fait avant mes changements, et par la suite, quand je n'avais plus de raison d'être aussi chaste avec elle, j'ai continué de ressentir cette impossibilité. Mon âme et mon cœur avaient le désir ardent de dire « je » à Halum, mais ma langue et mes lèvres étaient cadenassées par la bienséance.

Elle poursuivait : « Tu mérites bien plus que cet endroit. Tu dois revenir de ton exil. Tu dois nous guider, Kinnal, vers une nouvelle Convention, une Convention d'amour, de confiance mutuelle.

— On a bien peur d'avoir échoué comme prophète. On doute de la nécessité de persister dans de pareils efforts.

— Tout était si étrange pour toi, si nouveau ! s'exclamait-elle. Mais tu as été capable de changer, Kinnal, et d'apporter aux autres des changements...

— D'apporter le chagrin aux autres et à soi.

— Non. Non. Ce que tu as essayé de faire était bien. Comment peux-tu abandonner maintenant ? Comment peux-tu te résigner à la mort ? Il y a là-bas un monde entier qui a besoin d'être libéré, Kinnal !

— On est pris au piège ici. On sera inévitablement capturé.

— Le désert est grand. Tu peux leur échapper.

— Le désert est grand, mais il existe peu d'issues, et elles sont toutes gardées. Toute fuite est impossible. »

Secouant la tête et souriant, elle appuyait ses mains contre mes hanches de façon pressante et disait d'une voix remplie d'espoir : « Je te conduirai en lieu sûr. Viens avec moi, Kinnal. »

Le son de ce *je* et de ce *moi* dans la bouche imaginaire d'Halum tomba sur mon rêve comme une pluie de dards acérés, et le choc que me causaient ces obscénités prononcées par sa voix douce faillit m'éveiller. Ce qui prouve bien que je ne suis pas entièrement converti à mon nouveau mode de vie, que les réflexes implantés en moi gouvernent toujours les replis de mon âme. En rêve, on révèle son vrai soi ; et ma réaction consternée aux mots que j'avais mis (car, sinon moi, qui d'autre ?) dans la bouche d'une Halum imaginaire en dit long sur mon attitude interne. Ce qui suivit est également révélateur, quoique moins subtil. Pour m'inciter à me lever, les mains d'Halum couraient sur mon corps en glissant jusqu'à mon ventre et ses doigts frais se saisissaient de mon sexe en érection. Instantanément, mon cœur tonnait et mon sperme jaillissait, et le sol se soulevait comme si les Basses Terres se fendaient en deux, et Halum poussait un petit cri de peur. Je tendais la main vers elle, mais elle devenait indistincte et insubstantielle, et, en une terrible convulsion de la planète, je la perdis de vue et elle disparut. Et il y avait tant de choses que j'aurais voulu lui dire ou lui demander. Je transperçai les niveaux de mon rêve et m'éveillai. Et je me retrouvai seul dans la cabane, la peau engluée par mes épanchements, écœuré par les perversités que mon esprit indigne, libre d'errer sans entraves, avait élaborées dans la nuit.

« *Halum !* » me mis-je à crier. « *Halum ! Halum !* »

Ma voix fit vibrer les parois de la cabane mais ne me rendit pas Halum. Lentement, mon esprit encore embrumé par le sommeil se rendit à l'évidence : cette Halum qui m'avait rendu visite était irréelle.

Nous autres habitants de Borthan nous ne prenons pas de telles visions à la légère. Je me levai et sortis marcher dehors, pieds nus sur le sable, tout en m'efforçant de justifier à mes propres yeux mes fantasmes. Au bout d'un long moment, je retrouvai mon calme et mon équilibre. Pourtant, je demeurai des heures sans dormir, assis sur le seuil de la cabane, jusqu'à ce que la lueur verte de l'aurore commence à poindre.

Vous reconnaîtrez avec moi qu'un homme privé de femme depuis un certain temps, et soumis aux tensions que j'ai subies depuis ma fuite dans les Terres Arides, peut avoir de telles

pollutions nocturnes durant son sommeil, et qu'il n'y a là rien d'anormal. Je dois également souligner, même si j'ai peu de preuves à apporter à l'appui, que beaucoup d'hommes de Borthan se laissent aller dans le sommeil à extérioriser des désirs envers leurs sœurs par le lien, pour la simple raison que de tels désirs sont réprimés par eux sans pitié à l'état de veille. Cela dit, bien qu'ayant bénéficié avec Halum d'une intimité de l'âme surpassant celle des autres hommes avec leurs sœurs par le lien, je n'ai jamais une seule fois essayé de l'approcher physiquement. Et je vous demande d'ajouter foi à mes dires : dans ces pages, je ne cache rien de ce qui pourrait me discréditer, et si j'avais ainsi violé le lien qui nous unissait, Halum et moi, je l'avouerais sans hésitation. Qu'il soit donc entendu que c'est un acte que je n'ai pas commis. On ne peut être tenu pour responsable de péchés commis en rêve.

Il n'en reste pas moins que je me sentis fautif durant la fin de la nuit et jusqu'au matin suivant ; c'est seulement maintenant, alors que je m'en libère en couchant l'incident sur le papier, que ce poids quitte ma conscience. Ce qui m'a le plus troublé au cours de ces heures, je le suppose, c'est moins mon sordide petit fantasme sexuel, que même mes ennemis sans doute excuseraient, que ma conviction d'avoir causé la mort d'Halum, seule chose pour moi impardonnable.

9

Il conviendrait peut-être de préciser que chaque homme de Borthan, et par la même occasion chaque femme, est promis dès sa naissance ou peu après à être uni à une sœur et à un frère par le lien. Les membres de ce trio ne doivent jamais avoir de parenté consanguine. Les liens sont déterminés aussitôt qu'un enfant est conçu et sont souvent l'objet de négociations compliquées, car on est le plus souvent plus proche de son frère et de sa sœur par le lien qu'on ne l'est des membres de sa propre

famille ; un père se doit donc d'arranger les liens avec soin à l'intention de son enfant.

Comme j'étais le second fils du septarque, le choix de mes liens fut une affaire menée en grande cérémonie. Il aurait été démocratique mais peu logique de me lier à l'enfant d'un paysan, car on doit être élevé sur le même plan social que celui auquel on est uni si un profit doit être retiré du lien. D'autre part, je ne pouvais être lié à l'enfant d'un autre septarque, car le sort pouvait un jour me mener au trône de mon père, et un septarque ne doit pas avoir de liens avec la maison royale d'une autre province, sous peine de voir sa liberté de décision entravée. Il était donc nécessaire de munir par le lien à des enfants de la noblesse mais non de la royauté.

Le projet fut mené à bien par le frère par le lien de mon père, Ulman Kotril ; ce fut la dernière fois qu'il apporta son concours à mon père, car il fut tué par des bandits de Krell peu après ma naissance. Pour trouver à mon intention une sœur par le lien, Ulman Kotril se rendit dans la province de Manneran et obtint que je sois uni à l'enfant encore à naître de Segvord Helalam, juge suprême du port. Il avait été déterminé que l'enfant d'Helalam serait une fille ; le frère par le lien de mon père regagna donc ensuite Salla et compléta le trio en concluant un accord avec Luinn Condorit, général de la patrouille du Nord, pour son fils à venir.

Noïm, Halum et moi naquîmes la même semaine, et mon père en personne célébra la cérémonie du lien. (Nous étions à l'époque connus sous nos noms d'enfant, bien entendu, mais j'évite de les mentionner pour simplifier les choses.) Cette cérémonie eut lieu au palais du septarque, en présence de délégués tenant par procuration les rôles de Noïm et d'Halum ; plus tard, quand nous fûmes en âge de voyager, nous fîmes vœu à nouveau de respecter nos liens en étant cette fois en présence les uns des autres, et, pour la circonstance, je gagnai Manneran afin que soit confirmé mon lien avec Halum. Par la suite, nous fûmes rarement séparés. Segvord Helalam ne voyait pas d'objection à ce que sa fille habite Salla durant son adolescence, car il espérait qu'elle ferait un jour un mariage éclatant avec un prince de la Cour de mon père. Cet espoir fut déçu, car ce fut

célibataire, et vierge à ma connaissance, qu'Halum entra dans la tombe.

Cette habitude du lien est la seule petite échappatoire offerte à notre contraignante solitude. Vous savez maintenant – même si vous qui me lisez êtes étranger à notre planète – qu'il nous est interdit par la coutume d'ouvrir notre âme à autrui. Parler à l'excès de soi, pensaient nos ancêtres, mène inévitablement à l'autocompassation, à la satisfaction égoïste des appétits et à la corruption ; nous sommes éduqués de manière à tout cacher de nous-mêmes et, pour que la coutume pèse sur nous d'un poids encore plus inexorable, nous ne sommes même pas autorisés à employer des mots tels que « je » et « moi » dans la conversation. Si nous avons des problèmes, nous les résolvons en silence ; si nous avons des ambitions, nous les satisfaisons sans faire part de nos espoirs ; si nous avons des désirs, nous en poursuivons la réalisation d'une manière impersonnelle. Ces règles rigoureuses ne souffrent que deux exceptions : nous pouvons ouvrir librement notre cœur à nos purgateurs, qui sont des fonctionnaires religieux et de simples mercenaires, et nous avons le droit, dans certaines limites, de nous confier à notre frère et à notre sœur par le lien. Telles sont les règles qui ont été établies par la Convention.

Il est permis de dire à peu près n'importe quoi à son frère ou à sa sœur par le lien, à condition d'observer l'étiquette qui nous a été enseignée. Ainsi il est considéré comme malséant de s'adresser à la première personne même aux êtres auxquels on est unis par le lien. Jamais on ne fait une chose pareille. Si intime que soit une confession, nous devons la formuler selon la syntaxe admise et non en employant les indécences d'un vulgaire montreur de soi.

(Dans notre idiome, un *montreur de soi* est quelqu'un qui s'exhibe devant les autres, c'est-à-dire qui expose son âme, et non sa chair. C'est là un acte répugnant qui est puni par l'ostracisme social, sinon pire. Les montreurs de soi utilisent les pronoms censurés du vocabulaire impoli, comme je l'ai fait dans toutes les pages que vous venez de lire. Bien qu'on ait le droit de *montrer* son *soi* à son frère ou à sa sœur par le lien, on ne

devient un *montreur de soi* que si on a le mauvais goût de le faire en utilisant le « moi » et le « je ».)

On nous apprend aussi à observer la réciprocité dans nos rapports avec notre frère et notre sœur par le lien. C'est-à-dire que nous ne devons pas les accabler de nos doléances sans chercher à les soulager eux-mêmes de leurs fardeaux. C'est là le fondement même de la civilité : la relation est fondée sur l'échange mutuel, et nous pouvons nous servir d'eux à condition de veiller à ce qu'ils se servent de nous. Les enfants ne respectent pas toujours cette loi de l'échange ; certains dominent leur frère ou leur sœur et lui prodiguent leurs discours sans prendre le temps de s'arrêter pour écouter l'autre. Mais dans de tels cas un équilibre se fait relativement tôt. C'est un abus de propriété impardonnable d'être trop peu soucieux de ceux à qui on est uni par le lien ; je ne connais personne, même parmi les plus faibles de caractère et les plus négligents d'entre nous, qui se soit rendu coupable de cette faute.

De toutes les prohibitions qui réglementent le lien, la plus sévère est celle qui interdit toute relation sexuelle. En matière de sexualité, nous sommes plutôt libres, mais nous n'oserions pas commettre une chose pareille. J'en ai pour ma part beaucoup souffert. Non que j'aie eu un penchant pour Noïm, car ce n'est pas mon genre, et le sien non plus, d'ailleurs ; mais c'est Halum qui était le désir de mon âme, et ni comme femme ni comme amante elle n'a jamais pu me consoler. Nous restions assis de longues heures ensemble, sa main dans la mienne, échangeant des confidences que nous n'aurions pu dire à personne d'autre, et il m'aurait, été facile de l'attirer à moi, d'écartier ses vêtements, de la prendre. Mais je ne l'ai jamais tenté. Mon conditionnement était inébranlable ; et – j'espère survivre assez longtemps pour vous le racontez – même après que Schweiz et son breuvage eurent changé mon âme, je continuai de respecter le corps d'Halum, bien qu'étant capable de pénétrer en elle d'une autre façon. Mais je ne nierai pas le désir que j'ai eu d'elle. Et je ne peux pas oublier le choc que j'ai éprouvé dans mon adolescence en apprenant que, de toutes les femmes de Borthan, seule Halum, Halum ma bien-aimée, m'était refusée.

J'étais extraordinairement intime avec Halum sur tous les plans, sauf physiquement, et elle était pour moi une idéale sœur par le lien : ouverte, prête à donner, aimante, sereine, radieuse, adaptable. Elle était non seulement belle – avec sa peau mate, ses yeux et ses cheveux noirs, son corps souple et gracieux – mais aussi remarquable à l'intérieur de son être, car son âme était douce et lisse, merveilleux mélange de pureté et de sagesse. Quand je pense à elle, je vois l'image d'une clairière dans une forêt de montagne, avec des conifères toujours verts dressés comme des épées sur une étendue de neige vierge et un ruisseau brillant dont l'eau danse parmi des rochers au soleil : un paysage limpide et immaculé. Parfois, quand je me trouvais auprès d'elle, je me sentais incroyablement lourd et maladroit, avec mon corps massif aux muscles stupides ; mais Halum avait l'art de me démontrer par un mot, un rire, un battement de cils que j'étais injuste envers moi en me sentant diminué face à sa grâce et à sa légèreté.

D'autre part, j'étais également très proche de Noïm. Par bien des côtés, il était mon contraire : mince alors que je suis solidement bâti, rusé alors que je suis direct, prudent et calculateur alors que je suis impétueux, pâle de peau alors que j'ai le teint coloré. Comme avec Halum, j'étais souvent mal à l'aise à ses côtés, pas au sens corporel (car, comme je l'ai dit, mes mouvements sont agiles pour un homme de ma carrure), mais intérieurement. Noïm, plus vif que moi, plus animé, plus agile d'esprit, paraissait bondir et galoper là où je ne faisais que patauger, et cependant le pessimisme qui prédominait dans sa nature le faisait apparaître plus profond que moi. Je dois dire que, de son côté, Noïm me considérait avec une égale envie. Il jalouxait ma vigueur et il me confia un jour qu'il se jugeait mesquin et méprisable quand il me regardait droit dans les yeux. « On voit en toi la force et la simplicité, avait-il reconnu. On se rend compte qu'on est souvent menteur, paresseux, de peu de foi, qu'on fait chaque jour une douzaine d'actes mauvais qui, pour toi, sont aussi peu naturels que de te repaître de ta chair. »

Il importe que vous compreniez qu'Halum et Noïm n'étaient pas unis par un lien l'un à l'autre, qu'ils n'avaient en commun

que leur lien respectif avec moi. Noïm, quant à lui, était lié à une sœur du nom de Thirga, et Halum à une jeune fille de Manneran qui s'appelait Nald. Par ces liens en chaîne, la Convention scelle notre société tout entière, car Thirga aussi avait une sœur par le lien, et Nald un frère par le lien, et chacun de ceux-ci était lié à son tour d'un autre côté, et cela se poursuivait ainsi jusqu'à engendrer une série immense quoique non infinie. Bien entendu, il arrive fréquemment qu'on entre en contact avec le frère ou la sœur de son propre frère et de sa propre sœur, mais on ne peut jouir avec eux des mêmes priviléges ; je voyais souvent Thirga, sœur par le lien de Noïm, et Nald, sœur par le lien d'Halum, tout comme Halum et Noïm se voyaient l'un l'autre, mais il n'y eut jamais rien de plus qu'une amitié superficielle entre moi et eux, alors qu'au contraire Noïm et Halum étaient unis par des rapports chaleureux. J'avais même à une époque formulé le soupçon qu'ils pourraient finir par se marier, ce qui aurait été peu ordinaire mais non illégal. Noïm, cependant, devina que j'aurais été perturbé de voir mon frère et ma sœur par le lien partager le même lit, et il prit soin de ne pas laisser son affection aboutir à ce genre d'amour.

Maintenant, Halum dort pour toujours sous une pierre à Manneran, et Noïm est devenu pour moi un étranger, peut-être même un ennemi, et le sable rouge des Terres Arides, soulevé en nuages par un vent violent, me picote le visage pendant que j'écris ces lignes.

10

Après que mon frère Stirron fut devenu septarque, je me rendis, comme vous le savez, dans la province de Glin. Je ne dirais pas que je m'y *réfugiai*, car on ne m'obligea pas ouvertement à quitter ma terre natale ; mais considérons que mon départ était une preuve de tact. Je partis pour éviter à Stirron l'éventuel embarras de me faire mettre à mort, ce qui aurait chargé son âme d'un déplaisant fardeau. Une même

province ne peut offrir d'asile sûr aux deux fils d'un septarque défunt.

Mon choix se porta sur Glin parce que c'était là que se rendaient habituellement les exilés en provenance de Salla, et aussi parce que c'était le pays où la famille de ma mère régnait, y détenait la richesse et la puissance. Je pensais – à tort, la suite le démontra – que je pourrais retirer quelque avantage de cette situation.

J'étais à trois lunes de mes treize ans quand je quittai Salla. Chez nous, c'est le seuil de l'âge adulte ; j'avais déjà atteint ma taille actuelle, bien qu'étant plus mince et moins robuste que je n'allais le devenir, et les poils de ma barbe avaient commencé à ombrer mon menton. On m'avait inculqué des notions d'histoire et de gouvernement, de chasse et d'art de la guerre, ainsi que les rudiments d'une formation juridique. Déjà plus d'une douzaine de filles avaient partagé ma couche, et, à trois reprises, j'avais connu brièvement les orages de l'amour malheureux. Toute ma vie, la Convention avait été pour moi un guide respecté, mon âme était pure et j'étais en paix avec nos dieux et avec mes ancêtres. À mes yeux de l'époque, je devais apparaître courageux, aventureux, compétent, honorable et énergique, avec le monde étalé devant moi comme une route étincelante et le futur à ma disposition pour que je le modèle. Mais mon regard de trente ans me dit aujourd'hui que le jeune homme qui partait de Salla était également naïf, candide, romantique, sérieux à l'excès, conventionnel et maladroit : un garçon tout à fait ordinaire, en somme, qui aurait très bien pu naître dans un village de pêcheurs si la fortune n'avait fait de lui un prince.

Mon départ eut lieu au début de l'automne, après le printemps où l'on avait porté le deuil de mon père et l'été où avait été couronné mon frère. Les récoltes n'avaient pas été abondantes – rien d'étonnant dans ce pays de Salla où les champs portent plus souvent des pierres et des cailloux que des moissons – et la capitale était envahie par des cultivateurs ruinés qui espéraient obtenir quelques largesses du nouveau septarque. Une brume de chaleur recouvrait la ville chaque jour, et dans le ciel apparaissaient les premiers nuages d'automne venus de la mer Orientale. Les rues étaient poussiéreuses ; déjà

les arbres perdaient leurs feuilles, même les épineux majestueux qui bordaient le palais du septarque ; les excréments des animaux des fermiers encombraient la chaussée. C'étaient là de fâcheux présages pour le début du règne d'un septarque, et à mes yeux la sagesse commandait de partir sans tarder. Sitôt après son couronnement, Stirron commença à avoir ses humeurs, et des conseillers d'État malchanceux se retrouvèrent au fond des geôles. J'étais toujours bien vu à la Cour, choyé, complimenté, couvert de cadeaux et de promesses, mais pour combien de temps ? Stirron avait eu un sentiment de culpabilité à l'idée qu'il avait hérité le trône alors que je n'avais rien, aussi, jusqu'à maintenant, me traitait-il avec égards, mais si la sécheresse de l'été aboutissait à un rude hiver de famine, tout pouvait changer ; jaloux de me voir libre de toute responsabilité, il pouvait aussi bien se tourner contre moi. J'avais étudié avec soin les annales des maisons royales. Des événements semblables survenaient.

Je me préparai donc à un départ précipité. Seuls Noïm et Halum étaient au courant de mes projets. Je rassemblai les quelques objets personnels que je ne voulais pas abandonner : une bague de cérémonie léguée par mon père, un justaucorps de chasse de cuir jaune qu'il aimait porter, une amulette en forme de double camée renfermant les portraits en miniature de mon frère et de ma sœur par le lien ; je laissai tous mes livres, car on trouve toujours des livres partout où l'on va, et je ne pris même pas ce trophée, témoignage émouvant de la mort de mon père : la corne du rapace qui l'avait tué et qui désormais se trouvait accrochée au mur de ma chambre. J'avais une assez importante somme d'argent à mon nom, et, pour en disposer, j'opérai d'une manière qui me parut sagace. Tous les fonds étaient déposés à la Banque royale de Salla. Je commençai par en transférer la totalité dans les banques des six provinces, parce que moins importantes, et j'échelonnai l'opération sur une durée assez longue. Ces nouveaux comptes en banque étaient conjointement à mon nom et à ceux de Noïm et de Halum. Halum se mit alors à faire des retraits, en demandant que l'argent soit viré à la Banque commerciale et maritime de Manneran sur le compte de son père, Segvord Helalam. Si ces transferts étaient décelés,

Halum devait déclarer que son père avait des ennuis financiers momentanés et avait sollicité un prêt de courte durée. Puis, une fois les fonds déposés en sécurité à la Banque de Manneran, Halum demanda à son père de les faire virer à nouveau, cette fois à un compte ouvert à mon nom à la Banque de la Convention, dans la province de Glin. De cette façon détournée, je pus faire passer l'argent de Salla jusqu'à Glin sans éveiller les soupçons des officiels du Trésor, qui auraient pu se demander pourquoi un prince du royaume expatriait son patrimoine vers notre province rivale du Nord. Le seul danger était que, si le Trésor questionnait Halum à propos de l'afflux des fonds à la Banque de Manneran et enquêtait ensuite au sujet de son père, la vérité n'apparaîsse : on découvrirait que la situation de Segvord était prospère et qu'il n'avait nul besoin d'un prêt, ce qui entraînerait une nouvelle enquête qui aboutirait sans doute à me confondre. Mais, par chance, mes manœuvres ne furent pas remarquées.

En fin de compte, il fallait que j'aille demander à mon frère la permission de quitter la capitale, ainsi que le requérait l'étiquette de la Cour.

Ce n'était pas une mince affaire, car l'honneur exigeait que je ne mente pas à Stirron, et pourtant je n'osais pas lui dire la vérité. Je passai des heures avec Noïm pour faire une répétition générale de la supercherie. Mais j'étais un piètre élève en matière de duperie ; Noïm, jouant le rôle de mon frère et me posant d'insidieuses questions, ne cessait de me mettre dans l'embarras et en posture d'être percé à jour. Se lamentant et poussant des imprécations, il finit par me dire avec désespoir : « Tu n'es pas fait pour être un menteur.

— Non, reconnus-je, on n'a jamais été fait pour être un menteur. »

Stirron me reçut dans une salle d'audience, vaste pièce sombre aux murs de pierre et aux fenêtres étroites. C'était celle où il se tenait pour voir les chefs des communautés villageoises. Cela n'était pas destiné à m'offenser ; c'était simplement le lieu où il se trouvait quand je lui avais adressé ma demande d'audience. C'était la fin de l'après-midi ; une pluie fine tombait au-dehors ; dans une tour du palais, un carillonneur instruisait

ses apprentis, et l'on entendait le lourd son des cloches résonner à travers les murs. Stirron portait un costume de cérémonie : manteau de Cour de fourrure grise, jambières de laine rouge et hautes bottes de cuir vert. L'épée de la Convention pendait à son côté, et il portait tous les insignes de la royauté à l'exception de la couronne. Je l'avais souvent vu vêtu ainsi, lors des occasions de circonstance, mais le trouver dans cet apparat par une journée ordinaire m'apparut plutôt comique. Avait-il besoin de se rassurer avec cette tenue, pour se prouver qu'il était bien septarque ? Désirait-il impressionner son jeune frère ? Ou bien, comme un enfant, prenait-il plaisir à cette ornementation ? En tout cas, ce trait révélait dans son caractère une faille et comme une marque de sottise. Je fus étonné de le trouver plus drôle qu'imposant. Peut-être l'origine de ma rébellion finale est-elle liée à cet instant, quand Stirron se montra à moi dans toute sa splendeur et que j'eus peine à retenir mon envie de rire.

Une demi-année de règne avait laissé sur lui sa marque. Son visage était grisâtre et sa paupière gauche tombante, sans doute sous l'effet de la fatigue. Il gardait les lèvres serrées et avait une posture rigide, avec une épaule plus haute que l'autre. Deux années seulement nous séparaient, et pourtant je me faisais devant lui l'effet d'être un enfant ; j'étais étonné de voir à quel point les soucis de sa charge avaient pu buriner son jeune visage. Il semblait que des siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où Stirron et moi éclations de rire ensemble dans nos chambres, chuchotions les mots interdits et nous dénudions l'un devant l'autre pour comparer le développement de nos corps lors de la puberté. Maintenant, je témoignais de mon obédience envers mon royal frère en mettant le genou en terre, les bras croisés et la tête inclinée, et en murmurant : « Seigneur septarque, que longue soit ta vie ! »

Stirron était quand même resté suffisamment ouvert pour mettre fin avec un sourire fraternel au protocole. Il commença par répondre dans les formes à mon salut, en levant les bras les paumes tournées vers le haut, puis il transforma ce geste en étreinte, en traversant vivement la salle pour venir me donner l'accolade. Toutefois, il y avait dans cette attitude quelque chose d'artificiel, comme s'il avait réfléchi à la façon de témoigner un

accueil chaleureux à son frère, et il s'écarta aussitôt de moi. Il se dirigea vers une fenêtre pour regarder dehors, et ses premiers mots furent : « Jour bestial. Brutale année. »

« Le poids de la couronne est lourd, seigneur septarque ?

— Il t'est permis d'appeler ton frère par son nom.

— On sent la tension qui est en toi, Stirron. Peut-être prends-tu les problèmes de Salla trop à cœur.

— Le peuple meurt de faim, répondit-il. On ne saurait prétendre que c'est là une vétille.

— Le peuple a toujours eu faim, année après année, répliquai-je à mon tour. Mais si le septarque se ronge l'âme à ce sujet...

— Assez, Kinnal ! Tu te montres présomptueux ! » Plus rien de fraternel maintenant dans l'intonation ; il avait peine à dissimuler sa colère. Il était furieux que j'aie remarqué sa fatigue, alors que c'était lui qui avait entamé la conversation en se plaignant. Notre entretien était devenu trop intime. L'état de nerfs de Stirron ne me regardait pas : ce n'était pas mon rôle de le réconforter, il avait un frère par le lien pour cela. Ma tentative d'intérêt envers lui avait été inappropriée et déplacée. « Que veux-tu en venant me voir ? questionna-t-il d'une voix rude.

— L'autorisation de quitter la capitale. »

Il pivota pour se détourner de la fenêtre et me dévisagea. Ses yeux mornes étaient devenus instantanément furieux.

« Où veux-tu aller ?

— On désire accompagner son frère par le lien Noïm jusqu'à la frontière Nord, répondis-je aussi calmement que je le pus. Noïm rend visite au quartier général de son père, le général Luinn Condorit, qu'il n'a pas vu cette année depuis le couronnement de Votre Majesté, et il a demandé qu'on voyage vers le nord avec lui, en témoignage d'affection.

— Quand partiras-tu ?

— D'ici trois jours, s'il plaît au septarque.

— Et pour rester là-bas combien de temps ? » Stirron me jetait les questions à la figure comme s'il était en train d'aboyer.

« Jusqu'aux premières neiges de l'hiver.

— C'est trop long. Trop long.

— En ce cas on peut s'absenter pour moins longtemps.

— Mais es-tu bien obligé de partir ? »

Je sentis mon genou droit se mettre à trembler et je dus lutter pour conserver mon calme. « Stirron, considère qu'on n'a pas quitté la capitale plus d'une seule journée depuis ton accession au trône. Considère qu'on ne peut laisser son frère par le lien voyager seul dans les collines du Nord sans lui apporter le soutien de sa présence.

— Et toi, considère que tu es l'héritier de la première septarchie de Salla, rétorqua Stirron, et que s'il arrive malheur à ton frère pendant que tu es dans le Nord, notre dynastie est perdue. »

La froideur de sa voix, la férocité avec laquelle il m'avait interrogé un moment plus tôt, me plongeaient dans la panique. Allait-il s'opposer à mon départ ? Mon esprit enfiévré échafaudait une douzaine d'hypothèses pour expliquer son hostilité. Il était au courant de mes transferts de fonds et en avait conclu que je m'apprétais à trahir Salla pour Glin ; ou bien il s'imaginait que Noïm et moi, aidés par les troupes du père de Noïm, allions fomenter une insurrection dans le Nord afin de le détrôner à mon profit ; ou bien il avait déjà décidé de me faire arrêter et éliminer, mais le moment n'en était pas encore venu, et il ne voulait pas me laisser m'éloigner avant de pouvoir se saisir de ma personne ; ou encore... mais à quoi bon poursuivre ? Sur Borthan, nous sommes des gens soupçonneux, et nul n'est plus méfiant que celui qui porte la couronne. Si Stirron refusait de me laisser partir, comme il y semblait résolu, il me faudrait m'en aller en cachette, entreprise qui pouvait échouer.

Je répondis : « Un malheur de ce genre est improbable, Stirron, et quand bien même cela serait, il me serait facile de rentrer d'urgence. Crains-tu à ce point l'usurpation ?

— On craint n'importe quoi, Kinnal, et on ne laisse rien au hasard. »

Il se lança alors dans un discours concernant la nécessité de la prudence et les ambitions des personnages proches du trône, en désignant comme des traîtres possibles plusieurs seigneurs que j'aurais placés parmi les piliers les plus solides du royaume. Et, tandis qu'il parlait, en violant à outrance les restrictions de

la Convention par l'exposé qu'il me faisait de ses inquiétudes, je découvrais avec stupeur quel homme torturé et terrifié mon frère était devenu en si peu de temps. Il allait et venait dans la salle avec nervosité, touchant de la main les symboles de son autorité, soulevant à plusieurs reprises son sceptre posé sur une table, donnant à sa voix des inflexions contrastées comme s'il était à la recherche de l'intonation la plus royale. Je me sentais effrayé pour lui. C'était un homme de ma taille, à l'époque plus massif et plus vigoureux que moi, et toute ma vie je l'avais admiré en le prenant pour modèle, et voilà qu'il se montrait à moi rongé de terreur, en commettant en outre le péché de *m'en parler*. Ces quelques lunes de pouvoir suprême avaient-elles suffi à mettre Stirron dans un pareil état ? La solitude de la septarchie lui était-elle si pesante ? Sur Borthan, nous naissons, vivons et mourons dans la solitude ; pourquoi le poids de la couronne aurait-il été plus pesant que les fardeaux que nous nous infligeons chaque jour ? Stirron continuait de parler, faisant allusion à des complots destinés à l'assassiner, à des préparatifs de révolution chez les paysans qui encombraient la ville, et allant jusqu'à laisser entendre que la mort de notre père n'avait pas été accidentelle. Je tentai de me persuader qu'on pouvait dresser un cornebole de manière à lui faire attaquer sélectivement une personne donnée parmi un groupe de quatorze hommes, mais une notion pareille ne pouvait être acceptée. Il semblait bien que les responsabilités du trône menaçaient de conduire Stirron à la folie. Je me souvenais d'un duc qui, quelques années plus tôt, avait encouru la défaveur de mon père et qui, envoyé pendant six mois au cachot, avait été soumis chaque jour à la torture. Homme puissant et robuste avant sa captivité, il en était ressorti si délabré qu'il souillait ses vêtements avec ses excréments sans même s'en rendre compte. Était-ce là le chemin que prenait Stirron ? Peut-être valait-il mieux finalement qu'il se refusât à mon départ, car, si je restais dans la capitale, je pouvais être prêt à lui succéder au cas où sa condition s'aggraverait de manière irrémédiable.

Mais la fin de son orageux discours devait me réservier une surprise ; il se tenait à l'autre extrémité de la salle, près d'une alcôve au mur de laquelle étaient suspendues des chaînes

d'argent, et, soudain, les saisissant à pleines poignées et en arrachant une douzaine de leurs supports, il fit volte-face vers moi et me cria d'une voix rauque : « Donne ta parole, Kinnal, que tu seras revenu du Nord à temps pour assister au mariage royal ! »

Je fus doublement plongé dans l'embarras. Au cours des dernières minutes, j'avais commencé à formuler le projet de rester ; et, désormais, je voyais qu'il m'était loisible de partir, sans savoir si je le devais en raison de la détérioration de l'état mental de Stirron. En outre, il exigeait ma promesse d'un rapide retour, et comment pouvais-je faire au septarque une telle promesse sans être amené à lui mentir, péché que je n'étais pas préparé à commettre ? Jusqu'ici, tout ce que je lui avais dit était la vérité, même si celle-ci n'était que partielle : je projetais *effectivement* de me rendre dans le Nord en compagnie de Noïm afin de faire une visite à son père, et il était *exact* que je comptais séjourner dans cette région jusqu'aux premières neiges. Mais comment aurais-je pu m'engager à être rentré pour une date précise ?

Mon frère devait épouser, quarante jours plus tard, la fille cadette de Bryggil, septarque du district Sud-Est de Salla. C'était une opération bien combinée. Si l'on ne considérait que l'ordre hiérarchique, Bryggil était seulement le septième et le moins important des septarques de la province, mais il était aussi le plus vieux, le plus habile et le plus respecté des sept, maintenant que mon père était mort. Allier la sagacité et la renommée de Bryggil au prestige que le rang de premier septarque faisait rejaillir sur Stirron ne pourrait que rendre notre dynastie plus durable. Et, sans nul doute, des flancs de la fille de Bryggil sortiraient bientôt des fils qui me libéreraient de ma position d'héritier présomptif : sa fécondité devait avoir été soumise aux examens nécessaires, et Stirron, quant à lui, offrait toutes les garanties, ayant déjà parsemé Salla d'une nuée de petits bâtards. J'aurais eu normalement, en tant que frère du septarque, à tenir certains rôles de circonstance à ces noces.

J'avais totalement oublié la perspective de ce mariage. Si je m'évadais de Salla avant qu'il ait eu lieu, j'infligerais à mon frère une offense regrettable. Mais si je restais, avec l'état dans lequel

était Stirron, je n'avais aucune certitude d'être encore un homme libre le jour de la cérémonie nuptiale, ni même d'avoir encore ma tête sur mes épaules. D'autre part, cela n'avait aucun sens d'aller avec Noïm vers le nord si je m'engageais à revenir au bout de quarante jours. C'était un choix difficile : ou je devais ajourner mon départ, quitte à courir le risque de subir les caprices de mon royal frère, ou je partais sans tarder, avec le sentiment que je me rendais coupable de rompre une promesse faite à mon septarque.

La Convention nous enseigne qu'il faut accueillir favorablement les dilemmes, car cela vous forge le caractère de se trouver aux prises avec l'insoluble et d'aboutir à une solution. Mais, à cet instant, les événements tournèrent en dérision les grands préceptes moraux sur lesquels repose la Convention. Tandis que j'hésitais avec angoisse, le téléphone sonna ; Stirron décrocha, déclencha le brouilleur et écouta plusieurs minutes ce qu'on lui disait, le visage assombri et les yeux farouches. Puis il raccrocha et me considéra comme si j'étais un étranger. « Ils mangent la chair des morts à Spoksa, murmura-t-il. Sur les pentes du Kongoröi, ils dansent en invoquant les démons dans le futile espoir de trouver de la nourriture. Insanité ! Insanité ! » Les poings serrés, il se rendit à la fenêtre et s'y appuya en fermant les yeux, apparemment oublious de ma présence. De nouveau, le téléphone sonna. Stirron se retourna en sursautant, comme s'il avait subi une décharge, et se dirigea vers l'appareil. Son regard tomba sur moi, qui me tenais figé à proximité de la porte, et, d'un geste impatient, il me congédia de la main en disant : « Va-t'en ! Pars où tu veux avec ton frère par le lien ! Cette province ! Cette famine ! Ô père, père, père ! » Il prit en main l'écouteur. Je hasardai une génuflexion avant de prendre congé, et, d'un nouveau geste furieux de la main, il me chassa de la pièce, en m'expédiant, libre de toute promesse, aux frontières de son royaume.

Noïm et moi partîmes trois jours plus tard, accompagnés seulement d'un petit nombre de serviteurs. Le temps était mauvais, car la sécheresse de l'été avait non seulement laissé place aux nuages de l'automne mais aussi à un avant-goût des lourdes pluies hivernales. « Vous allez périr sous la moisissure avant d'avoir atteint Glin, nous avait dit Halum en plaisantant. À moins que vous ne vous soyez noyés auparavant dans la boue de la grande route de Salla. »

Elle resta avec nous, chez Noïm, la veille de notre départ, en dormant chastement à part dans la petite chambre sous le toit et nous rejoignit pour le petit déjeuner juste avant que nous nous mettions en route. Jamais je ne l'avais vue plus belle ; ce matin-là, il émanait d'elle un éclat qui brillait dans la grisaille de l'aube comme une torche dans une cave. Peut-être était-ce parce que je la regardais avec des yeux nouveaux : étant sur le point de la voir s'éloigner de ma vie pour un laps de temps indéterminé, je magnifiais ses attraits. Elle portait une tunique en point ajouré sous laquelle une mousseline légère voilait son corps nu, et la vision de celui-ci, la façon dont les mouvements du tissu transparent le révélaient, éveillaient en moi des pensées qui me remplissaient de honte. Halum était à cette époque, depuis plusieurs années, dans l'épanouissement de sa jeune féminité, et je commençais à être intrigué de voir qu'elle ne se mariait pas. Bien que nous fussions tous trois du même âge, elle était sortie de l'enfance plus tôt que Noïm et moi, comme le font les filles, et j'en étais venu à la juger plus âgée que nous, car elle avait déjà des seins et ses règles depuis un an quand nous avions seulement commencé à voir se développer notre pilosité. Et plus tard, quand nous l'avions rattrapée sur le plan de la maturité physique, elle était quand même demeurée plus adulte que nous dans son maintien ; sa voix était mieux modulée, ses gestes plus mesurés, et il m'était impossible de me défaire de l'idée qu'elle était notre sœur aînée. Une sœur aînée qui accepterait bientôt un soupirant si elle ne voulait pas rester vieille fille ; j'eus soudain la certitude qu'Halum allait se marier

pendant mon absence, et, à la pensée d'un étranger répandant en elle sa semence pour lui faire porter ses enfants, je fus si mal à l'aise que je me détournai d'elle à table et gagnai la fenêtre en titubant, pour respirer l'air humide à pleins poumons.

« Tu ne te sens pas bien ? demanda Halum.

— On éprouve une certaine tension, ma sœur.

— Il n'y a sûrement pas de danger. Tu as obtenu la permission du septarque.

— Aucun document ne le prouve, fit remarquer Noïm.

— Tu es fils de septarque ! s'écria Halum. Quel gardien des routes oserait te tenir tête ?

— C'est exact, approuvai-je. Il n'y a aucune raison d'avoir peur. On ressent simplement une sensation d'incertitude. On est au début d'une nouvelle vie, Halum. »

Je me forçai pour lui adresser un faible sourire.

« L'heure est venue de partir.

— Reste encore un peu », fit-elle d'un ton pressant.

Mais nous ne le pouvions pas. Les serviteurs nous attendaient dans la rue. Nos voitures étaient prêtes. Halum nous embrassa, étreignant d'abord Noïm, puis moi, car j'étais celui qui ne reviendrait pas, et cela exigeait un adieu plus prolongé. Quand elle vint dans mes bras, je fus stupéfait de l'intensité avec laquelle elle s'offrait : ses lèvres contre mes lèvres, son ventre contre mon ventre, ses seins pressés contre ma poitrine. Dressée sur la pointe des pieds, elle se serrait contre moi comme pour enfoncer son corps dans le mien, et je la sentis qui tremblait, avant de me mettre à trembler moi-même. Ce n'était pas là le baiser d'une sœur, encore moins celui d'une sœur par le lien ; c'était le baiser passionné d'une épouse envers son jeune mari qui part pour une guerre dont elle sait qu'il ne reviendra pas. J'avais la tête qui tournait devant cette flamme soudaine dont brûlait Halum. C'était comme si un voile brusquement arraché me montrait une Halum que je n'avais jamais connue, qui brûlait des désirs de la chair et ne craignait pas de montrer à un frère par le lien l'envie qu'elle avait du corps de celui-ci. Ou bien était-ce moi qui imaginais ces choses ? Il me sembla bien que, pendant cet instant prolongé, Halum ne réprima rien de ce qui était en elle et laissa ses bras et ses lèvres

me dire la vérité sur ses sentiments ; mais il m'était impossible de lui répondre de la même manière – j'étais trop marqué par la notion des convenances – et ce fut avec une certaine froideur distante que je répondis à son étreinte. Peut-être même la repoussai-je quelque peu, choqué par sa hardiesse. Hardiesse qui, comme je l'ai dit, pouvait n'exister que dans mon imagination et n'être en fait que la manifestation du chagrin légitime dû à notre séparation. En tout cas, cette intensité ne tarda pas à abandonner Halum ; elle relâcha son étreinte et s'écarta de moi, avec un air confus et dépité, comme si je lui avais infligé une cruelle rebuffade en me montrant si compassé alors qu'elle se donnait à moi tout entière.

« Allons-y, maintenant », dit Noïm avec impatience, et, pour essayer de sauver la situation, je pris la main d'Halum en touchant légèrement sa paume de la mienne, avec un sourire constraint auquel elle répondit par un sourire encore plus maladroit, et peut-être aurions-nous échangé quelques mots hésitants si Noïm, me saisissant fermement par le bras, ne m'avait conduit avec flegme au-dehors, pour entamer le voyage qui allait m'éloigner de ma terre natale.

12

Avant de quitter la ville, j'insistai pour aller ouvrir mon âme à un purgateur. Je ne l'avais pas décidé à l'avance, et Noïm fut irrité de la perte de temps qui en résultait ; mais un irrésistible besoin du réconfort de la religion s'était fait jour en moi alors que nous approchions des faubourgs extérieurs de la capitale.

Il y avait une heure que nous étions partis. La pluie redoublait de violence et ses gouttes, emportées par les rafales de vent, fouettaient notre pare-brise, ce qui obligeait à conduire prudemment. Les rues pavées étaient glissantes. Noïm était au volant de l'une des voitures et, l'humeur morose, j'étais assis à côté de lui ; l'autre voiture, où étaient montés nos serviteurs, suivait. C'était le petit matin et la ville était encore endormie.

Chaque rue où nous passions arrachait dans ma mémoire des lambeaux de mon passé. Ici, les édifices du palais ; là, les tours de l'hôtel de ville ; ailleurs, les bâtiments gris de l'université ; la maison divine où mon père m'avait lié à la Convention ; le musée de l'humanité, que j'avais visité si souvent avec ma mère pour admirer les trésors des étoiles. Dans le quartier résidentiel qui longe le canal Skangen, j'aperçus même la riche demeure du duc de Kongoroï, dont la séduisante fille m'avait, au fond de son lit, fait perdre ma virginité il n'y avait pas tant d'années. C'était dans cette ville que j'avais toujours vécu, et peut-être n'allais-je jamais la revoir ; mon passé se diluait comme la terre des champs de Salla sous les dures pluies d'hiver. Depuis l'enfance, je savais qu'un jour mon frère deviendrait septarque et que je n'aurais plus ma place ici, mais j'écartais cette pensée en me disant : « Ce n'est pas près d'arriver, peut-être même que cela n'arrivera pas du tout. » Et mon père gisait maintenant dans son cercueil, et mon frère croulait sous le poids de la couronne, et moi je fuyais Salla encore à la fleur de l'âge ; je m'apitoyais à ce point sur moi que je n'adressais même pas la parole à Noïm, et pourtant à quoi sert un frère par le lien sinon à épancher son âme ? Enfin, alors que nous traversons les rues délabrées de la vieille ville, pas très loin des murs extérieurs, j'avisai une maison divine décrépite et je dis à Noïm : « Arrête-toi au coin. On a besoin de se décharger. »

Irritable, Noïm, qui ne voulait pas perdre de temps, fit mine de poursuivre le trajet. « Sera-t-on privé par toi du droit au réconfort divin ? » lui demandai-je vivement, et ce fut alors seulement que, bon gré mal gré, il stoppa pour accéder à ma requête.

La façade de la maison divine avait piètre apparence. Sur la porte s'était étalée autrefois une inscription devenue illisible. Devant, les pavés étaient usés et fendillés. La vieille ville a plus de mille ans d'âge ; certaines de ses constructions n'ont pas cessé d'être habitées depuis sa fondation, bien que la plupart soient en ruine, car la vie de ce quartier a pris fin quand l'un des septarques médiévaux décida de transporter sa Cour en haut de la colline de Skangen, là où se trouve notre présent palais, plus au sud. Le soir, la vieille ville s'anime, car elle est peuplée de

badauds en quête de plaisirs qui viennent s'enivrer au vin bleu dans les caves aménagées en cabarets, mais, à cette heure matinale, c'était un lieu sinistre. Des façades lépreuses m'environnaient de toutes parts ; quant aux fenêtres, qui chez nous sont naturellement étroites, elles n'étaient ici que de simples fentes. Je me demandais si cette maison divine comportait un dispositif permettant d'observer mon approche. Il s'avéra que oui. Comme j'arrivais devant, elle s'ouvrit à demi et un homme décharné en robe de purgateur pencha la tête pour regarder dehors. Comme de juste, il était affreux physiquement. A-t-on jamais vu un purgateur beau de sa personne ? C'est une profession réservée aux défavorisés de la nature. Celui-ci avait la peau olivâtre, le visage grêlé, un large nez épaté et un léger strabisme : il correspondait bien aux critères de sa fonction. Il me décocha un regard terne et, à voir sa mine circonspecte, parut regretter de m'avoir ouvert.

« Que la paix de tous les dieux soit avec vous, lui dis-je. On a besoin de vous. »

Il scruta mes vêtements de prix, mes bijoux, et à l'évidence conclut de mon aspect que j'étais un jeune aristocrate venu s'encaniller dans les bas quartiers.

« Il est trop tôt, fit-il, mal à l'aise. Ce n'est pas l'heure.

— Vous ne refuseriez pas le réconfort à quelqu'un qui est en peine !

— Il est trop tôt, répéta-t-il.

— Allons, permettez qu'on entre. C'est une âme troublée que vous avez devant vous. »

Il céda, comme il y était obligé, et me livra passage en fronçant le nez. L'intérieur sentait le rance. Le mobilier était imprégné d'humidité et rongé par les vers, les tentures pourrissaient, l'éclairage était chiche. La femme du purgateur, aussi laide que lui, s'affairait furtivement dans un coin. Il me mena à la chapelle, une petite pièce à l'écart, et me laissa m'agenouiller devant le miroir terni et craquelé pendant qu'il allumait des cierges. Puis il revêtit un surplis et, venant vers moi, m'énonça son tarif. Je restai bouche bée.

« C'est deux fois trop cher », finis-je par dire.

Il consentit une réduction d'un cinquième. Comme je refusais toujours, il me dit d'aller trouver quelqu'un d'autre ailleurs, mais je ne bougeai pas et, en grommelant, il baissa une nouvelle fois son prix. Celui-ci restait sûrement cinq fois plus élevé que celui qu'il appliquait aux habitants de la vieille ville, mais il voyait bien que j'étais fortuné. Et, avec Noïm qui s'impatientait dehors, je ne pouvais me permettre de marchander plus longtemps.

« D'accord », fis-je.

Il m'apporta ensuite le contrat. J'ai déjà dit que sur Borthan nous sommes des gens soupçonneux ; ai-je précisé à quel point nous fondons tout sur des contrats ? La parole d'un individu n'est que du vent. Un soldat et une prostituée, avant d'aller ensemble au lit, mettent par écrit les termes de leur marché sur un papier qu'ils revêtent de leurs signatures. Le contrat que m'apportait le purgateur était un formulaire standard, stipulant que tout ce que je confesserais resterait strictement confidentiel, que le purgateur agissait comme un simple intermédiaire entre moi et le dieu de mon choix, et que, de mon côté, je ne considérerais pas le purgateur comme engagé par ce qu'il saurait de moi, que je ne l'appellerais pas à témoigner dans un procès ni à me fournir un alibi en cas de poursuites judiciaires, et cetera. Je signai. Il signa à son tour. Nous échangeâmes les exemplaires et je lui remis son argent.

« Sous le signe de quel dieu désirez-vous vous placer ? s'enquit-il.

— Du dieu qui protège les voyageurs », lui répondis-je. Nous ne désignons pas nos dieux à haute voix par leurs noms.

Il alluma un cierge de la couleur appropriée – le rose – et le plaça devant le miroir. Par ce geste, il était entendu que le dieu choisi acceptait mes paroles.

« Regardez votre visage, poursuivit le purgateur. Que vos yeux fixent vos yeux. »

Je m'absorbai dans l'examen de mon reflet. Étant donné que nous évitions toute vanité, il n'est pas courant de s'observer dans une glace, sauf en ces occasions de nature religieuse.

« Maintenant, ouvrez votre âme, ordonna le purgateur. Laissez monter à la surface vos chagrins, vos rêves, vos désirs et vos soucis.

— C'est un fils de septarque qui fuit sa patrie », commençai-je, et le purgateur se figea avec un sursaut, en manifestant un intérêt subit. Bien que ne quittant pas le miroir des yeux, je supposai qu'il devait chercher autour de lui le contrat pour voir qui l'avait signé. « La peur de son frère, repris-je, le constraint à s'en aller à l'étranger, mais ce départ le plonge dans l'amertume. »

Je continuai dans cette veine pendant un moment. Le purgateur m'adressait les interjections habituelles chaque fois que j'hésitais, en extirpant de moi les mots avec son habileté professionnelle, mais bientôt il n'eut plus besoin de procéder à cet accouchement verbal, car les mots naissaient spontanément. Je lui parlai de mon désir pour ma sœur par le lien et de l'émoi où m'avait plongé son étreinte ; je lui avouai à quel point j'avais été près de mentir à Stirron ; je lui confiai que je serais absent au mariage royal et que, de ce fait, j'injurierais gravement mon frère ; je confessai plusieurs péchés d'amour-propre mineurs tels que chacun en commet tous les jours.

Le purgateur m'écoutait.

Nous les payons pour qu'ils écoutent, et ils ne font rien d'autre, jusqu'à ce que nous soyons entièrement purgés et soulagés. Telle est notre Sainte Communion : nous prenons ces crapauds dans leur boue et les élevons jusqu'aux maisons divines, où nous achetons leur patience avec notre argent. Aux termes de la Convention, il est permis de dire n'importe quoi à un purgateur, même s'il s'agit de radotage, même si c'est un hideux catalogue de perversions inassouvies et d'immoralité cachée. Nous sommes en droit d'abuser de la patience d'un purgateur jusqu'à le faire périr d'ennui, car il est obligé par contrat de nous écouter stoïquement parler de notre personne. Nous n'avons pas à nous soucier des problèmes du purgateur ni de ce qu'il pense de nous, ni de savoir s'il préférerait accomplir une autre tâche. Il reçoit son salaire et il doit venir en aide à ceux qui ont besoin de lui. Il fut un temps où je considérais que c'était merveilleusement bien organisé d'avoir ainsi des

purgateurs pour vider son cœur, Ma vie n'était que trop avancée quand je me suis rendu compte que se confier à l'un de ces hommes ne vous réconforte pas plus que de jouir en se masturbant : il y a de meilleures façons de faire l'amour, il y en a aussi de meilleures d'ouvrir son âme.

Mais je ne l'avais pas compris à cette époque, et, agenouillé devant ce miroir, je connaissais la meilleure guérison dont l'argent peut vous permettre de bénéficier. Tout ce qui restait de vil en moi émergeait, au gré des phrases qui coulaient toutes seules, comme la sève liquoreuse qui coule des arbres de chair qui poussent près du golfe de Sumar. Tout en parlant, j'étais comme hypnotisé par la lueur des cierges, qui paraissait m'attirer vers la surface concave du miroir comme si je sortais de moi ; le purgateur devenait quelqu'un de flou et de lointain, et c'était au dieu des voyageurs que je parlais directement, c'était lui qui allait me guérir avant que je reprenne ma route. Je croyais vraiment qu'il en était ainsi. Je ne dirai pas que j'imaginais littéralement un lieu supérieur, peuplé de divinités prêtes à répondre à nos besoins, mais j'avais à l'époque une conception abstraite et métaphorique de notre religion, et celle-ci me semblait, dans son genre, aussi réelle que mon bras droit.

Le flot de mes paroles s'arrêta, et le purgateur ne tenta pas d'en faire renaître le cours. Il murmura les phrases de l'absolution. J'étais purifié. Il éteignit le cierge en pinçant la mèche entre deux doigts et se leva pour se dépouiller de son surplis. Je restais à genoux, perdu dans mes rêveries, me sentant sans force et tremblant. Mon âme était lavée, nettoyée de toutes les souillures qui l'encombraient. Dans l'euphorie de cet instant, je n'avais plus conscience de l'aspect sordide du lieu. La chapelle devenait un endroit magique et le purgateur flamboyait d'une divine beauté.

« Debout ! me dit-il en me poussant du bout de sa sandale. Vous pouvez reprendre votre voyage. »

Le son de sa voix rompit l'enchantedement. Je me levai, secouant la tête pour chasser mon étourdissement, et le purgateur me poussa dans le couloir. Il n'avait plus peur de moi, cet affreux bonhomme, bien que je fusse fils de septarque, car je lui avais tout avoué de ma couardise, de mes désirs secrets pour

Halum, des médiocrités dont mon âme était pleine, et la connaissance qu'il avait de mes tares me diminuait à ses yeux : aucun homme ne peut impressionner le purgateur à qui il vient de se confier.

La pluie redoublait quand je sortis de la bâtisse. Noïm, l'air renfrogné, m'attendait dans le véhicule. Il me désigna du doigt sa montre pour me laisser entendre que je m'étais trop attardé.

« Tu te sens mieux maintenant que tu t'es vidé la vessie ? me demanda-t-il.

— Quoi ?

— Je veux dire : tu as bien fait pisser ton âme ?

— C'est une phrase ignoble, Noïm.

— On a envie de blasphémer quand on a la patience à bout. »

Il démarra, et, bientôt, nous longeâmes les murs de la vieille ville, en direction de l'imposante porte de Glin, que gardaient des guerriers aux uniformes trempés et au visage morose. Ils ne nous prêtèrent aucune attention. Noïm franchit la porte et dépassa un panneau indiquant que nous nous engagions sur la grande route de Salla. La ville s'éloigna rapidement derrière nous ; nous roulions à toute allure vers le nord, en direction de Glin.

13

La grande route traverse une des meilleures régions agricoles du pays, la riche et fertile plaine de Nand, qui reçoit chaque printemps les alluvions des cours d'eau venus de l'ouest. À cette époque, le septarque du district de Nand était un grippe-sou notoire, aussi l'état de la chaussée laissait-il beaucoup à désirer, et nous ne fûmes pas loin, comme l'avait prédit ironiquement Halum, de nous enliser dans la boue qui encombrait la route. Ce fut un soulagement de quitter Nand pour pénétrer dans Salla-Nord, où la terre est un mélange de pierres et de sable et où les gens se nourrissent de racines et de produits de la mer. Les voyageurs dans ces contrées sont chose rare, et à deux reprises

nous manquâmes d'être lapidés par des villageois affamés et agressifs, qui semblaient considérer comme une insulte notre simple passage à travers leur habitat déshérité. En tout cas, il n'y avait plus de boue sur la route.

Les troupes du père de Noïm étaient cantonnées à l'extrémité nord de la province, en aval du Huish. Le Huish est le plus grand des fleuves de Velada Borthan. Il prend sa source sous la forme d'une centaine de ruisselets qui dévalent les pentes orientales des Huishtors au nord de Salla-Ouest. Au pied des monts, ils se fondent ensuite en un cours d'eau à la vivacité turbulente, qui coule au milieu d'un étroit canyon de granite jalonné par six grandes cascades. Après avoir émergé dans la plaine, le Huish adopte un débit plus serein pour se diriger selon une trajectoire nord-est vers la mer, en devenant de plus en plus large à mesure que baisse le niveau des terres. À son embouchure, il se divise en un delta à huit branches. Dans sa partie ouest, son tracé tumultueux détermine la frontière entre Salla et Glin ; et son cours placide vers l'est sépare Glin de Krell.

Aucun pont n'enjambe le fleuve sur toute sa longueur, et on pourrait penser qu'il est peu nécessaire de fortifier ses rives contre de possibles invasions. Mais, maintes fois au cours de l'histoire de Salla, les hommes de Glin ont franchi le Huish pour venir porter la guerre en nos contrées, et, tout aussi souvent, les citoyens de Salla ont traversé le fleuve en sens inverse pour s'en aller ravager Glin. Les annales rapportent que les terres entre Glin et Krell ne furent pas plus heureuses. C'est pourquoi, tout le long des rives du Huish, se trouvent des bases militaires, et des généraux comme Luinn Condorit passent leur existence entière à surveiller l'approche d'un ennemi *éventuel* à travers les brumes du fleuve.

Je passai peu de temps au camp du père de Noïm. Le général ressemblait peu à son fils ; c'était un homme massif aux traits accusés, dont le visage semblait rongé par le temps et les frustrations. Pas une fois en quinze ans il ne s'était produit le moindre engagement d'importance le long de la portion de frontière qu'il gardait. L'oisiveté, sans doute, avait enrobé son âme d'une chape de glace. Il parlait peu, terminait chaque phrase en bougonnant et ne tardait pas à s'abstraire de la

conversation pour se retrancher dans ses rêves d'actions d'éclat face aux adversaires ancestraux de Glin.

Ce fut un morne séjour que nous passâmes ici. Le devoir filial de Noïm l'obligeait à rester auprès de son père, mais ils n'avaient rien à se dire, et pour moi le général était un étranger. J'avais déclaré à Stirron que je demeurerais avec le père de Noïm jusqu'à la tombée de la première neige de l'hiver, et je tins ma promesse. Heureusement pourtant, ma visite n'en fut pas prolongée, car l'hiver est précoce dans le Nord. Au cours du cinquième jour, des flocons se mirent à voltiger, et je fus relevé de l'engagement que je m'étais imposé.

Un chemin de fer qui s'arrête dans trois gares relie Salla à Glin, sauf en cas de guerre. Par un petit matin blafard, Noïm me conduisit à la gare la plus proche, et nous nous fîmes nos adieux en nous embrassant solennellement. Je m'engageai à lui faire connaître mon adresse une fois que je serais fixé à Glin afin qu'il puisse me tenir informé de ce qui se passait à Salla. Il me promit de veiller sur Halum. Nous échangeâmes des propos vagues sur les futures circonstances qui nous permettraient de nous rencontrer à nouveau ; peut-être tous deux iraient-ils rendre visite à Glin l'année suivante ; peut-être tous les trois nous rendrions-nous à Manneran pour les vacances. Mais c'était avec une intonation peu convaincue que nous exposions ces projets.

« Jamais ce jour de séparation n'aurait dû se produire, me dit Noïm.

— À la séparation succèdent les retrouvailles, lui répondis-je.

— Peut-être aurais-tu dû faire un effort pour t'entendre avec ton frère...

— Il n'y avait aucun espoir d'y parvenir.

— Stirron a parlé de toi en termes chaleureux. Manque-t-il de sincérité ?

— Pour l'instant, il est sincère. Mais il ne tarderait pas à trouver la présence de son frère à ses côtés d'abord gênante, puis pesante, puis insupportable. Les nuits d'un septarque sont plus paisibles quand il n'y a pas à proximité de prétendant en puissance au trône. »

Le train entraînait en gare. J'étreignis le bras de Noïm et nous échangeâmes une nouvelle fois nos adieux. Mes dernières

paroles furent : « Quand tu reverras le septarque, assure-le de tout l'amour de son frère. » Puis je montai dans mon wagon.

Le voyage fut rapide. En moins d'une heure, je me retrouvai sur la terre étrangère de Glin. Les fonctionnaires du service de l'immigration m'examinèrent d'un air sourcilleux, mais se dégelèrent à la vue de mon passeport, dont la couleur rouge attestait de mon rang dans la noblesse et dont la bande dorée montrait que j'étais de la famille du septarque. J'obtins sans délai mon visa pour un séjour d'une durée indéfinie. Sans nul doute, ils allaient se pendre au téléphone dès que j'aurais quitté les lieux afin de prévenir leur gouvernement qu'un prince de Salla était sur le territoire. Il était à supposer que l'information serait vite transmise aux représentants diplomatiques de Salla dans la province de Glin, lesquels la transmettraient à mon frère pour son plus grand déplaisir.

Une fois ces formalités accomplies, je me rendis à une succursale de la Banque de la Convention, non loin des bureaux de la douane, pour y convertir mon argent en monnaie de la province du Nord. Mes nouveaux fonds me permirent de louer les services d'un chauffeur pour qu'il m'emmène jusqu'à la capitale, dont le nom est Glain, à une demi-journée de trajet vers le nord.

La route étroite et sinueuse traversait un paysage lugubre où l'hiver avait depuis longtemps dénudé les arbres. De chaque côté de la voie, la neige salie avait été amassée en talus élevés. Glin est une province au climat rigoureux. Elle a été fondée par des hommes d'une nature puritaire qui trouvaient trop facile encore l'existence offerte par Salla et qui craignaient, en y restant, d'être tentés de trahir la Convention. N'ayant pu convaincre leurs citoyens de s'adonner à une piété accrue, ils décidèrent de s'expatrier et traversèrent le Huish à bord de radeaux pour s'installer plus au nord. Gens rudes et contrée rude : si médiocre que soit l'agriculture à Salla, elle est encore deux fois plus pauvre à Glin, et les habitants ont comme principales sources de revenus la pêche, l'industrie, le commerce et la piraterie. Si ma mère n'avait pas été originaire de Glin, je n'aurais jamais choisi un tel lieu pour mon exil. Et, pourtant, je ne devais rien gagner aux contacts avec ma famille.

Je fus à Glain au crépuscule. Comme notre capitale, c'est une ville encerclée de remparts, mais elle ne lui ressemble pas. Notre cité allie la puissance à la grâce ; ses maisons sont faites de grands blocs de pierre, de basalte noir et de granite rose provenant des montagnes et ses larges rues permettent de splendides promenades où se succèdent d'imposants points de vue. Si l'on excepte notre coutume de remplacer les fenêtres par des fentes étroites, c'est une ville ouverte et accueillante, dont l'architecture symbolise la hardiesse et l'aisance de ses citoyens. Mais Glain, par contre, quel affreux spectacle !

Glain est construite de brique jaune, ça et là parsemée d'une misérable pierre rose qui s'effrite sous le doigt. Elle n'a pas de rues, rien que des ruelles ; les maisons se touchent presque, comme si elles avaient peur qu'un intrus ne se glisse entre elles. Une avenue à Glain n'impressionnerait pas l'habitant d'un de nos quartiers les plus pauvres. Les architectes de cette cité l'ont créée à l'image d'un peuple entier de purgateurs : tout y est tordu, bancal, sans harmonie et grossier. Mon frère, à la suite d'un voyage diplomatique qu'il avait un jour effectué à Glain, m'avait décrit l'endroit, mais j'avais mis ses paroles sur le compte du chauvinisme ; aujourd'hui, je voyais que Stirron n'avait été que trop indulgent.

Quant aux gens de Glain, ils ne valent pas mieux que leur ville. En un monde où la suspicion et le secret sont érigés en vertu, on ne s'attend guère à rencontrer le charme ; mais ces gens-là dépassaient la mesure. Vêtements sombres, mines sombres, âmes sombres, cœurs fermés et racornis. Même leur façon de parler révélait la constipation de leur esprit. La langue de Glin est la même que celle de Salla, bien que les gens du Nord aient un accent prononcé. Je n'étais pas gêné par celui-ci, mais je l'étais en revanche par leur syntaxe d'effacement de soi. Mon chauffeur, qui n'était pas un homme de la ville et qui par

conséquent semblait presque aimable, me déposa à une hôtellerie où il jugeait que je serais bien accueilli. En entrant, je dis : « On voudrait une chambre pour la nuit, et peut-être pour quelques jours. » L'hôtelier me dévisagea avec autant de sévérité que si j'avais dit : « Je voudrais une chambre » ou proféré quelque autre ignominie. Je découvris plus tard que même la circonlocution polie dont nous usons paraît trop vaniteuse aux yeux des hommes du Nord. Je n'aurais pas dû dire : « On voudrait une chambre », mais plutôt : « Y a-t-il une chambre ? » Au restaurant, il est malséant de dire : « On va commander tel et tel plat » ; il faut dire : « Voici les plats qui ont été choisis. » Et ainsi de suite dans chaque circonstance, en donnant à chaque parole une pesante forme passive afin d'éviter le péché de mentionner même indirectement sa propre existence.

En punition de mon ignorance, l'hôtelier me donna sa chambre la plus médiocre et me la fit payer deux fois le tarif. À ma façon de parler, il avait reconnu en moi un homme de Salla ; pourquoi se serait-il montré courtois ? Mais, au moment de signer le contrat pour la nuit, je dus lui montrer mon passeport ; il demeura bouche bée en voyant que son client était un prince en voyage. Plutôt radouci, il me demanda alors si je voulais qu'on me monte du vin dans ma chambre ou peut-être qu'on m'envoie une fille de joie. J'acceptai la première offre mais déclinai la seconde. Car, jeune comme je l'étais, j'avais une peur extrême des maladies qui pouvaient se tapir dans les flancs des femmes étrangères. Je passai la nuit seul dans ma chambre, en regardant par la fenêtre la neige tomber dans un canal bourbeux et en me sentant plus solitaire que jamais, plus en fait que je ne l'ai jamais été depuis.

Une semaine passa avant que je trouve le courage d'entrer en contact avec la famille de ma mère. Chaque jour, je me

promenais des heures dans la ville, drapé dans mon manteau pour me garantir du vent, en considérant avec étonnement la laideur de tout ce qui m'entourait, aussi bien les gens que les constructions. Je localisai l'ambassade de Salla et vint rôder aux alentours, sans vouloir y entrer, simplement pour le plaisir de sentir ce lien avec ma patrie que représentait l'affreuse bâtie trapue. J'achetai des monceaux de livres bon marché, et je les lus jusqu'à des heures avancées de la nuit afin d'en savoir d'avantage sur ma province adoptive. Il y avait une histoire de Glin, un guide de la ville de Glain, un interminable poème épique racontant la fondation des premières communautés au nord du Huish, et bien d'autres encore. Je noyais ma solitude dans le vin – non celui de Glin, car ils n'en produisaient pas, mais le doux vin doré et chaleureux de Manneran, qu'ils importent en fûts géants.

Je dormais mal. Une nuit, je rêvai que Stirron était mort d'une attaque et qu'on me recherchait. Plusieurs fois dans mon sommeil, je revis mon père frappé à mort par le cornevole ; aujourd'hui encore, ce rêve me hante et revient me visiter deux ou trois fois par an. J'écrivis à Halum et à Noïm de longues lettres que je déchirai sans les envoyer, car elles empestaient l'apitoiement sur soi. J'en écrivis une autre à Stirron afin de le prier de me pardonner ma fuite, et je la déchirai aussi. Quand tout autre recours eut échoué, je demandai à l'hôtelier de m'envoyer une fille. Celle qu'il me dépêcha était une créature osseuse un peu plus âgée que moi, avec dénormes seins pareils à des autres gonflées. « Il paraît que tu es un prince de Salla », déclara-t-elle timidement en s'allongeant et en écartant les cuisses. Sans répondre, je me couchai sur elle et la pénétrai. Le volume de mon organe la fit crier de peur et de plaisir à la fois, et elle se mit à se trémousser si frénétiquement qu'en moins d'un instant je me répandis en elle. Furieux, je tournai contre elle ma colère, et je me retirai d'elle en criant : « Qui t'a dit de bouger ? Je ne t'avais pas demandé de le faire : je voulais choisir le moment ! » Elle sortit en courant de la chambre, encore nue, plus terrifiée, je pense, par mes obscénités que par ma fureur. Jamais auparavant je n'avais employé la première personne en présence d'une femme. Mais, après tout, ce n'était qu'une

prostituée. Dans ma naïveté, j'avais peur que l'hôtelier ne me chasse pour avoir employé un langage aussi vulgaire, mais il s'abstint de tout commentaire. Même à Glin, il n'est pas nécessaire d'être poli envers les putains.

Je me rendis compte que j'avais éprouvé un étrange plaisir à lui jeter ces mots à la figure. Je me mis à entretenir de curieuses rêveries éveillées au cours desquelles j'imaginais la fille aux gros seins toute nue sur mon lit, avec moi penché sur elle et lui criant : « Je ! Je ! Je ! Je ! Je ! » Ces rêveries avaient même le pouvoir de me faire entrer en érection. J'envisageai passagèrement d'aller voir un purgateur pour me délivrer de ce concept répugnant, mais, au lieu de cela, deux nuits plus tard, je demandai à l'hôtelier qu'il m'envoie une autre fille, et je lui fis l'amour en criant en silence, au rythme de chaque secousse de mon corps : « Je ! Moi ! Je ! Moi ! »

C'est ainsi que se dépensait mon patrimoine dans la capitale de Glin la puritaine : en flâneries, en beuveries et en amours véniales. Puis, quand la puanteur de mon oisiveté se mit à m'offenser les narines, je refrénai ma timidité et me décidai enfin à aller voir les parents que j'avais à Glain.

Ma mère était la fille d'un des premiers septarques de Glin ; celui-ci était mort, ainsi que son fils et héritier ; c'était maintenant son petit-fils, Truis, neveu de ma mère, qui était sur le trône. Il me semblait trop audacieux d'aller directement m'adresser à mon royal cousin pour solliciter son aide. Étant concerné aussi bien par les affaires de l'État que par celles de sa famille, il aurait pu répugner à apporter son concours au frère en fuite du premier septarque de Salla, de peur d'entrer ainsi en conflit avec Stirron. Mais j'avais une tante, Nioll, sœur cadette de ma mère, qui nous avait souvent rendu visite du vivant de celle-ci et m'avait tenu sur ses genoux lorsque j'étais enfant. Pour sa part, peut-être accepterait-elle de m'aider.

Elle avait fait un mariage digne de son rang. Son époux était le marquis de Huish, qui disposait d'une grande influence à la Cour du septarque et qui, en outre – car à Glin il n'est pas inconvenant que la noblesse s'occupe de commerce – dirigeait l'un des comptoirs les plus prospères de la province. Ces comptoirs ressemblent quelque peu à des banques mais sont

d'une autre espèce ; ils prêtent de l'argent aux brigands, aux marchands ou autres seigneurs de l'industrie, à un taux d'intérêt prohibitif, tout en s'octroyant automatiquement une part dans toute entreprise à laquelle ils apportent leur concours ; ainsi poussent-ils leurs tentacules dans des centaines d'organismes pour finir par jouer un rôle économique de premier plan. À Salla, les comptoirs ont été interdits il y a un siècle, mais, à Glin, ils sont florissants au point de constituer presque un second gouvernement. Je n'avais aucune sympathie pour le système, mais je préférais y avoir recours plutôt que d'avoir à mendier.

Après m'être renseigné à mon hôtellerie, je me rendis au palais du marquis. Pour la ville, c'était une construction imposante dont les trois ailes s'étalaient au bord d'un lac artificiel, au cœur du quartier aristocratique. Je ne cherchai pas à entrer ; j'étais simplement venu déposer un billet informant la marquise que son neveu Kinnal, fils de l'ancien septarque de Salla, était à Glain et sollicitait la faveur d'une audience ; je terminai en indiquant le nom de mon hôtellerie. Trois jours plus tard, l'hôtelier vint avec quelque effarement me prévenir que j'étais demandé par un visiteur portant la livrée du marquis de Huish. Nioll avait envoyé une petite voiture pour me prendre ; je fus emmené jusqu'à son palais, qui s'avéra plus luxueux à l'intérieur qu'à l'extérieur ; elle me reçut dans un grand vestibule dont les parois garnies de miroirs en tous sens créaient l'illusion de l'infini.

Depuis les six ou sept ans que je ne l'avais vue, elle avait beaucoup vieilli ; mais mon étonnement devant ses cheveux blancs et ses rides fut moins grand que le sien face à l'homme que j'étais devenu. Nous nous saluâmes à la manière de Glin, en joignant le bout de nos doigts ; elle me fit ses condoléances à propos de la mort de mon père et ses excuses pour ne pas avoir assisté au couronnement de Stirron. Puis elle me demanda le motif de ma venue et témoigna peu de surprise quand je le lui eus appris. Avais-je l'intention de me fixer ici en permanence ? demanda-t-elle. Je lui répondis que oui. Et comment comptais-je trouver de quoi subsister ? En travaillant au comptoir de son mari, expliquai-je, si toutefois je pouvais obtenir un tel poste.

Elle ne parut pas trouver mon ambition déraisonnable et se contenta de demander si j'avais des dispositions particulières permettant qu'on me recommande au marquis. Ce à quoi je répliquai que j'avais eu une formation juridique (sans mentionner à quel point elle avait été incomplète) et que j'étais donc au courant de la législation de Salla : ainsi pouvais-je être utile dans le traitement des affaires entre le comptoir et cette province. J'ajoutai que, grâce à mon lien avec Halum, j'étais proche de Segvord Helalam, jupe suprême du port de Manneran, et que je pourrais avoir un rôle à jouer également dans les affaires avec Manneran. Je conclus en faisant remarquer que j'étais jeune, fort et ambitieux, et que je me mettrais entièrement au service des intérêts du comptoir, pour notre avantage mutuel. Toutes ces déclarations semblaient satisfaire ma tante, et elle me promit de m'obtenir une entrevue avec le marquis. Je quittai le palais fort satisfait des perspectives qui m'étaient ainsi ouvertes.

Quelques jours plus tard, j'étais convoqué aux bureaux du comptoir. Toutefois, ce n'était pas avec le marquis que j'avais rendez-vous mais avec un de ses adjoints, un nommé Sisgar. J'aurais dû considérer la chose comme un présage. Cet homme à l'aspect cauteleux, au visage imberbe et au crâne chauve, dont la tunique vert foncé était à la fois austère et ostentatoire, m'interrogea brièvement sur mon instruction et mon expérience. En dix questions, il eut découvert que la première était limitée et la seconde pratiquement nulle ; toutefois, devant le ton aimable avec lequel il commentait mes carences, je supposai que, malgré mon ignorance, ma naissance et ma parenté avec la marquise me permettraient d'obtenir un poste. Je fus amèrement déçu ! Le rêve que j'avais fait de gravir les échelons hiérarchiques de l'administration du comptoir s'écroula quand j'entendis la voix de Sisgar me dire : « Les temps sont durs, et sûrement Votre Grâce comprendra qu'il est dommage qu'elle s'adresse à nous au moment où une réduction des dépenses s'avère nécessaire. Il y aurait maints avantages à vous employer, mais cela pose de nombreux problèmes. Le marquis tient à ce que vous sachiez combien il a apprécié votre offre de services, et son espoir est de vous faire entrer dans la

maison dès que les conditions économiques le permettront. » Sur ces mots, il me congédia avec des courbettes et un sourire déférent, et je me retrouvai dans la rue avant même d'avoir pleinement réalisé le coup qui venait de m'être porté. Ils ne pouvaient rien me donner, pas même un poste subalterne dans quelque succursale villageoise ! Comment était-ce possible ? Je faillis revenir en arrière pour lui crier : « C'est une erreur, je suis le cousin de votre septarque, c'est le neveu de la marquise que vous êtes en train de renvoyer ! » Mais tout cela, ils le savaient, et ils m'avaient quand même fermé la porte au nez. Lorsque je téléphonai à ma tante pour lui faire part de mon indignation, on me répondit qu'elle était partie à l'étranger et qu'elle passerait l'hiver dans les verdoyantes contrées de Manneran.

16

Plus tard, ce qui s'était passé me devint clair. Ma tante avait parlé de moi au marquis, et ce dernier s'était entretenu avec le septarque Truis, lequel, jugeant que le fait de me fournir un emploi pourrait lui attirer des ennuis avec Stirron, avait enjoint au marquis de ne pas m'engager. Sous le coup de la fureur, j'eus l'idée d'aller protester auprès de Truis, mais je ne tardai pas à voir la futilité de ce projet ; et puisque Nioll, ma seule protectrice, avait manifestement quitté Glain dans le seul but d'échapper à ses responsabilités en ce qui me concernait, il m'apparaissait à l'évidence que je n'avais aucun espoir de ce côté. J'étais seul dans cette ville à l'approche de l'hiver, sans aucun travail en cette terre étrangère, et mon rang m'était plus un poids qu'autre chose.

Mais ce n'était que le début.

Me présentant un matin à la Banque de la Convention pour retirer des fonds, je fus informé que mon compte avait été mis sous séquestre à la demande du grand trésorier de Salla, qui enquêtait sur l'éventualité d'un transfert illégal hors de la province. En le prenant de haut et en brandissant mon

passeport royal, je parvins à me faire remettre une somme suffisante pour vivre pendant une semaine, mais le reste de mon argent était perdu pour moi. Je ne me sentais pas armé en effet pour accomplir les démarches et les manœuvres qui auraient pu aboutir à débloquer mes fonds.

Un peu plus tard, je reçus à l'hôtellerie la visite d'un diplomate de Salla, un sous-secrétaire obséquieux qui me rappela, en agrémentant son discours de maintes génuflexions et formules de respect, que le mariage de mon royal frère ne tarderait pas et qu'on attendait mon retour à cette occasion. Sachant que je ne pourrais plus quitter Salla si je me remettais entre les mains de Stirron, j'expliquai que des affaires urgentes requéraient ma présence à Glain à l'époque des noces et je priai mon interlocuteur de transmettre mes plus profonds regrets au septarque. Le sous-secrétaire accueillit l'information avec une courtoisie toute professionnelle, mais je n'eus pas de peine à déceler l'éclair de plaisir sauvage qui perça derrière son masque : il pensait que j'allais m'attirer les pires ennuis, et il ne ferait pas un geste pour m'y soustraire.

Le quatrième jour qui suivit, l'hôtelier vint me dire que je ne pouvais plus rester dans l'établissement, car mon passeport n'était plus valable et je n'avais légalement plus le droit de résider dans la province.

C'était là une chose impossible. Un passeport royal tel que celui que je détenais est valide à vie, cela dans toutes les provinces de Velada Borthan, sauf en cas de guerre ; or, aucune guerre à cette époque n'était en cours entre Salla et Glin. L'hôtelier n'opposa que des haussements d'épaules à mes protestations ; il m'exhiba l'avis qu'il avait reçu de la police, lui enjoignant de chasser cet étranger indésirable, et me suggéra de m'adresser aux bureaux de l'état civil si j'avais des requêtes à formuler. Bien entendu, je me gardai de le faire. Mon expulsion n'était pas accidentelle, et si je me montrais dans les services gouvernementaux, je risquais simplement de hâter mon arrestation éventuelle et mon extradition.

Dans la mesure où cette arrestation m'apparaissait comme un risque imminent, je m'interrogeai sur le meilleur moyen d'échapper aux officiels de Glin. Je regrettai avec amertume

l'absence de mon frère et de ma sœur par le lien, car ils étaient les seuls à qui j'aurais pu demander conseil. Nulle part en cette province de Glin je n'avais de chance de trouver quelqu'un à qui m'adresser pour dire : « On a peur ; on est dans un grave péril ; on a besoin d'assistance. » Les murs de pierre de la coutume m'empêchaient d'accéder à l'intimité de quiconque. Dans le monde entier, il n'existe que deux êtres à qui je pouvais me confier, et ils étaient loin de moi. Je devais trouver moi-même la voie de mon salut.

Je décidai de me cacher. L'hôtelier m'avait accordé quelques heures pour préparer mon départ. Je rasai ma barbe, échangeai mes vêtements princiers contre ceux d'un autre client à peu près de ma taille. Du reste de mes affaires, je fis un ballot que je me mis en guise de bosse sur le dos, et, ainsi contrefait, je quittai l'hôtellerie en boitant, un œil plissé et la bouche déformée sur le côté. J'ignore si ce déguisement naïf était en mesure de duper ceux qui me guettaient ; toujours est-il que personne ne m'appréhenda, et qu'en cet appareil je pus sortir librement de Glain sous une fine pluie froide qui ne tarda pas à se transformer en neige.

Mes pas me conduisirent à la porte nord-ouest de la cité. Je venais de la franchir quand un lourd camion me dépassa dans un grondement, et ses roues, en passant dans une flaue de boue à demi enneigée, m'aspergèrent copieusement. Je fis halte pour me nettoyer ; le camion s'arrêta également et le conducteur en descendit en s'exclamant : « Il y a ici un motif de s'excuser. Il n'était pas intentionnel de vous arroser ainsi ! »

Cette courtoisie me surprit tellement que je me redressai de toute ma taille, en cessant de déformer mes traits. Il était manifeste que le conducteur m'avait pris pour un vieillard faible et courbé par les ans ; il assista avec stupeur à ma transformation et éclata de rire. Je ne savais quoi dire. Ce fut lui

qui rompit le silence en déclarant : « Il y a place à l'intérieur, si vous en avez le désir. » Mon esprit se mit à échafauder un projet fantastique : il allait m'emmener jusqu'à la côte, ou je m'enrôlerais sur un vaisseau marchand à destination de Manneran, et, dans cette heureuse terre tropicale, je me confierais à la protection du père de ma sœur par le lien, échappant ainsi à tout danger.

« Dans quelle direction allez-vous ? demandai-je.

— Vers l'ouest, dans les montagnes. »

Autant pour Manneran. J'acceptai quand même son offre. Il ne me proposait de signer aucun contrat, mais je négligeai la chose. Nous restâmes quelques minutes sans parler ; j'écoutais avec satisfaction le clapotement des pneus sur la route enneigée, en songeant à la distance croissante qui me séparait de la police de Glain.

« Vous êtes un étranger, n'est-ce pas ? finit-il par dire.

— En effet. » Comme je craignais qu'on n'ait fait rechercher un homme de Salla, je choisis un peu tardivement d'adopter l'accent doux et liquide du Sud tel que Halum m'avait appris à le prononcer, espérant qu'il oublierait que ma première phrase avait été marquée par celui de Salla. « Vous voyagez avec un natif de Manneran, qui trouve votre saison hivernale bien étrange et pesante.

— Qu'est-ce qui vous amène dans le Nord ? questionna-t-il.

— Une affaire d'héritage maternel. La mère de celui qui vous parle était une femme de Glain.

— Les hommes de loi vous ont-ils été propices ?

— L'argent a fondu entre leurs mains, sans qu'il en reste rien.

— Comme d'habitude. Vous êtes à court, n'est-ce pas ?

— Entièrement, admis-je.

— Eh bien, on comprend votre situation, car on l'a traversée aussi. Peut-être peut-on faire quelque chose pour vous. »

À sa manière de construire la phrase, en s'abstenant cette fois d'utiliser la construction passive de Glin, je compris que lui aussi devait être un étranger. Me tournant pour le dévisager, je lui dis : « Ne se trompe-t-on pas en pensant que vous venez également d'un autre pays ?

— C'est exact.

— Votre accent n'est pas familier. Êtes-vous d'une province occidentale ?

— Oh ! non, non.

— Pas de Salla, alors ?

— De Manneran », avoua-t-il, en éclatant de rire à nouveau. Il mit un terme à ma confusion en ajoutant : « Vous imitez bien l'accent, mon ami. Mais inutile de faire cet effort plus longtemps.

— On ne reconnaît pas votre origine à votre manière de parler, marmonnai-je.

— C'est qu'on a vécu longtemps à Glin, répondit-il. Et qu'on a acquis un mélange de divers accents. »

Je ne l'avais pas dupé un seul instant. Pourtant, il ne tenta pas de pénétrer mon identité et ne parut pas curieux de savoir qui je pouvais être et d'où je venais. Nous engageâmes la conversation. Il me raconta qu'il possédait une scierie à l'ouest de Glin, au flanc des Huishtors, là où poussent les arbres à miel aux aiguilles jaunes ; il se passa peu de temps avant qu'il m'offre de travailler comme bûcheron dans son entreprise. Le salaire était bas, précisa-t-il, mais là-bas on respirait un air pur, on ne voyait jamais d'officials du gouvernement, et des choses telles que passeport et permis de séjour ne comptaient pas.

Bien entendu, j'acceptai. Je découvris que l'endroit était magnifique : la scierie dominait un lac montagnard dont les eaux étincelantes n'étaient jamais gelées, car il était alimenté par une rivière chaude dont la source, disait-on, était située en profondeur sous les Terres Arides. Les pics couronnés de glace des Huishtors se dressaient au-dessus de nous à une altitude vertigineuse, et non loin de là se trouvait la Porte de Glin, le col par lequel on va de Glin aux Terres Arides, en traversant au passage une parcelle des Terres Glacées. Mon nouveau patron avait une centaine d'employés à son service, individus rudes au langage grossier qui proféraient sans cesse des « je » et des « moi » sans honte ; mais c'étaient des travailleurs honnêtes et courageux à la tâche, et je n'avais jamais approché cette catégorie d'hommes. Mon idée était de passer l'hiver en ces lieux, en mettant mon salaire de côté, et de partir pour Manneran quand j'aurais gagné le prix de mon voyage. Les

nouvelles du monde extérieur nous parvenaient quand même de temps à autre, et j'appris ainsi que les autorités de Glin recherchaient un jeune prince de Salla qu'on croyait être devenu fou et qui devait errer quelque part dans la province. Le septarque Stirron demandait de façon pressante que le malheureux jeune homme soit renvoyé à sa terre natale pour y recevoir les soins médicaux que son état nécessitait. Soupçonnant que les routes et les ports étaient surveillés, je prolongeai jusqu'au printemps mon séjour dans les montagnes, puis, devenant de plus en plus précautionneux, j'y passai également l'été. À la fin du compte, il se trouva que je restai plus d'un an là-bas.

Cette année apporta en moi de grands changements. Le travail était dur qui consistait par tous les temps à abattre les énormes arbres, à les dépouiller de leurs branchages et à les transporter à la scierie. Les journées étaient longues et froides, mais il y avait du vin à profusion le soir, et tous les dix jours un groupe de femmes venaient d'une ville voisine pour nous distraire. Mon poids augmenta à nouveau de moitié, uniquement en muscles, et ma taille grandit jusqu'à surpasser celle de tous les autres bûcherons, ce qui provoqua des plaisanteries sur mes proportions. Ma barbe poussait dru et les traits de mon visage s'accusaient à mesure que disparaissait leur juvénilité. Les bûcherons qui m'entouraient m'étaient plus sympathiques que les courtisans parmi lesquels j'avais passé le début de mon existence. Peu d'entre eux savaient même lire, ils ne connaissaient rien de l'étiquette ni de la politesse, mais c'étaient des hommes joyeux et pleins d'entrain, à l'aise dans leur peau. Il ne faut pas croire que le fait de parler à la première personne leur donnait le cœur ouvert et enclin à s'épancher en confidences ; sous cet angle, ils observaient la Convention, et peut-être même étaient-ils plus secrets sur certains sujets que les gens éduqués. Et, pourtant, leur âme paraissait plus chaleureuse que celle de ceux qui parlent en pronoms passifs et impersonnels. Et peut-être fut-ce mon séjour parmi eux qui implanta en moi le germe de la subversion, la conscience de l'erreur de base dont souffrait la Convention, notion qui, plus

tard, devait trouver son épanouissement grâce au Terrien Schweiz.

Je ne leur avais rien dit de mon rang ni de mes origines. À voir ma peau lisse, ils pouvaient juger par eux-mêmes que je n'avais pas passé ma vie à travailler ; et ma façon de parler indiquait une personne ayant reçu une éducation. Mais je ne leur fis aucune révélation concernant mon passé, et ils n'en sollicitèrent pas. Je me contentai de leur apprendre que je venais de Salla, ce qui était inévitable puisque de toute façon mon accent l'indiquait ; pour le reste, ils respectèrent mon désir de ne rien divulguer de l'histoire de ma vie. Je suppose que mon patron avait vite deviné que je devais être le prince en fuite que recherchait Stirron, mais il ne s'en ouvrit jamais à moi. Pour la première fois de ma vie, donc, j'avais une identité indépendante de mon statut royal. Je cessais d'être le seigneur Kinnal, second fils du septarque ; j'étais seulement Darival, le grand bûcheron venu de Salla.

Cette transformation m'enseigna beaucoup de choses. Je n'avais jamais joué les jeunes nobles vaniteux ; le fait de n'être pas le fils aîné vous inspire une certaine humilité, même si on est aristocrate. Pourtant, je n'avais pu m'empêcher auparavant de me sentir différent des hommes ordinaires. J'avais des serviteurs à ma dévotion, on m'adressait des saluts et des courbettes, on me parlait avec déférence en me témoignant les marques du respect, même durant mon enfance. Car j'étais après tout fils de septarque, autant dire de roi, puisque les septarques sont des gouvernants héréditaires et appartiennent donc à une hiérarchie qui remonte aussi loin que l'installation des hommes sur Borthan, et même au-delà : jusqu'à la Terre elle-même, jusqu'aux dynasties oubliées de ses anciennes nations. Et moi je faisais partie de cette lignée, j'étais de sang royal ; les circonstances de ma naissance m'avaient rendu supérieur. Toutefois, dans cette scierie au cœur des montagnes, j'en vins à comprendre que les rois n'étaient que des hommes comme les autres. Ce ne sont pas les dieux qui les placent là où ils sont, mais simplement la volonté des hommes, et ces derniers peuvent à leur guise les en déloger ; si Stirron était renversé par une insurrection et qu'à sa place l'affreux

purgateur auquel j'avais eu affaire dans la vieille ville monte sur le trône, ce serait lui qui entrerait dans la lignée, alors que Stirron retournerait à la poussière. Et les enfants de ce purgateur deviendraient fiers d'être de son sang, même si leur père n'avait rien été durant sa vie passée, et leur grand-père moins que rien. Bien sûr, en ce cas les sages diraient que la faveur des dieux était tombée sur ce purgateur afin de le hausser, ainsi que sa progéniture, au rang du sacré. Mais, pendant que j'abattais les arbres sur les pentes des Huishtors, je considérais la royauté avec des yeux plus lucides ; et, ayant été rejeté là où j'étais par le cours même des événements, je considérais que je n'étais qu'un homme parmi les autres, et que je l'avais toujours été. Ce que je ferais de mon destin dépendait uniquement de mes aptitudes naturelles et de mes ambitions, et non pas du hasard de ma condition.

Ces notions nouvelles étaient si enrichissantes, de même que les altérations qu'elles apportaient à mon sens du soi, que mon séjour dans les montagnes finit par ressembler moins à un exil qu'à l'accomplissement d'une vocation. Mes rêves de fuite à Manneran pour y couler une vie douce m'abandonnèrent, et même après avoir économisé plus que la somme nécessaire pour me payer le voyage jusqu'à cette province, je me retrouvai dépourvu de l'impulsion de prendre le départ. Ce n'était pas uniquement la peur d'être arrêté qui me faisait rester parmi les bûcherons, mais aussi l'amour de cet air vivifiant qui régnait dans les montagnes, de mon labeur ardu, et aussi de ces hommes rudes et authentiques parmi lesquels je vivais. Et c'est ainsi que passèrent l'été, puis l'automne, et que revint un nouvel hiver, sans que me prenne l'idée de partir.

Peut-être y serais-je encore. Mais, en fait, je fus contraint de m'en aller. Par un lugubre après-midi d'hiver, où le ciel était couleur de plomb et où le vent nous martelait les tympans, arriva l'habituel contingent de prostituées venues de la ville pour nous apporter notre nuit de plaisir attitrée, et, parmi elles, il y avait une nouvelle venue dont la voix annonçait clairement que son lieu de naissance était Salla. Je reconnus immédiatement son accent au moment où les femmes pénétrèrent dans notre salle en lançant des exclamations, et je

me serais éclipsé si elle ne m'avait aperçu et, avec un air de stupeur, ne s'était exclamée à haute voix : « Hé ! Regardez là-bas ! Ma parole, mais c'est notre prince disparu ! »

En riant, j'essayai de persuader l'assemblée qu'elle était ivre ou folle, mais le mensonge se lisait sur mes joues empourprées, et les bûcherons me regardaient d'un œil nouveau. Un prince ? Un prince ? Était-ce possible ? Ils échangeaient des murmures en se poussant du coude et en me regardant à la dérobée. Clairement conscient du péril, je réclamai la femme pour mon usage personnel et je l'entraînai à l'écart. Quand nous fûmes isolés, je lui assurai qu'elle se trompait : je n'étais pas un prince, je n'étais qu'un simple bûcheron. Mais elle ne me crut pas. « Le seigneur Kinnal marchait dans la procession funéraire du septarque, me dit-elle, et celle que voici l'a contemplé de ses propres yeux. Et elle le reconnaît ! » J'avais beau protester, elle n'en était que plus convaincue. Il n'y avait aucun doute dans son esprit. Et même quand nous nous étrenâmes, elle était si affolée à l'idée de se donner au fils d'un septarque qu'elle demeura sèche et que je dus la forcer pour la pénétrer.

Plus tard dans la soirée, quand les débauches se furent achevées, mon patron vint me trouver, l'air à la fois solennel et mal à l'aise. « L'une des filles a raconté des choses étranges ce soir à votre sujet, me dit-il. Si elle dit vrai, vous êtes en danger, car, en retournant en ville, elle colportera la nouvelle, et la police ne tardera pas à se montrer.

— En ce cas, doit-on fuir ? demandai-je.

— À vous de choisir. Ce prince est toujours recherché ; si c'est vous, nul ici ne peut vous protéger contre les autorités.

— Alors, on doit fuir. Au petit matin...

— Maintenant, me coupa-t-il. Pendant que la fille est endormie. »

Il me mit une liasse de billets dans la main : plus qu'il ne me devait pour mon salaire. Je rassemblai mes effets et nous sortîmes ensemble. C'était une nuit sans lune et le vent d'hiver soufflait férolement. La lueur des étoiles révélait faiblement les flocons d'une neige légère. Mon patron me fit monter dans son camion et nous descendîmes en silence la pente de la montagne ; une fois parvenus dans la vallée, nous nous

engageâmes sur la route, et nous la suivîmes pendant plusieurs heures. À l'aube, nous étions dans la moitié sud de Glin, pas très loin du Huish. Il s'arrêta dans un village qui portait le nom de Klaek, un assemblage de petites maisons de pierre en bordure de vastes champs neigeux. Me laissant à l'intérieur du camion, il pénétra dans la première des maisons ; il en ressortit un moment plus tard, en compagnie d'un vieil homme parcheminé qui se lança dans un flot d'explications agrémentées de gesticulations. Ainsi guidés, nous trouvâmes l'endroit que mon patron cherchait : la maison d'un fermier du nom de Stumwil. Ce Stumwil était un homme aux cheveux blonds à peu près de ma taille, avec des yeux d'un bleu délavé et un sourire qui semblait être d'excuse. Peut-être avait-il un lien de parenté avec mon patron, ou probablement avait-il une dette envers lui : je ne m'en informai jamais. En tout cas, le fermier s'inclina sans protester devant la requête que lui faisait mon patron et m'accepta comme locataire. Mon patron me fit ses adieux et son véhicule s'éloigna dans la neige qui s'épaississait. Jamais je ne l'ai revu. J'espère que les dieux lui furent cléments comme il le fut pour moi.

18

La maison de Stumwil était composée d'une seule grande pièce, que des rideaux divisaient en plusieurs parties. Il en disposa un nouveau à mon intention, m'installa une litière de paille pour dormir, et j'eus ainsi un coin à moi. Nous étions sept sous ce toit : outre moi-même, il y avait Stumwil, sa femme, une créature à l'air las qui paraissait être sa mère, trois de leurs enfants – deux garçons proches de l'âge d'homme et une fille en pleine adolescence – et enfin la sœur par le lien de cette fille, qui logeait chez eux cette année-là. C'étaient des gens confiants, bienveillants, innocents. Ils ne savaient rien de moi, mais ils m'adoptèrent instantanément comme un membre de leur famille, comme une sorte d'oncle inconnu revenu de façon

imprévue d'un lointain voyage. Je ne m'étais pas attendu à être aussi facilement accepté par eux, et, au début, je pensai que c'était dû à l'obligation qu'ils avaient envers mon ancien patron ; mais ce n'était même pas le cas : ils étaient par nature affables, discrets, sans soupçons. Je prenais les repas à leur table ; je m'asseyais au milieu d'eux devant le feu ; je me joignais à leurs jeux. Une fois par semaine, Stumwil remplissait un énorme baquet d'eau chaude pour toute la famille, et je me baignais en leur compagnie, à deux ou trois en même temps. J'étais un peu gêné de sentir contre moi le contact des corps potelés de la fille de Stumwil et de sa sœur par le lien. Je suppose que j'aurais pu avoir l'une ou l'autre si je l'avais voulu, mais je m'abstins de toute tentative en ce sens, car il m'apparaissait qu'une entreprise de séduction serait contraire aux règles de l'hospitalité. Plus tard, quand j'en sus davantage sur la mentalité des paysans, je compris que c'était le fait de m'abstenir qui était au contraire une infraction à ces règles de l'hospitalité ; car ces filles étaient en âge, et sûrement consentantes, et moi je les dédaignais. Mais je ne m'en avisai qu'après avoir quitté la maison de Stumwil. Ces filles ont aujourd'hui des enfants d'âge adulte. Je suppose qu'elles m'ont désormais pardonné mon manque de galanterie.

Je payais mon loyer et je participais également aux corvées quotidiennes, bien qu'en hiver il y eût peu de travaux à faire, si ce n'est déblayer la neige et alimenter le feu. Aucun d'entre eux ne témoignait de curiosité envers mon identité ni mon histoire. Ils ne me posèrent pas de questions, et je crois même qu'aucune question ne leur vint jamais à l'esprit. Les autres habitants du village ne se montrèrent pas plus inquisiteurs, malgré les regards scrutateurs qu'ils m'avaient accordés au début comme à n'importe quel étranger.

Il arrivait que des journaux nous parviennent, et ils passaient de main en main jusqu'à ce que ; chacun les ait lus, avant d'être mis en dépôt chez le marchand de vin qui se trouvait en haut de la principale rue du village. C'est là que je les consultais, en tournant leurs pages maculées et défraîchies pour en apprendre le plus possible sur les événements de l'année écoulée. Je sus ainsi que le mariage de mon frère Stirron s'était passé comme

prévu, avec toute la pompe qui était de mise. J'aperçus sur la photographie son maigre visage inquiet ; à côté de lui se trouvait sa radieuse épouse, mais je ne pus distinguer ses traits. Il y avait de la tension entre Glin et Krell à propos des droits de pêche dans une zone côtière disputée, et des hommes étaient morts dans des escarmouches de frontière. Je me sentis plein de compassion pour le général Condorit, dont le secteur était à l'extrême opposée et qui avait donc raté le plaisir de participer à un engagement. Un monstre marin, à l'allure reptilienne et aux écailles dorées, grand dix fois comme un homme, avait été aperçu dans le golfe de Sumar par des pêcheurs de Manneran, qui avaient prêté serment dans la Chapelle de Pierre pour attester de l'authenticité de leur vision. Le premier septarque de Threish, un vieux brigand assoiffé de sang à en croire la rumeur publique, avait abdiqué, et il s'était retiré dans une maison divine quelque part dans les montagnes, non loin du col de Stroïn, en servant de purgateur aux pèlerins à destination de Manneran. Telles étaient les nouvelles. Aucune mention me concernant. Peut-être Stirron avait-il abandonné tout espoir de me faire revenir de force à Salla.

Il se pouvait donc que je puisse maintenant quitter Glin en toute sécurité.

J'étais impatient de partir de cette glaciale province, où ma famille m'avait infligé des rebuffades et où seuls les étrangers me témoignaient de l'affection, mais deux choses me retenaient. D'abord, je voulais rester avec Stumwil assez longtemps pour pouvoir l'aider au moment des semaines du printemps, en échange de sa bonté à mon égard. Ensuite, je ne voulais pas m'engager dans un aussi dangereux voyage sans m'être purgé l'esprit, car si par quelque malchance je mourais en route, je devrais me présenter aux dieux en croulant sous le poids de mes turpitudes. Le village de Klaek ne possédait pas de purgateur à demeure et n'avait recours qu'à des purgateurs itinérants qui passaient de loin en loin sur les lieux. Durant l'hiver, ils se présentaient rarement : j'étais donc resté par la force des choses privé de purgation depuis l'été précédent, où un membre de cette confrérie avait visité la scierie. Et, maintenant, je sentais le besoin de décharger mon âme.

La fin de l'hiver fut marquée par des neiges qui recouvrirent chaque branche d'arbre d'une épaisse couche glacée. Puis, immédiatement après, vint le dégel. Tout se mit à fondre. Le village fut entouré d'océans de boue. À travers cette mer visqueuse survint un purgateur qui conduisait une vieille voiture cahotante ; il s'installa dans une cahute et se mit à déployer une grande activité auprès des villageois. Je lui rendis visite le cinquième jour après son arrivée, alors que les files d'attente devenaient moins longues, et je me soulageai durant deux heures, sans rien omettre, ni la vérité sur mon identité, ni ma nouvelle philosophie subversive concernant la royauté, ni l'habituelle panoplie de désirs et d'orgueils plus ou moins mal réprimés. C'était là, de toute évidence, une dose trop forte pour un simple purgateur de campagne, et il paraissait prêt à éclater à mesure que coulait mon discours ; à la fin, il tremblait autant que moi et pouvait à peine parler. Je me demandais où se rendaient les purgateurs pour se libérer à leur tour de tous les péchés dont les chargeaient leurs clients. Il leur est interdit de parler aux hommes ordinaires de ce qu'ils entendent au confessionnal ; avaient-ils alors à leur disposition des purgateurs de purgateurs, pour pouvoir se délivrer auprès d'eux de ce qu'ils ne pouvaient mentionner à personne d'autre ? Je ne voyais pas comment un purgateur aurait pu traîner aussi longtemps un tel fardeau sans recevoir une aide.

Une fois mon âme purifiée, il ne me restait qu'à attendre le temps des semaines, qui ne fut pas long à venir. La saison des cultures à Glin est courte ; ils placent leurs graines en terre avant même que la morsure de l'hiver se soit totalement relâchée afin que les jeunes pousses profitent du moindre rayon de soleil printanier. Stumwil attendit pour être certain que le dégel ne serait pas suivi d'un dernier retour de la neige, puis, alors que les terres étaient encore à l'état de bourbier, sa famille et lui se rendirent dans les champs.

La coutume voulait qu'on retire tous ses vêtements pour procéder aux semaines. Le premier matin, en regardant par la fenêtre de la maison de Stumwil, je vis les voisins qui, de tous côtés, marchaient entièrement nus le long des sillons, enfants, parents et grands-parents portant les sacs de graines par-dessus

leur épaule : une procession de genoux cagneux, de ventres flasques, de seins desséchés, de fesses ridées, illuminée ça et là par les corps élancés et fermes des jeunes. Avec l'impression de vivre une sorte de rêve éveillé, je regardai autour de moi et vis Stumwil, sa femme et leur fille également dévêtu, et me faisant signe de les imiter. Ils quittèrent la maison en emportant leur sac de graines. Les deux jeunes fils les accompagnèrent, me laissant seul avec la sœur par le lien de la fille de Stumwil, qui avait dormi plus longtemps et venait juste de se lever. Elle retira également ses vêtements ; elle avait un corps souple et gracieux, avec de petits seins haut placés et des cuisses minces. En me déshabillant à mon tour, je lui demandai : « Pourquoi sortir dehors sans vêtements avec un tel froid ?

— C'est parce que la boue fait glisser, expliqua-t-elle, et qu'il est plus facile de se laver la peau que les vêtements. »

Il y avait du vrai là-dedans, car les semaines étaient un spectacle comique, avec les paysans qui trébuchaient tous les dix pas pour s'étaler dans la terre marécageuse et se relever souillés de boue. Il leur fallait une grande adresse pour agripper en tombant l'ouverture de leur sac afin qu'aucune précieuse graine ne soit perdue. Après m'être joint à eux, je connus les mêmes chutes à mon tour, et c'était en un sens une sorte de plaisir, car le contact de la boue avait quelque chose de voluptueux. Ainsi nous allions de l'avant, perdant pied, tombant, aplatisant nos corps dans la boue à intervalles répétés, tout en riant et en chantant, et en enfonçant dans le sol détrempé nos semences, et, en quelques instants, chacun de nous fut crotté de la tête aux pieds. Au début, je tremblais de froid, mais bientôt je fus réchauffé par l'exercice et les rires. À la fin de cette journée de travail, nous nous réunîmes devant la maison de Stumwil pour nous asperger mutuellement de baquets d'eau afin de nous nettoyer. À ce moment-là, il me paraissait logique qu'ils préfèrent exposer leur peau nue plutôt que leur habillement à de telles avanies, mais, en réalité, l'explication de la jeune fille était incorrecte : au cours de la semaine qui suivit, j'appris de la bouche de Stumwil que la nudité avait un sens religieux, que c'était un signe d'humilité devant les dieux des moissons, et rien d'autre.

Il fallut huit jours pour achever les semaines. Le neuvième, en souhaitant à Stumwil et aux siens une récolte abondante, je pris congé d'eux et quittai le village de Klaek, pour entreprendre mon voyage vers la côte.

Le premier jour, ce fut un voisin de Stumwil qui m'emmena dans sa carriole en direction de l'est. Je me déplaçai à pied le deuxième jour, trouvai de nouveau le moyen de me faire véhiculer le troisième et le quatrième, puis repris la marche le cinquième et le sixième. L'air était froid mais sentait déjà le printemps, avec l'éclosion des bourgeons et le retour des oiseaux. Je contournai la ville de Glain, qui aurait pu présenter un danger pour moi, et accomplis un trajet sans histoires jusqu'à Biumar, principal port et seconde ville en importance de Glin.

L'endroit avait un aspect moins ingrat que Glain sans toutefois atteindre la beauté. C'était une grande ville d'un gris huileux, adossée contre un océan menaçant. Le jour même de mon arrivée, j'appris que toutes les liaisons maritimes entre Glin et les provinces du Sud avaient été suspendues il y avait trois lunes, en raison des activités des pirates opérant à partir de Krell, car Glin et Krell étaient pour l'heure engagés dans une guerre non déclarée. La seule façon pour moi d'atteindre Manneran était apparemment de traverser Salla, chose à laquelle je ne tenais absolument pas. Mais je n'étais pas sans ressources. Je me trouvai une chambre dans une taverne près des quais et passai les jours suivants à écouter parler les gens autour de moi. Les liaisons étaient peut-être suspendues en ce qui concernait les voyageurs, mais je découvris que ce n'était pas le cas du commerce par voie de mer, car la prospérité de Glin en dépendait ; les convois de navires marchands, dûment armés, continuaient de lever l'ancre selon les horaires prévus. Un marin qui demeurait dans la même taverne que moi

m'apprit, une fois que le vin bleu de Salla lui eut suffisamment délié la langue, qu'un convoi de cette sorte quitterait le port d'ici une semaine et qu'il faisait partie de l'équipage d'un des navires. J'envisageai de le droguer la veille du départ afin d'emprunter son identité, comme on le voit faire dans les histoires de pirates pour enfants, mais une méthode moins dramatique me vint à l'esprit : je lui achetai son certificat d'enrôlement. La somme que je lui offrais était plus élevée que ce qu'il aurait gagné en faisant la traversée jusqu'à Manneran et retour, aussi accepta-t-il sans hésiter de me laisser partir à sa place en échange. Nous passâmes une longue nuit de beuveries à nous entretenir de ses fonctions, car je ne connaissais rien à la navigation. À l'aube, je n'en savais guère davantage, mais j'avais quelque idée de la manière de donner le change.

Je montai à bord sans être inquiété, et la vérification de mon certificat ne fut qu'une simple formalité. Je pris mes quartiers, installai mes affaires, reçus mes ordres. Les premiers jours, je parvins à m'acquitter à peu près normalement, par l'imitation et l'expérience acquise, de la moitié des tâches qu'on me demandait ; pour le reste, je pataugeais. Mes camarades ne tardèrent pas à reconnaître en moi un imposteur, mais aucun d'eux ne me dénonça aux officiers. Une sorte de loyauté était de règle à cet échelon inférieur. Une fois de plus, je me rendais compte que mon enfance aristocratique avait déformé ma vision de l'humanité ; ces marins, de même que les bûcherons et que les fermiers, entretenaient entre eux une sorte de camaraderie chaleureuse que je n'avais jamais rencontrée parmi ceux qui observaient strictement la Convention. Ils faisaient à ma place les travaux que je ne pouvais mener à bien ; en retour, je les soulageais de certaines corvées qui rentraient dans mes faibles compétences ; et ainsi tout allait pour le mieux. Nous longeâmes sans incident les rivages de Krell, malgré la proximité des pirates redoutés, et nous arrivâmes en vue des terres de Salla, déjà verdoyantes sous le printemps.

Notre première escale fut Cofalon, principal port de Salla, où nous nous arrêtâmes cinq jours. J'en fus tout d'abord alarmé, car je n'avais pas prévu que nous ferions halte dans ma terre natale. Ma première idée fut de me faire porter malade et de

rester couché dans le navire pendant la durée de l'escale ; mais la couardise qui inspirait ce plan m'incita à y renoncer : un homme, s'il veut être digne de ce nom, doit savoir prendre des risques. Aussi m'enhardis-je à descendre en ville dans les bouges et les maisons de passe avec mes compagnons, en espérant que le temps avait suffisamment changé mon visage et que personne n'aurait la malencontreuse idée de reconnaître le frère disparu du septarque Stirron sous les habits grossiers d'un matelot en de tels lieux. Mon pari fut couronné par la réussite, et ces cinq jours se passèrent sans encombre. Par l'intermédiaire des journaux et des conversations auxquelles je prêtai l'oreille, j'appris autant que je le pus ce qui s'était passé à Salla depuis un an et demi que j'en étais parti. Stirron, à en croire la rumeur publique, était considéré comme un bon gouvernant. Il avait sauvé la province de la famine hivernale en achetant à bon prix des denrées alimentaires à Manneran, et, depuis cette date, les cultures avaient connu une meilleure fortune. Les taxes avaient diminué. Le peuple était satisfait. La femme de Stirron avait donné le jour à un fils, le seigneur Dariv, qui était maintenant héritier de la première septarchie, et un autre enfant était attendu. Quant au seigneur Kinnal, frère du septarque, nul n'en parlait ; il était aussi oublié que s'il n'avait jamais existé.

Nous fîmes d'autres escales en divers points de la côte : plusieurs au sud de Salla et les suivantes au nord de Manneran. Et, au bout d'une longue période, nous arrivâmes enfin à ce grand port au sud-est de notre continent, la ville sainte de Manneran, capitale de la province du même nom. C'était à Manneran que ma vie allait prendre une face nouvelle.

La province de Manneran a été favorisée par les dieux. L'air y est doux et tiède, rempli tout au long de l'année du parfum des fleurs. L'hiver ne pénètre pas si loin dans le Sud, et les habitants

de Manneran, quand ils veulent voir la neige, se rendent en touristes vers les sommets des Huishtors pour regarder bouche bée cet étrange spectacle qu'offre, en d'autres contrées que la leur, l'eau sous sa forme congelée. La guerre s'est rarement abattue sur cette province, protégée qu'elle était des peuples de l'Ouest par la mer et les montagnes, et séparée de sa voisine du Nord, Salla, par l'immense torrent du fleuve Woyn. À diverses reprises, Salla a tenté d'envahir Manneran par la mer, mais à vrai dire sans conviction, et sans succès non plus ; en fait, quand Salla s'engage sérieusement dans la guerre, c'est toujours Glin qui est l'ennemi.

La ville de Manneran a dû être également gratifiée de certains bienfaits des dieux. Son site est la plus belle baie de tout Velada Borthan, et le port la principale source de prospérité de la province. Il constitue le lien essentiel entre les provinces de l'Est et celles de l'Ouest, car le commerce continental par voie terrestre est très minime en raison de l'obstacle présenté par les Basses Terres ; et, d'autre part, comme notre monde manque de carburants naturels, le trafic aérien est pratiquement inexistant. C'est pourquoi les vaisseaux des neuf provinces occidentales naviguent en grand nombre vers l'est à travers le golfe de Sumar jusqu'au port de Manneran, tandis que, à l'inverse, ceux de Manneran accomplissent des trajets réguliers vers la côte Ouest. Les mêmes navires de Manneran transportent ensuite les denrées de l'Ouest jusqu'à Salla, Krell et Glin, où ils les revendent avec les profits d'usage. Le port de Manneran est le seul endroit de notre continent où des habitants des treize provinces se rencontrent et se mêlent, et où peuvent se voir les treize drapeaux. Et cette activité commerciale fourmillante véhicule un flot ininterrompu de richesses dans les coffres de Manneran. En outre, l'intérieur des terres est fertile, même jusque sur les pentes des Huishtors, qui, sous cette latitude, ne connaissent pas la neige, sauf au niveau des plus hauts sommets. À Manneran, il y a deux ou trois récoltes par an, et, en passant par le col de Stroïn, les habitants de la province ont accès aux Terres Humides et aux fruits et aux épices étranges et rares qui y sont produits. Rien d'étonnant,

par conséquent, à ce que les amoureux du luxe établissent leurs fortunes à Manneran.

Et comme si ce sort heureux ne suffisait pas, les gens de Manneran ont persuadé le monde qu'ils habitent le lieu le plus saint de Borthan, et ils multiplient leurs revenus en entretenant des temples sacrés qui sont les pôles d'attraction des pèlerins. On aurait pu penser que Threish, sur la côte Ouest, où nos ancêtres se sont primitivement établis et où a été édictée la Convention, deviendrait le lieu de pèlerinage absolu. Et, en vérité, il y a bien un temple à Threish, qui est visité par les Occidentaux trop pauvres pour se rendre à Manneran. Mais c'est Manneran qui s'est fait considérer comme le saint des saints. C'est pourtant la plus jeune de toutes nos provinces, si l'on excepte le royaume de Krell ; mais elle a réussi, à la fois par sa conviction intime et par une propagande énergique, à se rendre en quelque sorte sacrée. La chose n'est pas sans ironie, car les natifs de Manneran adhèrent plus nonchalamment à la Convention que dans n'importe laquelle des douze autres provinces ; leur vie tropicale les a plus ou moins amollis, et ils s'ouvrent mutuellement leur âme jusqu'à un certain degré, qui suffirait à Glin ou à Salla à les faire bannir de la société comme des montreurs de soi. Et, cependant, ils possèdent la Chapelle de Pierre, où l'on rapporte que des miracles ont eu lieu, où l'on dit que les dieux se sont incarnés il y a seulement sept cents ans, et c'est l'espoir de chacun de voir son enfant recevoir son nom d'adulte dans la Chapelle de Pierre le Jour des Noms. De tous les points du continent, on se rend à cette cérémonie, pour le plus grand bénéfice des hôteliers de Manneran. Pour ma part, c'est là que, comme beaucoup d'autres, j'ai reçu mon nom.

Quand nous fûmes amarrés et que le débarquement des marchandises fut commencé, je touchai ma solde et descendis sur le quai. Les employés de l'immigration me demandèrent

combien de temps je comptais rester en ville. Je répondis que mon intention était d'y séjourner trois jours, bien que, en réalité, mon véritable but fût de m'y établir pour le restant de mon existence.

Je m'étais déjà rendu en deux occasions à Manneran : la première fois, étant tout enfant, pour être lié à Halum, et la seconde à l'âge de sept ans, pour le Jour des Noms. Je ne conservais de la ville que de vagues souvenirs réduits à des motifs de couleurs : les tons verts, roses et bleus des édifices, les masses vert foncé de la végétation, l'intérieur noir et solennel de la Chapelle de Pierre. Pendant que je m'éloignais du quai, ces couleurs tournoyaient dans mon esprit, et les brillantes images de mon enfance scintillaient devant mes yeux. Manneran n'est pas une ville faite de pierre, comme le sont nos cités du Nord ; le matériau de construction est plutôt une sorte de plâtre artificiel, peint de couleurs pastel, ce qui donne à chaque mur et à chaque façade l'aspect d'un chant joyeux. L'éclat du jour était étincelant et les rayons du soleil qui enflammaient les rues m'obligeaient à m'abriter les yeux de la main. J'étais stupéfait devant la complexité de ces rues. Les architectes de Manneran utilisent à profusion les ornements ; partout, ce ne sont que balcons de fer forgé ouvragés, volutes et arabesques fantasques, chapiteaux somptueux, draperies éclatantes aux fenêtres : au regard d'un homme du Nord, une sorte de monstrueux kaléidoscope qui, seulement à la longue, s'ordonne en un spectacle où rivalisent la grâce, l'élégance et les proportions. Partout, également, la végétation s'étale à profusion : arbres de chaque côté des rues, jaillissements de plantes grimpantes le long des façades, fleurs dans les jardins publics et massifs luxuriants devant les maisons. L'effet obtenu est raffiné et sophistiqué ; c'est un mélange de forêt vierge et de cité fonctionnelle. Manneran est vraiment une ville extraordinaire : subtile, sensuelle, langoureuse, épanouie.

Mes souvenirs d'enfance ne m'avaient pas préparé à la chaleur qui régnait. L'air était moite et lourd, et une sorte de brume enveloppait les rues. On avait l'impression de pouvoir presque toucher la chaleur, de pouvoir la prendre entre les doigts comme un linge mouillé qu'on essore. J'étais vêtu de mon

uniforme gris au tissu épais, tenue d'hiver habituelle à bord d'un navire marchand de Glin. Mais ici, à Manneran, c'était une matinée de printemps étouffante ; au bout de quelques dizaines de pas dans cette humidité suffocante, je me sentis prêt à enlever tous mes vêtements pour continuer ma route entièrement nu.

Un annuaire téléphonique m'indiqua l'adresse de Segvord Helalam, père de ma sœur par le lien. Je pris un taxi pour m'y rendre. Helalam habitait en dehors des limites de la ville, dans une banlieue rafraîchie par les arbres, où se succédaient de vastes maisons et des lacs à l'eau brillante. Un grand mur dérobait sa demeure à la vue des passants. Je sonnai à la grille et attendis. Mon taxi attendit également, comme si le chauffeur prévoyait que je serais éconduit. Une voix relayée par interphone, celle d'un domestique sans doute, s'enquit de mon identité, et je répondis : « Kinnal Darival de Salla, frère par le lien de la fille du juge supérieur Helalam, qui désire rendre visite au père de sa sœur. »

« Le seigneur Kinnal est mort, me répliqua-t-on froidement, et vous êtes un imposteur. »

Je sonnai de nouveau. « Regardez ceci, et jugez vous-même s'il est mort. »

Je tendis face à l'œil de la caméra qui me scrutait mon passeport royal que j'avais si longtemps tenu dissimulé.

« C'est Kinnal Darival qui est devant vous, et il risque de vous en coûter si vous l'empêchez d'approcher, juge supérieur !

— Les passeports peuvent être volés. Ils peuvent être falsifiés.

— Ouvrez la grille ! »

Il n'y eut pas de réponse. Je sonnai une troisième fois, et, cette fois, le domestique invisible m'avertit que la police allait être appelée si je ne partais pas sur-le-champ. Mon chauffeur de taxi, toujours à l'arrêt de l'autre côté de la rue, toussota poliment. Je ne m'étais pas attendu à cet accueil. Allais-je devoir retourner en ville et y trouver de quoi me loger, pour écrire plus tard à Segvord Helalam en demandant un rendez-vous et en lui apportant la preuve que j'étais en vie ?

Par chance, ce souci me fut épargné. Une somptueuse voiture noire apparut, du modèle utilisé généralement par l'aristocratie, et j'en vis descendre Segvord Helalam en personne, juge suprême du port de Manneran. Il était à cette époque à l'apogée de sa carrière, et il émanait de lui une grâce majestueuse ; c'était un homme assez trapu mais de belle stature, avec des traits fins, un visage coloré, une noble chevelure blanche, une expression de force et de détermination. Ses yeux étaient d'un bleu intense, mais capables de jeter des flammes, et son nez était busqué comme le bec d'un aigle, mais il en corrigeait l'apparente férocité par un sourire plein de chaleur. Il était réputé à Manneran comme un homme sage et tolérant. Je me rendis immédiatement à sa rencontre en criant avec joie : « Père par le lien ! » Il se retourna avec stupeur, et deux jeunes gens qui étaient descendus avec lui de la voiture s'interposèrent entre lui et moi comme s'ils me prenaient pour un assassin.

« Vos gardes du corps peuvent se calmer, lui dis-je. Vous ne reconnaissiez donc pas Kinnal de Salla ?

— Le seigneur Kinnal est mort l'an dernier, me répondit vivement Segvord.

— Kinnal lui-même a eu vent de cette fausse nouvelle ! » m'exclamai-je. Je me redressai alors de toute ma hauteur, reprenant pour la première fois mon allure princière depuis mon triste départ de la ville de Glain, et je menaçai les protecteurs du juge suprême avec un tel geste de fureur qu'ils cédèrent le pas. Segvord m'examina attentivement. Notre dernière entrevue remontait au couronnement de mon frère ; deux années avaient passé depuis, et ma juvénilité d'alors avait disparu. Mon séjour parmi les bûcherons avait développé ma carrure, le temps passé chez les fermiers m'avait buriné le visage, et les semaines à bord m'avaient en outre rendu assez malpropre, avec des cheveux en broussaille et une barbe hirsute. Le regard de Segvord perça peu à peu toutes ces transformations, et il finit par se convaincre de mon identité. Il se précipita alors vers moi pour m'étreindre avec tant de ferveur que j'en perdis presque pied sous le coup de la surprise. Il cria mon nom, je criai le sien en retour ; puis la grille fut ouverte et il

m'entraîna à l'intérieur, dans cette splendide maison qui était le point d'aboutissement de toute ma tumultueuse errance.

22

Je fus conduit dans une chambre ravissante où deux servantes vinrent me retirer mes habits de matelot imprégnés de crasse et de transpiration. Elles m'emmènerent en pouffant de rire jusqu'à une grande baignoire, où elles me lavèrent et me parfumèrent, me peignèrent les cheveux et la barbe, tout en laissant gentiment mes doigts s'égarer sur leur personne. Elles m'apportèrent ensuite des vêtements de tissu fin tels que je n'en avais plus jamais porté depuis mon époque princière, ainsi que des joyaux.

Enfin, au bout de plusieurs heures, je fus présentable. Segvord me reçut dans son bureau : une grande salle digne d'un palais de septarque, où il trônait comme un véritable gouvernant. J'en fus quelque peu choqué, car non seulement il n'était pas de sang royal mais encore il n'appartenait qu'à la moyenne aristocratie de Manneran, et c'était seulement son accession à son poste actuel qui lui avait apporté richesse et renom.

Je m'enquis tout de suite de ma sœur Halum.

« Elle va bien, me répondit-il. Mais son âme a été assombrie par ta mort supposée.

— Où est-elle à présent ?

— En vacances dans le golfe de Sumar, sur une île où nous possédons une autre maison.

— Est-elle mariée ? demandai-je en me sentant glacé à cette perspective.

— Hélas ! non. Tous ceux qui l'aiment le déplorent.

— A-t-elle un prétendant ?

— Non, répondit Segvord, elle semble avoir fait voeu de chasteté. Bien sûr elle est encore très jeune. À son retour, Kinnal, peut-être devrais-tu lui parler pour la décider, car il est

encore temps de lui trouver un bon parti, mais dans quelques années il y en aura de plus jeunes qu'elle sur les rangs.

— Dans combien de temps revient-elle ?

— Incessamment, dit le juge suprême. Quel étonnement ce sera pour elle de te trouver ici ! »

Je lui demandai plus de détails concernant la nouvelle de ma mort. Il me raconta que le bruit avait couru, deux ans plus tôt, que j'étais devenu fou et que j'errais dans les terres de Glin. À ces mots, il sourit, comme pour me faire comprendre qu'il connaissait bien les motifs réels de mon départ de Salla.

« Ensuite, reprit-il, on a appris que le seigneur Stirron te faisait rechercher pour te ramener et te faire soigner. Halum, à ce moment-là, craignait beaucoup pour ta sécurité. Et enfin, l'été dernier, un des ministres de ton frère nous a informés que tu t'étais engagé dans les Huishtors au cours de l'hiver et que tu t'étais perdu dans les neiges, au milieu d'une tempête à laquelle aucun homme n'aurait survécu.

— Mais bien entendu, objectai-je, le cadavre du seigneur Kinnal n'a pas été retrouvé après la fonte des neiges. On l'a laissé se dessécher là-haut dans les montagnes, au lieu de le ramener à Salla pour lui faire les funérailles dues à son rang.

— Non, en effet, il n'a pas été rapporté que le corps ait été retrouvé.

— En somme, fis-je, le corps du seigneur Kinnal s'est réveillé au printemps, et son fantôme s'est rendu vers le sud pour sonner à votre porte. »

Segvord eut un éclat de rire. « Un fantôme plutôt en bonne santé !

— Mais quand même assez fatigué !

— Comment s'est passé ton séjour à Glin ?

— Il a été glacial, aussi bien pour le corps que pour l'esprit. »

Je lui racontai l'affront que m'avait infligé la famille de ma mère, ainsi que mon séjour dans les montagnes et tout le reste. Il me demanda quels étaient mes projets à Manneran. Je répondis que mon seul désir était de m'établir honorablement, de me marier et de me fixer, car Salla m'était fermée, et Glin ne m'attirait pas. Il m'annonça qu'il y avait un poste d'employé vacant dans ses bureaux. Ce n'était pas un travail prestigieux ni

bien payé, et, bien entendu, il n'était pas digne d'un prince de sang royal, mais c'était en tout cas un emploi décent avec une chance d'avancement, qui pourrait me servir de point de départ pour un premier temps. J'acceptai sans hésiter et lui précisai que les priviléges de mon sang étaient maintenant loin derrière moi. « Ce qu'on fait de soi, expliquai-je, dépend uniquement des mérites que l'on a, et non des circonstances de la naissance. » Ce n'étaient là en réalité que des balivernes : ne venais-je pas un instant plus tôt de faire jouer en ma faveur, afin d'être introduit, le lien que j'avais avec le juge suprême, lien qui ne m'avait été réservé qu'en raison de ma naissance ? Où était le mérite dans tout cela ?

23

Ceux qui me traquent se rapprochent de plus en plus. Hier, j'ai accompli une longue marche à travers cette zone des Terres Arides, et j'ai trouvé, au sud de l'emplacement où je me cache, des traces de roues de voiture fraîchement imprimées dans la croûte sèche et fragile du sable rouge. Et ce matin, en me promenant aux alentours non loin de l'endroit où se rassemblent les cornevoles – étais-je mû par une impulsion suicidaire ? – j'ai entendu un vrombissement dans le ciel et j'ai levé les yeux pour voir passer au-dessus de moi un avion des forces armées de Salla. On ne voit pas souvent d'engins aériens par ici. Celui-ci décrivait des cercles à la façon des cornevoles, mais je me suis dissimulé derrière un monticule rocheux, et je pense être resté inaperçu.

Je peux me tromper sur le motif réel de ces intrusions. Peut-être la voiture appartient-elle à une expédition de chasse qui passe dans la région, peut-être l'avion faisait-il un vol d'entraînement. Mais je ne crois pas. S'il y a des chasseurs ici, c'est moi qui suis leur gibier. Le filet se referme autour de moi. Il me faut essayer d'écrire plus vite, et de façon plus concise ; il ne me reste encore que trop de choses à dire, et j'ai peur d'être

interrompu avant de l'avoir fait. Stirron, laisse-moi au moins quelques semaines !

Le juge suprême du port est l'un des plus importants personnages officiels de Manneran. C'est lui qui détient la juridiction sur toutes les affaires commerciales qui se traitent dans la capitale ; si un litige survient entre deux négociants, c'est devant lui que comparaissent les parties adverses ; et un traité lui accorde l'autorité sur les ressortissants de toutes les provinces, de sorte qu'un capitaine de Glin, de Krell, de Salla ou des provinces occidentales, une fois qu'il comparaît devant lui, tombe sous le coup de ses verdicts sans pouvoir faire appel auprès des autorités de son pays d'origine. C'est là l'ancienne fonction du juge suprême, mais s'il n'était rien de plus qu'un arbitre destiné à trancher des querelles mercantiles, il n'aurait pas atteint la grandeur qui est la sienne aujourd'hui. En réalité, au fil des siècles, d'autres responsabilités lui ont été attribuées. C'est lui, et lui seul, qui s'occupe de la réglementation du trafic maritime dans le port, en accordant un nombre donné de permis de commerce par an aux vaisseaux de chaque origine. La prospérité d'une douzaine de provinces dépend de ses décisions. C'est pourquoi il est l'objet des attentions des septarques, qui l'inondent de cadeaux et de marques de respect, dans l'espoir d'obtenir un droit d'entrée pour un ou deux vaisseaux de plus dans l'année. Le juge suprême, en somme, est le filtre économique de Velada Borthan, qui ouvre Borthan, qui ouvre et ferme les débouchés commerciaux à sa guise. Ce n'est pas le caprice qui le guide, mais la régulation du flux et du reflux qui doit être maintenue dans les liaisons économiques à travers le continent. Et il est donc impossible de ne pas estimer à sa juste valeur le rôle capital qu'il joue dans notre société.

La fonction n'est pas héréditaire, mais elle est attribuée à vie, et il faut pour destituer un juge suprême un entrelacs de

procédures incroyablement compliquées. En conséquence, un juge suprême d'un tempérament fort, tel que l'était Segvord Helalam, peut arriver à détenir plus de puissance à Manneran que le premier septarque lui-même. D'ailleurs, la septarchie de Manneran est en état de décadence ; deux des sept trônes sont restés inoccupés depuis le siècle dernier, et les détenteurs des cinq autres ont cédé la plus grande partie de leur autorité à des adjoints civils pour ne plus être que des figures de cérémonie. Seul le premier septarque conserve des bribes de sa majesté, mais il doit prendre conseil auprès du juge suprême du port pour tout ce qui touche à l'économie, et le juge suprême s'est immiscé de façon si inextricable dans les mécanismes du gouvernement qu'il est difficile de dire lequel des deux est le gouvernant et lequel est l'adjoint civil.

Le troisième jour après mon arrivée, Segvord m'emmena pour me faire débuter dans mon nouvel emploi. Moi qui avais été élevé dans un palais, je fus ahuri en voyant le quartier général de la justice du port. Ce n'était pas son opulence qui m'étonnait (car elle était à peu près inexistante) mais ses vastes proportions. C'était un grand édifice de quatre étages, large et massif, qui couvrait apparemment la totalité de la longueur des quais. À l'intérieur, dans des salles hautes de plafond, des armées d'employés étaient assis à des bureaux, en train de remuer des papiers et d'appliquer des tampons, et j'eus un frémissement intérieur à la pensée que ce devait être ce qui m'attendait. Segvord me fit visiter tout le bâtiment, tout en recevant les hommages de son personnel à mesure qu'il traversait les bureaux ; il s'arrêtait ici et là pour saluer quelqu'un, pour jeter un coup d'œil à un rapport, pour étudier les tableaux où étaient portés les mouvements de vaisseaux à proximité du port. Puis nous pénétrâmes finalement dans une série de pièces imposantes, dont le calme contrastait avec le vacarme et l'agitation que nous venions de traverser. C'était le lieu où présidait le juge suprême. Me montrant une pièce splendideusement meublée adjacente à celle où il se tenait, Segvord m'apprit que c'était là que j'allais travailler.

Le contrat que je signai ensuite était analogue à celui d'un purgateur : je m'engageais à ne rien révéler de ce que je pourrais

apprendre dans le cours de mes activités professionnelles, sous peine d'encourir de terribles pénalités. De son côté, la justice du port me promettait un engagement à vie, avec des augmentations de salaire régulières et divers autres privilèges dont les princes ordinairement n'ont pas à se soucier.

Je ne tardai pas à découvrir que mon rôle n'était pas celui d'un humble employé aux doigts tachés d'encre. Comme Segvord m'en avait prévenu, mes appointements étaient bas et mon rang dans la hiérarchie bureaucratique à peu près nul, mais mes responsabilités s'avéraient importantes ; j'étais en effet son secrétaire privé. Tous les rapports confidentiels qui lui étaient destinés tombaient d'abord sous mes yeux. Ma fonction était de les trier, d'écartier ceux de moindre importance et de préparer un résumé des autres, sauf de ceux dont l'intérêt capital nécessitait qu'ils lui soient transmis intégralement. Si le juge suprême est le filtre économique de Velada Borthan, j'étais en somme le filtre de ce filtre, puisqu'il ne lirait que ce que je voudrais lui faire lire et qu'il prendrait ses décisions sur la base des données que je lui fournirais. Une fois que cet aspect des choses me fut apparu clairement, je compris que Segvord m'avait placé sur la route de la puissance.

J'attendais avec impatience le retour d'Halum. Depuis deux ans, je n'avais eu de contacts ni avec mon frère ni avec ma sœur par le lien, et ce n'étaient pas les purgateurs qui pouvaient les remplacer. J'avais un désir douloureux de passer des soirées avec Halum ou Noïm, comme dans le passé, chacun ouvrant son âme à l'autre. Noïm se trouvait quelque part à Salla, je le supposais, mais je ne savais où. Halum, pour sa part, bien que son retour dût être imminent, ne se montra pas durant les deux premières semaines de mon séjour. Au cours de la troisième, je quittai les bureaux de bonne heure un certain jour, écrasé par la moiteur de l'air et par l'état de tension où me plongeait mon

nouveau rôle, et je regagnai le domicile de Segvord. En passant par le jardin central pour me diriger vers ma chambre, j'aperçus à l'autre extrémité une grande jeune fille mince qui arrachait à une plante grimpante une fleur dorée pour la fixer dans ses brillants cheveux noirs. Son visage m'était invisible, mais son allure et sa silhouette ne laissaient aucun doute dans mon esprit. J'eus un cri de joie : « Halum ! » Et je me mis à courir vers elle. Elle se tourna vers moi, les sourcils froncés, et je stoppai ma course à sa vue. Son front était plissé, ses lèvres serrées, son regard lointain et glacé. Que signifiait cette expression ? Son visage était celui d'Halum – les yeux sombres, le nez fin, le menton ferme, les pommettes saillantes – et pourtant ce visage m'était étranger. Les deux années écoulées avaient-elles à ce point changé ma sœur par le lien ? Les principales différences étaient subtiles : elles résidaient dans l'expression, dans le dessin de la bouche, dans la façon de hausser les sourcils ou de laisser palpiter les narines, comme si son âme à l'intérieur d'elle eût subi une altération. Il y avait également quelques dissemblances mineures dans les traits, je le vis en me rapprochant, mais elles pouvaient être mises sur le compte du temps passé ou des erreurs de ma mémoire. Les battements de mon cœur s'accélérèrent, mes doigts tremblèrent, des frissons me parcoururent le dos. Je voulais venir à elle et l'embrasser, mais sa transformation me faisait peur.

« Halum ? » répétaï-je avec incertitude, la voix rauque et la gorge sèche.

— Elle n'est pas encore ici. » Une voix comme la neige qui tombe, plus profonde que celle d'Halum, plus sonore, plus froide.

J'étais abasourdi. Elle ressemblait à Halum au point d'être sa jumelle ! Or la seule sœur que je lui connaissais était encore une enfant, pas même entrée dans la puberté. Il était impossible qu'elle m'eût caché toute sa vie l'existence d'une autre sœur. Mais cette ressemblance extraordinaire me mettait mal à l'aise. J'avais lu que sur la vieille Terre on avait trouvé le moyen de fabriquer chimiquement des êtres artificiels, capables de dupper même les personnes les plus proches en leur faisant croire qu'il s'agissait de l'individu réel ; j'étais prêt à croire à ce moment

que ce procédé nous avait été transmis à travers les siècles, à travers les océans de la nuit, et que cette Halum factice qui se tenait devant moi était une image synthétique, diaboliquement exécutée, de ma véritable sœur par le lien.

Je me repris et déclarai : « Pardonnez cette erreur stupide. On s'est mépris en croyant voir en vous Halum.

— Cela se produit souvent.

— Avez-vous un lien de parenté ?

— Mon père est le frère du juge suprême Segvord. »

Elle me donna son nom : Loïmel Helalam. Jamais Halum ne m'avait parlé de cette cousine, ou, si elle l'avait fait, je n'en avais nul souvenir. Étrange qu'elle m'eût caché l'existence de ce reflet d'elle-même à Manneran ! À mon tour, je lui dis mon nom, que Loïmel reconnut comme étant celui du frère par le lien d'Halum, dont elle avait de toute évidence beaucoup entendu parler. Son maintien se radoucit alors un peu, et elle perdit de sa froideur. Pour ma part, j'avais surmonté le choc de découvrir quelqu'un d'autre à la place d'Halum ; je commençais même à ressentir une certaine attirance pour Loïmel, car elle était belle et désirable, et aussi – contrairement à Halum ! – à ma portée. En la regardant du coin de l'œil, je pouvais me persuader que c'était bien d'Halum qu'il s'agissait, et je parvenais même à tricher au point d'accepter sa voix comme étant celle de ma sœur par le lien. Nous parlâmes en nous promenant dans le jardin. J'appris de la bouche de Loïmel qu'Halum serait à la maison le soir même et qu'elle était sur place pour préparer une réception en son honneur. J'appris également divers faits concernant Loïmel, car, à la manière décontractée de beaucoup d'habitants de Manneran, elle protégeait son intimité avec moins de rigueur que les gens du Nord. Elle me dit son âge : un an de plus qu'Halum (le même que le mien). Elle me dit aussi qu'elle était célibataire, ayant récemment rompu des fiançailles peu prometteuses avec un prince d'une vieille famille noble, malheureusement désargentée. Elle expliqua sa ressemblance avec Halum en précisant que sa mère et celle d'Halum étaient déjà cousines, cependant que leurs deux pères étaient frères. Et, cinq minutes plus tard, alors que nous marchions bras dessus, bras dessous, elle fit des allusions scandaleuses au fait que le

juge suprême s'était introduit il y avait bien longtemps dans la couche conjugale de son frère aîné, ce qui faisait donc d'elle la propre demi-sœur d'Halum et non sa cousine. Et elle me raconta bien d'autres choses encore.

Mais, pendant tout ce temps, je ne pouvais penser qu'à Halum. Cette Loïmel n'existant à mes yeux que comme un reflet de ma sœur par le lien. Une heure après nous être rencontrés, elle et moi nous nous retrouvâmes dans ma chambre, et, quand elle eut retiré sa robe, je continuai de me dire que la peau d'Halum devait avoir cette teinte mate, que les seins d'Halum avaient ce galbe, que ses cuisses ne pouvaient être moins lisses, que ses mamelons durciraient de la même façon sous les doigts d'un homme. Puis je m'allongeai près de Loïmel, je la préparai à l'amour par de multiples caresses ; bientôt, elle se mit à gémir et son corps s'agita ; je m'étendis sur elle, et, juste au moment de la prendre, une pensée me glaça : *il est interdit de posséder sa sœur par le lien*, et mon désir s'amollit sous le coup. Ce ne fut pourtant qu'un embarras momentané : je regardai son visage, je me convainquis brusquement que c'était Loïmel et non Halum qui attendait mon étreinte, ma virilité se ranima et nos corps se joignirent. Cependant, une autre humiliation m'attendait. Au moment même où j'entrais en elle, mon esprit me souffla traîtreusement : *c'est la chair d'Halum que tu déchires* ; et non moins traîtreusement mon corps répondit en donnant instantanément libre cours au flot de ma passion. Comme il est étroit le lien entre notre sexe et notre esprit ! Et comme il est déraisonnable de posséder une femme en se donnant l'illusion qu'elle est une autre ! Je m'abattis sur Loïmel avec honte et dégoût, en me cachant le visage dans l'oreiller ; mais elle, saisie par des désirs plus pressants, se mit à vibrer contre moi jusqu'à me communiquer une vigueur nouvelle, et cette fois, enfin, je fus en mesure de la conduire à l'extase qu'elle recherchait.

Ce soir-là, ma sœur Halum revint enfin de ses vacances dans le golfe de Sumar, et elle versa des larmes de bonheur à la surprise de me retrouver vivant. En la voyant aux côtés de Loïmel, je me sentis plus étonné encore par leur ressemblance : la taille d'Halum était plus mince, la poitrine de Loïmel plus renflée, mais même chez de véritables sœurs jumelles on trouve

de telles différences, et pour la plupart des détails le corps d'Halum et celui de sa cousine semblaient avoir été coulés dans le même moule. Et pourtant je décelais en profondeur une différence subtile ; elle se voyait surtout clans les yeux, lesquels, comme dit le poète, sont les fenêtres de l'âme. L'éclat du regard d'Halum était tendre et doux, comme le premier rayon du soleil à travers la brume d'un matin d'été ; celui de Loïmel, au contraire, avait une qualité plus dure et plus froide, comme celle qu'on trouve dans la luminosité d'une journée d'hiver. En les observant à tour de rôle, j'en vins à formuler un jugement intuitif : *l'être d'Halum repose sur l'amour, et celui de Loïmel sur le soi.* Mais je repoussai aussitôt ce jugement téméraire. Je ne connaissais pas Loïmel ; je n'avais pas le droit de la condamner ainsi. Ne m'avait-elle pas ouvert en partie son esprit et fait don de son corps ?

Les deux années écoulées n'avaient pas vieilli Halum mais l'avaient au contraire embellie. Sa peau était maintenant cuivrée, et sous sa courte tunique blanche elle ressemblait à une statue de bronze. Son visage plus anguleux qu'autrefois lui donnait un air délicat, un charme presque garçonnier ; elle se déplaçait avec grâce, en paraissant flotter. La maison était remplie d'étranger – à l'occasion de son retour, et après nous être embrassés, nous fûmes vite séparés. Mais, vers la fin de la soirée, je fis valoir mes *droits* de frère par le lien et j'emménai Halum dans ma chambre en disant : « Il y a deux années de silence à ratrapper. » Les pensées se bousculaient dans ma tête : comment lui dire tout ce qui m'était arrivé ? Comment apprendre d'elle tout ce qu'elle avait fait ? Je n'arrivais pas à ordonner mes idées. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre, sur le lit où, quelques heures avant, je m'étais accouplé avec sa cousine en me persuadant qu'elle était Halum. Nous échangeâmes un sourire un peu contraint. « Par où peut-on commencer ? » dis-je enfin, et, au même instant, elle prononçait les mêmes paroles. Nous nous mêmes à rire, et cela dissipia la tension. Et ce fut alors que je m'entendis lui demander, sans aucun préambule, si à son avis Loïmel m'accepterait pour époux.

Mon mariage avec Loïmel fut célébré par Segvord Helalam dans la Chapelle de Pierre au milieu de l'été, après des mois de rituels préparatoires et de purifications. C'était le père de Loïmel, homme d'une grande dévotion, qui avait demandé que nous observions cette coutume. Pour le satisfaire, je dus me soumettre jurement aux services d'un certain Jidd, le purgateur le plus renommé et le plus coûteux de Manneran, auprès de qui j'épanchais interminablement mon âme.

Loïmel et moi fîmes également un pèlerinage aux neuf sanctuaires de Manneran, et je dépensai mon maigre salaire en cierges et en encens. Nous accomplîmes même l'archaïque cérémonie connue sous le nom de Dévoilement : nous nous rendîmes à l'aube sur une plage isolée, chaperonnés par Halum et Segvord, et, dissimulés à leurs yeux par un dais dont les tentures tombaient jusqu'au sol, nous nous dévêtrîmes cérémonieusement pour nous montrer notre nudité, afin qu'aucun de nous ne puisse dire par la suite que l'autre lui avait caché des imperfections avant le mariage.

Le rite de l'Union fut un grand événement, auquel participèrent des musiciens et des chanteurs. Mon frère par le lien Noïm, venu tout exprès de Salla, me servait de témoin. Le premier septarque de Manneran, un vieillard décharné, assistait à la cérémonie, ainsi que la plus grande partie de la noblesse locale. Les cadeaux reçus par nous étaient d'une grande valeur. Parmi eux se trouvait une coupe d'or où étaient enchâssées des gemmes étranges : cet objet fabriqué sur un autre monde nous était envoyé par mon frère Stirron, qui joignait à ce présent un message cordial exprimant ses regrets d'être retenu à Salla par les affaires de l'État. Comme je n'avais pas paru à son mariage, il n'était pas étonnant qu'il ne se montre pas au mien. Mais ce qui me surprit fut le ton amical de sa lettre. Sans faire allusion aux circonstances de ma disparition de Salla, mais en rendant grâce que les rumeurs à propos de ma mort aient été démenties,

Stirron me donnait sa bénédiction et m'invitait à lui rendre visite en compagnie de mon épouse dès que possible. Il avait apparemment appris que mon intention était de m'établir à Manneran et que je n'étais donc plus un rival potentiel ; il pouvait donc à nouveau me témoigner des sentiments d'affection.

Je me suis souvent demandé, et je me demande encore après toutes ces années, pourquoi Loïmel m'avait accepté pour époux. Ne venait-elle pas de refuser un prince de sa province sous le prétexte qu'il était pauvre ? Et moi qui étais également prince, j'étais plus pauvre encore et en outre exilé. Pourquoi donc m'avoir choisi ? Pour mon assiduité à la courtiser ? Ce n'était pas mon fort ; j'étais jeune et ne savais pas parler aux femmes. Pour mes perspectives de richesse et de puissance ? À cette époque, elles n'étaient guère prometteuses. Pour ma séduction physique ? Certes, je n'en étais pas dénué, mais Loïmel était trop avisée pour épouser un homme simplement à cause de sa musculature et de sa carrure ; d'autre part, dès notre première étreinte, je lui avais montré mes insuffisances en tant qu'amant, et, par la suite, je ne portai pas à un point extrême d'amélioration ma médiocre performance du début. J'en vins finalement à la conclusion que peut-être deux raisons avaient dicté son choix. D'abord, elle se sentait seule et troublée après la rupture de ses précédentes fiançailles, et elle s'était tournée vers la première personne venue qui eût quelque chance de lui plaire. Ensuite, comme Loïmel enviait Halum sous tous les rapports, elle savait qu'en m'épousant elle prendrait possession de l'unique chose qu'Halum ne pourrait jamais avoir.

Quant à moi, mon mobile en demandant la main de Loïmel n'offrait guère de mystère. C'était Halum que j'aimais ; Loïmel était à l'image d'Halum ; Halum m'était interdite, donc j'avais pris Loïmel. En tenant dans mes bras Loïmel, j'étais libre de penser que c'était Halum que j'étreignais. En m'unissant physiquement à elle, je pouvais me forger la même illusion. Quand j'avais demandé à Loïmel de m'épouser, je ne ressentais pas d'inclination particulière envers elle et je ne savais même pas si je pourrais l'aimer ; mais j'avais été irrésistiblement

conduit vers elle comme vers le seul substitut à mon désir véritable.

Les mariages contractés sous de tels auspices sont rarement des réussites. Le nôtre fut du nombre. Nous étions des étrangers l'un pour l'autre au départ, et nous le devîmes de plus en plus aussi longtemps que nous partageâmes la même couche. En vérité, j'avais épousé un fantasme secret et non pas une femme. Mais c'est dans le monde de la réalité que nous devons accomplir un mariage, et dans ce monde ma femme était Loïmel.

Cependant, mon travail se poursuivait à la justice du port. Chaque jour, une masse de dossiers parvenaient sur mon bureau ; et, chaque jour, il me fallait décider lesquels transmettre au juge suprême et lesquels rejeter. Au début, bien sûr, je n'avais pas de critères pour juger. Mais je fus aidé par Segvord, ainsi que par plusieurs de ses adjoints, lesquels voyaient clairement qu'il était plus profitable de me servir que d'essayer d'empêcher mon ascension. Je me familiarisai sans peine avec ma tâche, et, dès l'été, j'étais aussi à l'aise que si j'avais passé vingt années sur les lieux.

La plupart des dossiers qui me passaient entre les mains n'avaient pas le moindre intérêt. J'appris rapidement à déceler la chose au premier coup d'œil. Le style dans lequel ils étaient rédigés m'apprenait beaucoup. Je découvris qu'un homme qui ne peut s'exprimer clairement sur le papier n'a probablement pas de pensées dignes d'attention. Le style, c'est l'homme. Si la prose est lourde et maladroite, l'esprit de son auteur l'est aussi, et le rôle qu'il pourrait jouer dans les opérations de la justice du port est donc nul. Un esprit vulgaire et commun n'a à sa disposition que des perceptions vulgaires et communes. J'avais moi aussi à rédiger beaucoup de choses, puisqu'il me fallait résumer tous les textes ayant un intérêt, et ce que j'ai pu

apprendre de l'art d'écrire remonte à ces années-là. Chez moi aussi le style reflète l'homme, car je sais que je suis sérieux, solennel, épris de manières courtoises, enclin à la communication plus que d'autres ; tous ces traits, je les retrouve dans ma prose. Elle a ses défauts, et pourtant elle me satisfait ; j'ai mes défauts, et pourtant je suis satisfait de ce que je suis.

Je ne tardai pas à me rendre compte que l'homme le plus puissant de Manneran était en fait une marionnette dont je contrôlais les fils. C'était moi qui décidais de quelle affaire le juge suprême s'occuperaït, moi qui choisissais les textes que par faveur spéciale il lirait, moi qui lui fournissais les résumés sur lesquels il fondait ses décisions. Ce n'était pas par accident que Segvord avait mis un tel pouvoir entre mes mains. Il était nécessaire que quelqu'un accomplisse ce travail de tri et de filtrage qui était maintenant le mien, et, avant ma venue, il était confié à un groupe de trois hommes, tous ambitieux et désireux de prendre un jour la place de Segvord. Craignant ces hommes, Segvord s'était arrangé pour les déplacer vers des postes de plus grand prestige mais de moindre responsabilité. Et il les avait remplacés par moi. Son seul fils était mort étant enfant ; toute sa protection retombait donc sur moi. Par amour pour Halum, il avait délibérément choisi de faire d'un prince exilé une des figures dominantes de Manneran.

Ma future importance fut comprise par les autres bien avant que je la comprisse moi-même. Les princes qui assistaient à mon mariage n'étaient pas là par égard pour la famille de Loïmel mais pour s'attirer ma faveur. Les paroles affectueuses de Stirron avaient pour objet de m'inciter à ne pas être hostile envers Salla dans mes décisions. Sans aucun doute mon royal cousin Truis de Glin se demandait maintenant avec gêne si je savais que c'était à cause de lui que les portes de sa province m'avaient été fermées ; lui aussi avait envoyé un somptueux cadeau pour mon mariage. L'afflux des cadeaux ne cessa d'ailleurs pas après la cérémonie nuptiale. Constamment me parvenaient de superbes présents envoyés par ceux dont les intérêts dépendaient de la justice du port. À Salla, nous donnions à de tels cadeaux leur véritable nom de *pots-de-vin* ; mais Segvord m'assura qu'à Manneran il n'était pas interdit de

les accepter aussi longtemps que je ne les laissais pas influer sur l'objectivité de mon jugement. Je comprenais maintenant comment, avec le salaire modeste d'un juge, Segvord avait pu vivre de manière aussi princière. Et, en toute honnêteté, j'essayais de chasser de ma pensée tous ces présents quand j'occupais mes fonctions officielles et de ne juger chaque cas que sur ses mérites.

Ainsi donc, je me fis une place à Manneran. Je fréquentais les princes, les juges et les hommes fortunés. J'avais fait l'acquisition d'une maison, petite mais somptueuse, à côté de celle de Segvord, et bientôt je fis procéder à des travaux pour l'agrandir. J'accomplissais mes devoirs religieux, comme le font les puissants, à la Chapelle de Pierre même, et c'est à Jidd, le plus renommé des purgateurs, que j'ouvrais mon âme. Le printemps qui suivit notre mariage, je me rendis en visite avec ma femme dans la province de Salla, et Stirron me reçut avec autant d'égards que si j'étais un septarque, en me faisant défiler dans les rues de la capitale devant une foule qui m'acclamait et en m'offrant un festin royal au palais. Il ne fit aucune allusion à ma fuite hors de Salla et se contenta de me témoigner une amabilité réservée. Je donnai son nom à mon premier fils, qui naquit l'automne suivant.

Cet enfant fut suivi par deux autres fils, Noïm et Kinnal, et par deux filles qui devaient recevoir les noms de Halum et de Loïmel. Les garçons étaient robustes et bien bâtis ; les filles promettaient d'avoir la beauté de celles dont elles portaient les noms. Je trouvais grand plaisir à fonder ainsi une famille. Il me tardait que mes fils soient assez grands pour m'accompagner à la chasse dans les Terres Arides ; en attendant, j'y partais seul, et de nombreux éperons de cornevoles venaient enrichir de trophées les murs de ma maison.

Comme je l'ai dit précédemment, Loïmel me demeurait étrangère. On ne peut s'attendre à pénétrer l'âme de son épouse aussi profondément que celle de sa sœur par le lien, mais, toutefois, malgré nos coutumes qui nous interdisent de communiquer, on arrive à développer une certaine intimité avec l'être qui partage votre vie. Or je n'ai jamais rien pénétré de Loïmel, sinon son corps. L'ardeur dont elle avait fait preuve lors

de notre première rencontre ne tarda pas à s'estomper, et bientôt elle devint aussi distante que n'importe quelle femme frigide de Glin. Une fois, au cours de l'amour, je lui adressai la parole en employant le pronom « je », comme je l'avais fait parfois avec les prostituées ; elle me gifla et se débattit pour s'arracher à mon étreinte. Un éloignement croissant nous séparait. Elle avait sa vie, et moi la mienne ; au bout d'un temps, nous ne fîmes plus d'efforts pour tenter de combler le vide entre nous. Elle occupait son existence à faire de la musique, à se baigner, à se doré au soleil et à sacrifier à la piété, et moi à chasser, à jouer, à éléver mes fils et à m'acquitter de ma tâche. Elle prit des amants et moi des maîtresses. C'était un mariage sans vie. Nous ne nous querellions même pas ; nous n'étions pas assez proches pour le faire.

Noïm et Halum étaient à mes côtés le plus souvent, et leur présence m'était d'un grand réconfort.

Aux bureaux de la justice du port, mon autorité et mes responsabilités grandissaient d'année en année. Ce n'était pas visible au plan hiérarchique ni à celui des émoluments, mais tous les habitants de Manneran savaient que c'était moi qui gouvernais les décisions de Segvord, et je recevais un nombre toujours plus élevé de « cadeaux ». Peu à peu Segvord renonça à la plupart de ses fonctions en m'en confiant le soin. Il passait parfois des semaines entières dans sa résidence secondaire, sur une île du golfe de Sumar, pendant que j'agissais en ses lieu et place. À l'âge de cinquante ans, alors que j'en avais vingt-quatre, il abandonna totalement son poste. Comme j'étais un étranger, il m'était impossible de devenir juge suprême à sa place ; mais Segvord s'arrangea pour nommer comme successeur un personnage falot du nom de Noldo Kalimol, avec la certitude que ce dernier me laisserait les coudées franches.

C'est à raison que vous pourriez penser que ma vie à Manneran était faite de confort et de sécurité, de richesse et d'autorité. Le temps s'écoulait sereinement, et bien que le bonheur parfait n'existe pas, j'avais peu de motifs de me plaindre. Je m'étais résigné à l'échec de mon mariage, puisque aussi bien l'amour profond entre un homme et une femme est chose rare dans notre société ; quant à mon autre chagrin, mon

amour sans espoir pour Halum, je le gardais enfoui au fond de moi, et, quand il affleurait trop à la surface de mon âme, j'allais voir le purgateur Jidd pour me soulager. Ainsi aurais-je pu continuer à mener une vie sans histoires pendant le restant de mes jours si dans mon existence n'était survenu Schweiz le Terrien.

28

Il était rare que des Terriens se rendissent sur Borthan. Avant Schweiz, je n'en avais vu que deux, à l'époque où mon père était septarque. Le premier était un grand homme à la barbe rousse en visite à Salla lorsque j'avais cinq ans ; c'était un voyageur qui s'en allait de monde en monde pour sa distraction et qui venait de traverser les Terres Arides seul et à pied. Je me rappelle avoir examiné son visage avec une attention extrême, en quête d'un signe dénotant son origine d'un autre monde : un œil supplémentaire peut-être, ou des cornes, ou des dents en forme de croc.

Mais il n'avait bien entendu rien de tout cela, et j'en étais venu à douter qu'il fût originaire de la Terre. Stirron, plus savant que moi puisqu'il était mon aîné de deux ans, devait m'apprendre, en se moquant, que tous les mondes de l'espace, y compris le nôtre, avaient été colonisés un jour par les gens de la Terre ; et c'est pourquoi un Terrien avait exactement le même aspect que nous. Pourtant, quand un second Terrien fit son apparition à la Cour quelques années plus tard, j'étais encore à la recherche de signes distinctifs. Celui-ci était un savant qui récoltait des spécimens d'animaux sur notre planète pour le compte d'une université à l'autre bout de la galaxie. Mon père l'emmena chasser le cornevole, et je fus fouetté pour avoir osé insister pour les accompagner.

Je me mis à rêver de la Terre. Dans les livres, je voyais l'image d'une planète bleue avec de nombreux continents et une grosse lune grêlée tournant autour d'elle, et je me disais : c'est

de là que nous sommes tous venus. C'est là que tout a commencé. Je lisais l'histoire des royaumes et des nations de la vieille Terre, celle des guerres et des dévastations. Le départ pour l'espace, l'arrivée dans d'autres systèmes stellaires. Il fut un temps où j'imaginai même que j'étais un Terrien, né sur cette ancienne planète merveilleuse et emmené sur Borthan dans ma plus tendre enfance pour être échangé contre le vrai fils du septarque. Je me promettais, une fois devenu adulte, de faire le voyage jusqu'à la Terre et de marcher dans ses cités vieilles de dix mille ans. J'aurais voulu détenir un objet en provenance de la Terre, n'importe quoi, un simple caillou, une pièce de monnaie, un lien tangible entre ce monde et moi. Et je désirais ardemment la venue d'un autre Terrien sur Borthan afin de pouvoir lui poser toutes les questions qui me tenaient à cœur. Mais aucun ne se montrait, et les années passèrent tandis que je grandissais, et mon obsession concernant la première des planètes humaines s'estompa.

Jusqu'au jour où Schweiz croisa ma route.

Schweiz était un homme trop de blanc qui pratiquait le négoce, comme le font beaucoup de Terriens. À l'époque de notre rencontre, il était sur Borthan depuis deux ans en tant que représentant d'une firme exportatrice dont le siège social était dans un système voisin du nôtre ; il vendait des produits manufacturés et achetait en contrepartie des fourrures et des épices. Au cours de son séjour à Manneran, il était entré en conflit avec un importateur local à propos d'un contingent de fourrures provenant de la côte Nord-Ouest ; l'homme avait essayé de lui fournir une marchandise de mauvaise qualité à un prix plus élevé que prévu, Schweiz lui avait intenté un procès, et l'affaire était venue devant la justice du port. Cela se passait un peu plus de trois ans après la retraite de Segvord Helalam.

Les éléments de l'affaire étaient simples et son issue ne faisait aucun doute. Un des juges subalternes avait donné acte à Schweiz du bien-fondé de sa réclamation et ordonné à l'importateur de respecter les termes du marché. En temps ordinaire, je n'aurais pas eu à m'en mêler. Mais, quand les documents me tombèrent sous les yeux au moment de

l'approbation finale du verdict, je les parcourus par hasard et vis que le plaignant était un Terrien.

Je me sentis aussitôt en proie à la tentation. Ma vieille fascination pour cette race me reprenait. Il fallait que je lui parle. Qu'espérais-je en retirer ? Les réponses aux questions que je me posais étant enfant ? Un indice sur ce qui avait motivé l'essor de l'humanité en direction des étoiles ? Ou était-ce par simple amusement, par un désir de diversion dans ma vie au cours bien tracé ?

Toujours est-il que je convoquai Schweiz à mon bureau.

Je vis faire irruption devant moi un personnage énergique et agité, à la tenue et aux manières hautes en couleur. Il me serra brutalement la main tout en riant, tapa du poing sur ma table de travail, recula de quelques pas et se mit à arpenter la pièce en s'écriant : « Que les dieux vous préservent, Votre Grâce ! »

Je mis tout d'abord ce comportement excité sur le compte d'une certaine appréhension à mon égard, car il pouvait être préoccupé d'être ainsi convoqué par un officiel pour discuter d'un procès qu'il pensait avoir gagné. Mais je devais découvrir plus tard que le comportement de Schweiz lui était naturel et n'était pas l'expression d'une tension momentanée.

C'était un homme de taille moyenne, bâti tout en muscles. Il avait la peau hâlée et ses cheveux couleur de miel tombaient jusqu'à ses épaules. Ses yeux étaient brillants et malicieux, son sourire plein d'entrain, et il irradiait une sorte de vigueur juvénile, un enthousiasme dynamique qui me charmèrent d'emblée, même si plus tard ces caractéristiques devaient faire de lui un compagnon épuisant pour moi. Pourtant, il n'était plus tout jeune : son visage portait les premières marques de l'âge et ses cheveux, bien qu'abondants, commençaient à se clairsemmer au sommet du crâne.

« Asseyez-vous », lui dis-je en me demandant comment entamer la conversation. Serait-il disposé à parler de lui et de son monde natal ? Avais-je le droit de chercher à sonder l'âme d'un étranger comme je n'aurais pas osé le faire avec un homme de Borthan ? Mais la curiosité me poussait en avant. Je me saisis des documents qui concernaient son affaire et les lui montrai en poursuivant : « Le verdict a été rendu en ce qui vous

concerne. Le juge suprême Kalimol l'entérinera aujourd'hui, et vous ne tarderez pas à toucher ce qui vous revient.

- Voici des paroles bien agréables, Votre Grâce.
- Cela met donc fin aux opérations légales.
- Notre entrevue sera-t-elle si brève ? Pourquoi m'avoir convoqué juste pour ces quelques mots, Votre Grâce ?
- On doit reconnaître, repris-je, que vous avez été convié ici pour discuter d'autre chose.
- De quoi donc, Votre Grâce ? demanda-t-il d'un air surpris et inquiet.
- Pour parler de la Terre, déclarai-je. Pour satisfaire la curiosité d'un bureaucrate qui s'ennuie. Êtes-vous d'accord ? Êtes-vous prêt à converser un peu, maintenant que vous avez été amené ici sous un faux prétexte officiel ? Vous savez, Schweiz, on a toujours été fasciné par la Terre et par les Terriens. »

Pour l'amadouer, car il gardait les sourcils froncés et semblait incrédule, je lui racontai l'histoire des deux autres Terriens que j'avais connus. Il se détendit en m'écoutant et s'amusa fort quand je lui parlai des caractéristiques monstrueuses que ma crédulité enfantine s'attendait à trouver en eux. « Vous pensiez vraiment ça, Votre Grâce ? s'écria-t-il. Que les Terriens étaient des créatures tellement bizarres ? Par tous les dieux ! Votre Grâce ! j'aimerais avoir quelque anomalie physique pour vous distraire ! »

Il me vit me raidir en l'entendant employer la première personne et, conscient de son faux pas, ajouta aussitôt : « Mille pardons ! On a parfois tendance à oublier la grammaire quand on n'a pas l'habitude de...

- Il n'y a pas d'offense, dis-je hâtivement.
- Il vous faut comprendre. Votre Grâce, que les vieilles habitudes de langage ont du mal à disparaître et que, même en cherchant à parler à votre manière, on laisse parfois échapper les formules qui semblent les plus naturelles...

— Bien sûr, Schweiz. C'est un lapsus qui vous est pardonné. D'ailleurs, ajoutai-je avec un clin d'œil, je suis un adulte et je ne suis pas choqué aussi facilement. » J'avais employé délibérément les vulgarités interdites afin de le mettre à l'aise.

Cette tactique réussit et il se rasséréna. Mais il n'en profita pas pour user à nouveau du langage prohibé avec moi, et, plus tard, il prit longtemps soin d'observer en ma compagnie les subtilités de l'étiquette grammaticale, jusqu'au jour où de tels détails cessèrent de compter entre nous.

Je lui demandai à nouveau de me parler de la Terre, notre mère à tous.

« C'est une petite planète lointaine, me dit-il. Étouffée par ses déchets, par les poisons de deux mille années de négligence et de surproduction qui se sont déversés dans son ciel, ses mers et sa terre. Un endroit affreux.

— Affreux, vraiment ?

— Oh ! bien sûr, il y a des coins agréables !... Mais bien peu, et ils n'ont rien de spectaculaire. Quelques étendues boisées. De l'herbe ; un lac ; une cascade ; une vallée. Mais la plus grande partie de la planète est un ramassis de déjections. Les Terriens aimeraient souvent ramener à la vie leurs ancêtres pour le simple plaisir de leur serrer le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cela en punition de leur égoïsme, de leur inconscience vis-à-vis des générations à venir. Ils ont rempli leur monde en s'y vautrant et ils en ont épuisé toutes les ressources en les gaspillant.

— Est-ce pour cette raison que les Terriens ont édifié des empires dans les cieux, pour échapper aux miasmes de leur monde natal ?

— En partie oui, répondit Schweiz. Il y avait tellement de milliards d'individus !... Et ceux qui en avaient la force ont tous pris le départ. Mais ce n'était pas seulement une fuite, c'était aussi le désir de découvrir des choses nouvelles et de repartir de zéro. De créer pour l'homme de nouveaux mondes meilleurs.

— Et ceux qui sont restés ? questionnai-je. Est-ce que la Terre a toujours des milliards d'habitants ? » Je pensais à Velada Borthan et à ses quarante millions à peine de citoyens.

« Oh ! non, pas du tout. Elle est presque vide maintenant, c'est un monde fantôme, avec des villes en ruine, des routes délabrées. Peu de gens y vivent encore, et les naissances sont de plus en plus rares.

— Mais vous-même, vous y êtes né ?

— Oui, sur le continent nommé Europe. Mais on n'a plus revu la Terre depuis plus de trente ans. Depuis qu'on avait quatorze ans.

— Vous n'avez pas l'air si vieux.

— On compte le temps en années terriennes, expliqua Schweiz. D'après vos critères, on approche seulement de trente ans.

— Celui qui vous parle aussi, répondis-je. Et lui aussi a quitté sa patrie avant la maturité. » Je parlais librement, sans pouvoir m'en empêcher. J'avais incité Schweiz à se confier et j'étais poussé à lui livrer quelque chose de moi en retour. « Il a quitté Salla étant enfant pour chercher fortune dans la province de Glin, puis il a trouvé à s'établir ici au bout d'un temps. C'est un voyageur, Schweiz, comme vous.

— En ce cas, cela constitue un lien entre nous. »

Pouvais-je m'appuyer sur ce lien pour poursuivre mon investigation ? Je lui demandai : « Pourquoi avez-vous quitté la Terre ?

— Pour les mêmes raisons que tout le monde, pour aller là où l'air est pur, et où un homme a une chance de devenir quelqu'un. Les seuls qui y restent leur vie entière sont ceux qui ne peuvent faire autrement.

— Et voilà la planète que révère toute la galaxie ! fis-je avec étonnement. Le monde des mythes ! La planète des rêves d'enfance ! Le centre de l'univers... Un simple furoncle pustuleux au cœur de l'espace !

— C'est bien dit.

— Et pourtant la Terre est bien un objet de respect.

— Oh ! oui, un objet de respect !... Et comment ! s'exclama Schweiz, les yeux étincelants. Le fondement de l'humanité ! L'origine de l'espace ! Pourquoi, en effet, ne pas la respecter, Votre Grâce ? Pourquoi ne pas respecter les ambitions suprêmes qui se sont élevées hors de cette boue, et les fautes terribles qui en ont découlé ? La Terre ancienne a accumulé les fautes, et elle a fini par s'asphyxier sous leur poids afin de vous épargner de passer par les mêmes flammes et les mêmes tourments. » Schweiz eut un rire sec. « La Terre est morte pour vous racheter du péché, vous autres les gens des étoiles. Pas mal comme

notion religieuse, hein ? De quoi composer toute une liturgie. Un culte rendu à la Terre rédemptrice. » Il se pencha soudain en avant et me dit : « Êtes-vous un homme religieux, Votre Grâce ? »

Je fus pris au dépourvu par l'irruption brutale que faisait cette question dans mon intimité, mais je n'elevai aucune barrière.

« Certainement, répondis-je.

— Vous allez à la maison divine, vous parlez aux purgateurs, et tout ça ? »

J'étais bien obligé de continuer à répondre. « Oui. Ça vous surprend ?

— Pas du tout. Sur Borthan, tous les gens ont l'air sincèrement religieux. Il y a de quoi être stupéfait. Vous savez, Votre Grâce, on n'a pas en soi la moindre piété. On a essayé, on a toujours essayé, on a fait tous ses efforts pour se convaincre qu'il existe des êtres supérieurs là-haut pour guider sa destinée, et parfois on y arrive presque, Votre Grâce, on croit presque à leur existence, on se laisse aller à la foi, mais alors le scepticisme revient mettre un terme à tout. Et on conclut en se disant : « Non, ce n'est pas possible ? Ça ne se « peut pas ? Ça défie la logique et le sens commun. « La logique et le sens commun ! »

— Mais comment pouvez-vous passer votre vie entière sans approcher de quelque chose de sacré ?

— La plupart du temps, on y arrive fort bien. La plupart du temps...

— Et le reste du temps ?

— C'est quand on ressent le choc de savoir qu'on est entièrement seul dans l'univers. Qu'on est nu sous les étoiles, avec leur éclat qui vous frappe la peau comme une brûlure, comme un feu glacé, sans rien pour vous en préserver, sans personne pour vous offrir un refuge, personne à qui adresser une prière, vous comprenez ? Le ciel est de glace et la terre est de glace, et l'homme aussi est de glace, et qui est là pour les réchauffer ? Personne ! On a acquis la conviction que nul être n'existe qui puisse donner le réconfort. On voudrait adhérer à un système de croyance, on voudrait se soumettre, se prosterner et s'agenouiller, être gouverné par la métaphysique, vous

comprenez ? Croire, avoir la foi ! Et on ne le peut pas. Et c'est là que la terreur entre en jeu. Les sanglots secs. Les nuits sans sommeil. »

Le visage de Schweiz s'était empourpré ; je me demandais s'il avait toute sa raison. Il s'approcha de ma table, posa sa main sur la mienne – le geste me saisit, mais je n'eus pas de recul – et il dit d'une voix rauque : « Croyez-vous aux dieux, Votre Grâce ?

— Bien entendu.

— De façon littérale ? Vous pensez qu'il existe un dieu des voyageurs, un dieu des pêcheurs, un dieu des fermiers, et un qui s'occupe des septarques, et un autre qui ?...

— Il y a une force, dis-je, qui communique à l'univers son ordre et sa forme. Cette force se manifeste de diverses manières, et pour nous la rendre plus familière nous considérons chacune de ses manifestations comme un « dieu », et nous dirigeons notre âme vers telle ou telle de ces manifestations selon notre besoin. Ceux d'entre nous qui sont ignorants acceptent au premier degré l'existence de ces dieux comme s'il s'agissait d'êtres pourvus de visages et de personnalité. Les autres se rendent compte que ce sont des métaphores symbolisant les aspects de la force divine, et non pas une tribu de puissants esprits habitant quelque part dans les cieux. Mais il n'est personne parmi nous pour nier l'existence de la force en elle-même.

— On vous envie, remarqua Schweiz. Être élevé au sein d'une société qui possède cette cohérence et cette structure, avoir une telle assurance des vérités ultimes, se sentir soi-même partie intégrante d'un schéma divin... comme ce doit être merveilleux ! Entrer dans un pareil système de croyance... ça vaut presque la peine de passer sur les énormes failles de cette société, en échange d'un avantage pareil !

— Les failles ? » Je me trouvais subitement sur la défensive. « Quelles failles ? »

Schweiz plissa les yeux et s'humecta les lèvres. Peut-être se demandait-il si je serais blessé ou irrité par ses paroles. « Le mot « failles » est peut-être trop fort, admit-il. Disons plutôt les limites de cette société, son... son étroitesse. On veut parler de cette obligation que vous vous imposez de cacher à chacun de

vos semblables le fond de soi. Des tabous contre toute référence à soi-même, contre les paroles sans contrainte, contre l'ouverture de l'âme...

— Ne vient-on pas d'ouvrir son âme auprès de vous, ici même dans cette pièce ?

— Bien sûr, mais vous parlez à un étranger, à quelqu'un qui ne fait pas partie de votre civilisation. Seriez-vous aussi libre envers un citoyen de Manneran ?

— Personne d'autre ici n'aurait posé les mêmes questions que vous.

— Peut-être. On ne possède pas l'entraînement des natifs du lieu pour censurer ses pensées. Ces questions au sujet de votre philosophie de la religion ont-elles par trop violé l'intimité de votre âme, Votre Grâce ? Vous ont-elles offensé ?

— On ne voit pas d'objection à formuler au fait de parler de telles choses, répondis-je sans conviction.

— Mais c'est quand même une conversation tabou, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas employé de mots défendus, sauf un seul qu'on a laissé échapper, mais nous avons entretenu des idées défendues, nous avons établi un rapport défendu. Vous avez un peu abaissé vos remparts, n'est-ce pas ? On vous en est reconnaissant. Depuis le temps qu'on est ici, des années maintenant, on n'avait jamais parlé à cœur ouvert avec un homme de Borthan, pas une fois !... Jusqu'à ce qu'on ait senti aujourd'hui que vous étiez disposé à vous ouvrir un tant soit peu. C'était une expérience extraordinaire, Votre Grâce. »

Il se remit à marcher de long en large, en souriant et en gesticulant. « On ne désirait pas critiquer votre mode de vie, reprit-il, on voulait au contraire en louer certains aspects tout en essayant d'en comprendre d'autres.

— Lesquels louer et lesquels comprendre ?

— Comprendre votre habitude de dresser des murs autour de vous. Louer la facilité avec laquelle vous acceptez la présence divine. On vous envie pour ça. Comme on vous l'a dit, on n'a été élevé dans aucun système de croyance et on est incapable de se laisser submerger par la foi. On a la tête toujours pleine d'affreuses questions sceptiques. On est par nature incapable d'accepter ce qu'on ne peut voir ni toucher, et c'est pourquoi on

doit toujours rester *seul*, et on parcourt la galaxie à la recherche de la porte qui mène à la croyance, en essayant telle chose, puis telle autre, sans jamais rien trouver. » Schweiz s'interrompt. Il était écarlate et transpirait à grosses gouttes. « Aussi, comme vous le voyez, Votre Grâce, vous avez chez vous quelque chose de précieux : cette faculté de devenir une part d'une puissance plus grande. On aurait envie de l'apprendre à votre contact. Bien entendu, c'est une affaire de conditionnement culturel. Borthan croit toujours à ses dieux, alors que les dieux de la Terre sont morts. La civilisation est jeune sur cette planète. Il faut des milliers d'années pour que l'impulsion religieuse se tarisse.

— En outre, observai-je, cette planète a été colonisée par des hommes qui avaient de fortes convictions religieuses, qui s'y étaient établis dans le but de les préserver et qui prirent grand soin de les communiquer à leurs descendants.

— Oui, il y a aussi cet aspect de la question. Votre Convention. Mais ça se passait il y a... combien ?... mille cinq cents ans, deux mille ans ? Tout ça aurait pu s'effondrer depuis, mais ça n'a pas été le cas. C'est même plus fort que jamais. Votre dévotion, votre humilité, votre effacement de soi.

— Ceux qui ne pouvaient accepter ni transmettre l'idéal des premiers colons, remarquai-je, ne furent pas autorisés à rester parmi eux. C'est là un élément qui a contribué à façonner notre société. Ceux qui étaient consentants demeuraient ; ceux qui ne l'étaient pas s'en allaient.

— Vous parlez des exilés qui ont peuplé Sumara Borthan ?

— Vous connaissez l'histoire ?

— Naturellement. On acquiert des notions de l'histoire de toutes les planètes où on a l'occasion de résider. Sumara Borthan, oui. Vous n'y êtes jamais allé, Votre Grâce ?

— Peu d'entre nous visitent ce continent.

— Vous n'avez jamais eu l'intention d'y aller ?

— Jamais.

— Il y en a pourtant qui s'y rendent », dit Schweiz avec un étrange sourire. Je voulais lui en demander davantage, mais à ce moment un secrétaire entra avec une liasse de papiers, et il se hâta de prendre congé. « On ne veut pas faire perdre à Votre

Grâce davantage de son temps précieux. Peut-être cette conversation pourrait-elle être reprise à une autre heure de la journée ?

— Ce serait un plaisir qu'on souhaiterait », répondis-je.

Après le départ de Schweiz, je restai un long moment assis adossé à mon siège, les yeux fermés, tout en me remémorant notre conversation. Avec quelle promptitude il avait pénétré mes défenses ! Avec quelle facilité nous en étions venus à parler de choses intimes ! Certes, il venait d'un autre monde, et en sa compagnie je ne me sentais pas entièrement lié par nos coutumes. Et pourtant nous étions arrivés de façon incroyablement rapide à un dangereux degré d'intimité. Dix minutes de plus, et je m'ouvrerais à lui comme à un frère par le lien, de même que lui à moi. J'en étais effaré.

Mais était-ce entièrement sa faute ? C'était moi qui l'avais convoqué, moi le premier qui lui avais posé des questions. J'avais en somme déterminé le ton de la conversation. Il avait senti l'instabilité qu'il y avait en moi et en avait tiré parti. Et moi je m'étais laissé faire. Je m'étais ouvert à lui, à contrecœur peut-être, mais toutefois sans y être obligé. Schweiz était le tentateur ! Il avait exploité ma faiblesse si longtemps dissimulée, même à mes yeux ! Mais comment avait-il pu deviner que j'étais à ce point prêt à me confier ?

Je croyais encore entendre l'écho de ses paroles dans la pièce. Ses questions, ses questions sans trêve. *Êtes-vous un homme religieux ? Croyez-vous aux dieux au sens littéral ? Si seulement j'avais la foi ! Comme je vous envie ! Mais les failles de votre monde. La négation de soi. Seriez-vous aussi libre avec un citoyen de Manneran ? Parlez-moi, Votre Grâce. Ouvrez-vous à moi. J'ai été si longtemps seul.*

Comment avait-il pu savoir, alors que moi-même je ne le savais pas ? Une étrange amitié était née. J'avais demandé à

Schweiz de venir dîner chez moi ; nous parlâmes au cours du repas, en buvant le vin bleu de Salla et le vin doré de Manneran, et, une fois échauffés par la boisson, nous discutâmes à nouveau de la religion, de son refus de la foi, de ma conviction de la réalité des dieux. Halum vint nous rejoindre durant une heure, et plus tard elle commenta le pouvoir qu'avait Schweiz de délier les langues, en me disant : « Tu avais l'air plus ivre que tu ne l'as jamais été, Kinnal. Et pourtant vous n'aviez bu à vous deux que trois bouteilles de vin. Alors, c'était autre chose qui rendait tes yeux brillants et qui te faisait parler si franchement. » Je lui répondis en riant que le fait d'être en présence d'un Terrien m'avait rendu plus dégagé et qu'avec lui je ne m'étais pas senti lié par la coutume.

Au cours de notre rencontre suivante, dans une taverne près des bureaux de la justice du port, Schweiz me dit à brûle-pourpoint : « Vous aimez votre sœur par le lien, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, il est normal d'aimer sa sœur par le lien.

— Oui, mais on veut dire que vous *l'aimez*. » Ceci avec un sourire de connivence.

J'eus un mouvement de recul. « Était-on si ivre l'autre soir ? Vous a-t-on dit quelque chose à ce propos ?

— Rien du tout, répondit-il. C'est à elle que vous avez tout dit. Avec vos yeux, avec votre sourire. Sans aucune parole.

— Si nous parlions d'autre chose ?

— Comme le voudra Votre Grâce.

— C'est là un sujet à la fois doux et pénible.

— Que Votre Grâce pardonne ces paroles en ce cas. On voulait seulement s'entendre confirmer une supposition.

— Un tel amour est interdit chez nous.

— Ce qui ne signifie pas qu'il n'existe jamais, n'est-ce pas ? » conclut Schweiz en heurtant son verre contre le mien.

À cet instant précis, je résolus de ne plus jamais le revoir. Il me sondait trop parfaitement et parlait trop librement de ce qu'il décelait en moi. Mais pourtant, quatre jours plus tard, en le rencontrant sur un quai, je l'invitai une seconde fois à dîner. Loïmel en fut fâchée. Halum refusa de dîner, prétextant une autre obligation ; quand j'insistai, elle avoua que Schweiz la mettait mal à l'aise. Mais Noïm, pour sa part, était à Manneran,

et il se joignit à nous. Nous bûmes peu, et la conversation resta guindée et impersonnelle, jusqu’au moment où, sans transition perceptible, nous nous trouvâmes en train de raconter à Schweiz ma fuite hors de Salla pour échapper à la jalouse de mon frère, cependant que Schweiz lui-même nous exposait les circonstances de son départ de la Terre ? Une fois que le Terrien eut pris congé ce soir-là, Noïm me confia, d’un ton qui n’était pas entièrement désapprobateur : « Il y a des démons en cet homme, Kinnal. »

« Ce tabou qui vous interdit de parler de soi, me demanda Schweiz une autre fois, pouvez-vous me l’expliquer ?

— Vous voulez dire l’interdiction de prononcer *je* et *moi* ?

— Pas tellement ça, mais plutôt l’ensemble du système de pensées qui vous fait nier qu’il existe des choses telles que le *je* et le *moi*, répondit-il. Cette nécessité où vous êtes de garder secrète en tout temps votre vie privée, sauf avec vos frères et vos sœurs par le lien et vos purgateurs. Cette coutume qui vous pousse à ériger autour de vous des murs si solides qu’ils affectent même votre grammaire.

— Vous voulez parler de la Convention ?

— De la Convention, en effet.

— Vous disiez connaître notre histoire.

— Dans ses grandes lignes.

— Vous savez donc que nos ancêtres étaient des gens rudes, originaires d’un climat nordique, habitués à la vie difficile, peu enclins à accepter le luxe et la facilité, et qu’ils vinrent sur Borthan pour fuir ce qu’ils considéraient comme une décadence contagieuse de leur monde natal ?

— Était-ce bien le cas ? On pensait qu’ils étaient simplement des réfugiés qui échappaient à une persécution religieuse.

— Non, ils étaient des réfugiés qui fuyaient l’indulgence et la complaisance envers soi, répondis-je. Et, en arrivant ici, ils établirent un code moral afin de protéger les enfants de leurs enfants de la corruption.

— La Convention ?

— La Convention, oui. Le serment que nous nous faisons chacun les uns aux autres, le serment que chacun de nous fait à tous ses semblables le Jour des Noms. Le jour où nous jurons de

ne jamais projeter nos troubles sur un autre, où nous faisons le vœu d'être fort et inébranlable afin que les dieux continuent de nous sourire. Nous sommes éduqués de manière à rejeter totalement le démon qu'est le soi.

— Un démon ?

— C'est ainsi que nous le considérons. Un démon tentateur, qui nous incite à nous servir des autres au lieu de nous reposer sur notre propre force.

— Là où il n'est pas d'amour de soi, il n'y a ni amitié ni partage, remarqua Schweiz.

— Peut-être.

— Et donc il n'y a pas de confiance réciproque.

— Nous déterminons par contrat ce genre de choses. Inutile de connaître l'âme des autres dès l'instant que tout est régi par la loi. Et chez nous personne ne met la loi en question.

— Vous prétendez haïr le soi, déclara Schweiz. Il semble au contraire que vous le glorifiez.

— Comment ça ?

— Par le fait de vivre chacun séparé des autres, chacun dans le domaine préservé de son cerveau. N'est-ce pas là le règne du soi dans toute son ampleur ?

— C'est une curieuse façon de définir les choses. Vous déformez en fait nos coutumes au point d'en présenter le contre-pied.

— Est-ce que les choses ont toujours été ainsi, demanda Schweiz, depuis le début de la colonisation de Velada Borthan ?

— Oui, répondis-je. Sauf en ce qui concerne les mécontents que vous connaissez, qui ont gagné le continent méridional. Les autres ont continué d'observer la Convention. Et certaines coutumes n'ont fait que se durcir. Nous ne parlons pas de nous à la première personne du singulier, puisque c'est une façon de se mettre en avant, mais à l'époque médiévale la chose était tolérée. Par contre, il y a des choses qui sont moins draconiennes. Autrefois, nous ne devions même pas donner notre nom à un étranger. Nous ne nous parlions les uns aux autres que si c'était absolument nécessaire. De nos jours, nous sommes plus libres.

— Mais ça ne va pas très loin.

— Pas très loin, non, admis-je.

— Et vous n'en avez pas trop de regrets ? Ce mur qui vous sépare les uns des autres... Vous ne vous demandez jamais s'il n'y a pas un mode de vie plus heureux ?

— Nous adhérons à la Convention.

— Sans peine ou non ?

— Sans peine. Ce n'est pas si terrible, puisque nous avons nos frères et nos sœurs par le lien, avec lesquels nous sommes exemptés de la règle. Il en va de même avec nos purgateurs.

— Oui, mais avec tous les autres vous ne pouvez pas vous plaindre, vous ne pouvez pas vous libérer de vos chagrins, vous ne pouvez pas demander conseil, vous ne pouvez pas exposer vos désirs ni vos besoins, vous ne pouvez pas parler de vos rêves ni de vos fantasmes, vous ne pouvez parler de rien d'autre que de choses futiles et impersonnelles. »

Schweiz eut un frisson.

« Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais on a le sentiment que c'est là une vie très rude. On a sans arrêt recherché la chaleur, l'amour et le contact humain, le partage et l'ouverture de l'esprit, et ce monde semble au contraire avoir érigé en dogme ce qui est à l'opposé de ce qu'on place le plus haut.

— Vous avez donc eu une chance telle, lui dis-je, que vous avez pu trouver la chaleur, l'amour et le contact humain ? »

Schweiz haussa les épaules. « Ce n'est pas toujours si facile.

— Je vous répète que pour nous il n'y a pas de solitude, puisque nous avons nos frères et nos sœurs par le lien. Avec Halum et Noïm, on trouve le réconfort, et à quoi bon chercher autre chose dans un monde étranger ?

— Et si votre parenté par le lien n'est pas à votre portée ? Si par hasard vous voyagez loin d'eux ; disons, par exemple, dans les neiges de Glin ?

— Alors, on souffre. Et on a le caractère qui s'affermi. Mais c'est là une situation exceptionnelle. Peut-être notre système nous oblige-t-il à l'isolement, mais il nous réserve également ce qu'on appelle l'amour.

— L'amour ? Oui, mais pas celui du mari pour sa femme ni celui du père pour son enfant.

— Peut-être que non.

— Et même cet amour envers votre parenté par le lien a des limitations. Ainsi, vous avez vous-même admis que vous ressentiez envers votre sœur Halum un sentiment qui ne peut pas... »

Je l'interrompis brusquement. « Parlons d'autre chose ! » Je sentais le sang me monter aux joues.

Schweiz eut un sourire contrit. « Mille pardons, Votre Grâce, on ne voulait pas vous offenser.

— Ce n'est rien. » J'avais honte d'avoir ainsi réagi, en montrant qu'il avait touché un point vulnérable.

Nous gardâmes le silence un moment. Puis Schweiz reprit la parole : « Peut-on vous faire une proposition, Votre Grâce ? Peut-on vous inviter à participer à une expérience qui peut s'avérer intéressante et fructueuse pour vous ?

— Continuez, fis-je en fronçant les sourcils et en me sentant mal à l'aise.

— Vous savez, commença-t-il, qu'on a longtemps eu conscience de sa solitude dans l'univers et qu'on a cherché sans succès le moyen de comprendre le lien qu'on avait avec cet univers. Pour vous, la méthode est fondée sur la foi, mais on n'est pas parvenu à adhérer à cette foi, à cause du penchant immodéré qu'on a pour le rationalisme. On est incapable d'accéder à ce sentiment supérieur *d'appartenance* par les simples mots, par la simple prière, par le simple rituel. Pour vous, la chose est possible, et on vous envie pour ça. On se trouve piégé, isolé, enfermé dans la prison de son crâne, condamné à une solitude métaphysique : un homme seul, qui ne doit compter que sur lui-même. On ne trouve ni agréable ni désirable cet état qui consiste à vivre sans dieu. Vous autres, sur Borthan, vous êtes en mesure de tolérer cet isolement exceptionnel que vous vous imposez, puisque vous avez votre religion pour vous consoler, vos purgateurs et je ne sais quelle communion mystique avec les dieux que vous communique l'acte de la purgation ; mais celui qui vous parle n'a jamais connu de pareils priviléges.

— Nous avons déjà discuté de ça, lui dis-je. Mais vous parliez d'une proposition, d'une expérience.

— Prenez patience. Votre Grâce. On doit s'expliquer petit à petit. »

Il m'adressa un sourire tout en me fixant d'un regard visionnaire. Ses mains brassèrent l'air, comme pour évoquer une configuration dramatique invisible, et il poursuivit : « Votre Grâce est peut-être au courant de l'existence de certaines substances chimiques – des drogues, oui, appelons-les des drogues – qui permettent à celui qui les absorbe d'avoir une ouverture sur l'infini, ou tout au moins d'avoir eu l'illusion de cette ouverture... qui permettent en somme d'accéder brièvement, de façon fragmentaire, au royaume mystique de l'intangible. Il y a des milliers d'années que ces drogues sont connues, elles étaient utilisées à l'époque précédent le départ des Terriens vers les étoiles. On s'en servait dans les anciens rites religieux. Et plus tard elles furent employées comme substituts à la religion, comme méthodes concrètes d'arriver à la foi, comme moyens d'accession à l'infini pour ceux qui, comme celui qui vous parle, ne peuvent y parvenir d'une autre manière.

— De telles drogues sont interdites chez nous, répondis-je.

— Bien entendu, puisqu'elles offrent un moyen de passer à côté de votre rituel religieux. Pourquoi perdre son temps auprès d'un purgateur si on peut libérer son âme avec une capsule ? En l'occurrence, votre loi est pleine de sagesse. Votre Convention ne pourrait pas survivre si vous autorisiez l'usage de ces substances chimiques.

— Revenons à votre proposition, Schweiz, dis-je.

— On doit d'abord vous avouer qu'on a utilisé soi-même des drogues de ce genre et qu'on ne les a pas trouvées totalement satisfaisantes. Il est vrai qu'elles ouvrent les portes de l'infini. Il est vrai qu'elles permettent de se fondre avec la divinité. Mais ce n'est que momentané : quelques heures tout au plus. Et, à la fin, on se retrouve aussi seul qu'auparavant. Ce n'est que l'illusion d'une ouverture de l'âme, et non l'ouverture elle-même. Alors qu'au contraire cette planète fournit une drogue qui vous ouvre les portes de la réalité.

— Comment ?

— Ceux qui se sont soustraits à la règle de la Convention, reprit Schweiz, ont peuplé Sumara Borthan. On a entendu dire

que ce sont des sauvages, qui vivent nus en se nourrissant de racines, de plantes et de poissons, et qui ont oublié la civilisation pour retomber dans la barbarie. C'est en tout cas ce qu'on a appris de la bouche d'un voyageur qui a visité il y a peu de temps ce continent. Mais on a été aussi informé qu'ils utilisaient une drogue provenant d'une certaine racine réduite en poudre, et qu'elle a la faculté d'ouvrir les esprits de ceux qui la consomment au point qu'ils peuvent lire au plus profond de leurs pensées réciproques. Comme vous le voyez, c'est exactement l'opposé de votre Convention. Ils connaissent tout l'un de l'autre, par l'intermédiaire de cette drogue qu'ils absorbent.

— On a entendu parler de la sauvagerie de ces êtres », dis-je.

Schweiz rapprocha son visage du mien. « On doit vous faire l'aveu qu'on est tenté d'expérimenter cette drogue de Sumara. On a l'espoir, si l'on se retrouve à l'intérieur de l'âme d'un autre, de pouvoir trouver cette communauté d'esprit qu'on a si longtemps recherchée. Ce pourrait être la porte vers l'infini qu'on a vainement essayé d'ouvrir, la transformation spirituelle. En quête de révélations, on a essayé maintes substances. Pourquoi pas celle-ci ?

— Si elle existe vraiment.

— Elle existe, Votre Grâce. Ce voyageur venu de Sumara Borthan en avait emporté avec lui et il en a vendu au Terrien curieux. » Schweiz sortit d'une de ses poches un sachet qu'il tendit vers moi. Il contenait une petite quantité de poudre blanche qui ressemblait à du sucre. « La voilà », ajouta-t-il.

Je fixai le sachet comme si c'eût été du poison.

« Votre proposition, Schweiz ? questionnai-je. L'expérience dont vous parlez. Qu'est-ce que c'est ?

— Prenons ensemble la drogue de Sumara », me dit-il.

J'aurais pu, d'une tape sur sa main, faire tomber la poudre qu'il me présentait et ordonner son arrestation immédiate. J'aurais pu lui enjoindre de s'écartier de moi et de ne jamais reparaître devant mes yeux. J'aurais pu à tout le moins m'écrier qu'il m'était impossible de consentir jamais à toucher à une pareille substance. Mais je ne fis rien de tout cela. Au contraire, je décidai de garder mon sang-froid, de faire preuve de simple curiosité, de rester dans le ton de la conversation. Ce qui lui donnait le loisir de m'entraîner un peu plus loin dans les sables mouvants.

Je me contentai de répliquer : « Pensez-vous qu'on est désireux à ce point d'enfreindre la Convention ?

— On a l'impression que vous êtes un homme à la forte personnalité et à l'esprit avide de nouveauté, qui ne voudrait pas perdre une occasion d'élargir ses connaissances.

— De façon illégale ?

— C'est souvent dans l'illégalité qu'on accède à des notions nouvelles. Ce fut le cas même pour la religion de la Convention : vos ancêtres ne furent-ils pas chassés des autres mondes pour l'avoir pratiquée ?

— Cette analogie est spacieuse. Nous ne parlons pas de religion mais d'une drogue dangereuse. Vous demandez qu'on abandonne tous les principes auxquels on a toujours obéi, et qu'on s'ouvre à vous comme on ne l'a jamais fait même à un frère par le lien, même à un purgateur.

— Oui.

— Et vous imaginez qu'on accepte une chose pareille ?

— On imagine que vous en ressortiriez transformé et purifié, si vous arriviez à vous résoudre à essayer, déclara Schweiz.

— On pourrait aussi en sortir endommagé et désaxé !

— C'est douteux. L'homme n'est jamais endommagé par la connaissance. Celle-ci ne fait que le dégager des gangues qui l'emprisonnent.

— Comme vous parlez bien, Schweiz ! Mais enfin, pouvez-vous réellement croire qu'il serait possible que l'on confie ses secrets les plus intimes à un étranger venu d'un autre monde ?

— Pourquoi pas ? Un étranger vaut mieux qu'un ami. Un Terrien vaut mieux qu'un compatriote. Vous n'aurez rien à

craindre : le Terrien ne saurait vous juger selon les critères de votre monde. Il n'y aurait en lui ni critique ni désapprobation. Et ce Terrien quittera cette planète d'ici un ou deux ans, pour un voyage de plusieurs centaines d'années-lumière, et à ce moment-là quelle importance qu'un jour votre esprit ait fusionné avec le sien ?

— Pourquoi êtes-vous si désireux que cette fusion ait lieu ?

— Depuis huit lunes, répondit-il, on a gardé cette drogue en poche tout en cherchant quelqu'un avec qui la partager. Il semblait que cette recherche fût vaine. Et puis on vous a rencontré, on a vu votre puissance, votre énergie, votre rébellion cachée...

— On n'a conscience d'aucune rébellion, Schweiz. On accepte son monde totalement.

— Peut-on aborder le sujet délicat de votre attitude envers votre sœur par le lien ? Il semble qu'il y ait là un symptôme d'une opposition fondamentale aux restrictions de votre société.

— Peut-être. Mais peut-être pas.

— Vous en sauriez plus sur vous-même après avoir essayé la drogue de Sumara. Vous auriez moins de peut-être et davantage de certitudes.

— Comment pouvez-vous en être sûr puisque vous ne l'avez pas expérimentée vous-même ?

— C'est l'impression qu'on a.

— Une chose pareille est impossible, déclarai-je.

— Ce serait une expérience. Un pacte secret. Personne n'en saurait jamais rien.

— C'est impossible.

— Est-ce parce que vous craignez de partager votre âme avec un autre ?

— Un tel partage est sacrilège, tel est l'enseignement qu'on a reçu.

— Il y a des enseignements qui se trompent. N'avez-vous jamais éprouvé la tentation ? N'avez-vous jamais, au cours d'une purgation, éprouvé une extase qui vous faisait souhaiter de pratiquer une expérience identique avec une personne aimée, Votre Grâce ? »

À nouveau, il avait touché un point sensible. « On a occasionnellement éprouvé de tels sentiments, admis-je. Face à un quelconque purgateur, on s'est imaginé avec Noïm ou Halum à la place, pour une purgation qui aurait été réciproque.

— En ce cas, vous avez déjà envie de cette drogue sans le savoir.

— Non. Non.

— Peut-être, suggéra Schweiz, est-ce l'idée de vous ouvrir à un étranger qui vous effraie, et non pas la chose en soi. Peut-être accepteriez-vous facilement de prendre la drogue avec quelqu'un d'autre ? Avec votre frère ou votre sœur par le lien, par exemple ? »

Je réfléchis à ce qu'il disait. Être assis aux côtés de Noïm, atteindre son esprit à des niveaux qui m'étaient auparavant interdits et le sentir atteindre le mien. Ou encore être avec Halum... avec Halum...

Schweiz, misérable tentateur !

Après m'avoir laissé méditer un instant, il reprit : « Est-ce que l'idée vous plaît ? Eh bien, d'accord. Prenez la drogue, servez-vous-en, partagez-la avec quelqu'un que vous aimez. » Il me déposa le sachet dans la main. Ce contact me fit peur ; je le laissai tomber sur la table comme s'il eût été enflammé.

« Mais cela va vous priver de l'accomplissement que vous souhaitez, lui dis-je.

— Peu importe. On pourra s'en procurer d'autre. Et peut-être trouvera-t-on un autre partenaire pour l'expérience. Pendant ce temps, vous aurez connu l'extase, Votre Grâce. Même un Terrien peut se montrer altruiste. Prenez-la, Votre Grâce. Prenez-la. »

Je lui adressai un regard sombre. « Faisiez-vous semblant de vouloir prendre la drogue vous-même, Schweiz ? Ou cherchiez-vous plutôt un cobaye afin de vous assurer, avant de l'essayer, qu'elle était inoffensive ?

— Vous vous méprenez, Votre Grâce.

— Peut-être que non. »

Je m'imaginais faisant absorber la drogue à Noïm et le voyant tomber en convulsions sous mes yeux avant que j'aie porté ma propre dose à mes lèvres. Je rendis le sachet à

Schweiz. « Non. Votre offre est refusée. On en apprécie la générosité, mais on ne fera pas une expérience de ce genre sur les êtres qu'on aime, Schweiz. »

Son visage s'était empourpré. « Vos soupçons sont injustifiés, Votre Grâce. L'offre qui vous était faite était de bonne foi. Mais, puisque vous la rejetez, revenons-en à la proposition initiale. Nous prenons la drogue ensemble et en secret afin d'expérimenter ses pouvoirs. Afin de savoir quelles portes elle peut nous ouvrir. Nous aurions beaucoup à gagner à cette aventure.

— Vous, peut-être. Mais quel avantage y aurait-il...

— Pour vous ? » Schweiz eut un rire. « Vous apprendriez d'abord que la drogue est inoffensive, vous découvrirez la dose qui convient, vous perdriez votre peur d'ouvrir votre esprit. Puis, après vous être procuré une nouvelle dose, vous seriez préparé à l'utiliser dans un but dont actuellement vos peurs vous tiennent à l'écart. Vous pourriez partager la drogue avec la seule personne que vous aimez réellement. Vous pourriez vous en servir pour ouvrir votre esprit à votre sœur Halum, et pour qu'elle vous ouvre le sien. »

31

Il y a une histoire qu'on raconte aux enfants à l'âge où on leur enseigne les termes de la Convention. Elle concerne l'époque où les dieux marchaient encore de par le monde sous forme humaine et où les premiers hommes n'étaient pas encore arrivés sur Borthan. Les dieux, en ce temps-là, ne savaient pas qu'ils étaient de nature divine, car ils n'avaient pas auprès d'eux de mortels pour faire la comparaison ; aussi étaient-ils des êtres innocents, ignorants de leurs pouvoirs, qui vivaient une vie simple. Ils habitaient Manneran (c'est de là que provient la prétention de Manneran à être une terre plus sacrée que les autres), ils se nourrissaient de fruits sauvages et de plantes, et ils allaient sans vêtements, sauf durant l'hiver tempéré de

Manneran, au cours duquel ils jetaient sur leurs épaules des peaux de bêtes. Et il n'y avait en eux rien de divin.

Un jour, deux de ces dieux sans divinité décidèrent de s'en aller parcourir le monde. L'idée d'entreprendre un tel voyage vint d'abord au dieu dont le nom secret est Kinnal, celui qui maintenant est le protecteur des voyageurs. (Celui par le nom duquel j'ai été nommé.) Ce Kinnal invita à se joindre à lui la déesse Thirga, celle dont le rôle aujourd'hui est de protéger les amoureux. Thirga partageait le désir de voyager de Kinnal et ils partirent donc.

Ils se mirent en route en direction de l'ouest, en suivant la côte sud jusqu'à atteindre les rives du golfe de Sumar. Puis ils obliquèrent vers le nord et passèrent par le col de Stroïn juste à l'endroit où s'achève la chaîne des Huishtors. Ils entrèrent alors dans les Basses Terres Humides, qu'ils trouvèrent peu à leur goût, puis ils continuèrent tout droit vers le nord jusqu'à pénétrer dans les Terres Glacées, où ils crurent périr de froid. Ils rebroussèrent chemin vers le sud, tout en s'orientant cette fois du côté ouest, et ils finirent par se retrouver au pied des premiers contreforts des Threishtors.

Il semblait qu'il n'y eût aucun moyen pour eux de franchir cette immense chaîne de montagnes. Ils en suivirent le flanc est tout en continuant de descendre vers le sud, mais ne parvinrent pas à sortir des Terres Arides, où ils souffrissent beaucoup du climat. Puis ils tombèrent finalement sur la Porte de Threish, et, en franchissant cette passe peu praticable, ils accédèrent à la froide et brumeuse province de Threish.

Au cours de leur première journée sur ce territoire, le dieu et la déesse découvrirent un endroit où il y avait une source à flanc de colline. L'orifice par lequel elle jaillissait avait neuf côtés, et la roche tout autour était si brillante qu'elle éblouissait le regard : ondoyante et iridescente, elle étincelait de multiples couleurs qui changeaient et palpitaient – rouge, vert, violet, ivoire, turquoise, et bien d'autres. Et l'eau de la source avait ce même aspect scintillant, elle offrait cette même gamme infinie de couleurs. Le ruisseau ainsi formé parcourait une courte distance sous cette apparence : un peu plus loin, il se perdait

dans les eaux d'un ruisseau beaucoup plus grand, et toutes les merveilleuses couleurs s'y évanouissaient.

Kinnal dit : « Notre voyage fut long, et notre gorge est desséchée. Si nous buvions ? » Et Thirga lui répondit : « Oui, buvons », tout en s'agenouillant devant la source. Elle mit ses mains en coupe, les remplit de l'eau scintillante et les porta à sa bouche, et Kinnal l'imita, et le goût de l'eau était si délicieux qu'ils plongèrent leur visage dans le flot de la source en buvant aussi avidement qu'ils le pouvaient.

Pendant qu'ils agissaient ainsi, d'étranges sensations se manifestaient dans leur corps et dans leur esprit. Kinnal regarda Thirga et se rendit compte qu'il pouvait voir les pensées qu'elle avait au fond de son âme, et il sut que c'étaient des pensées d'amour envers lui. Et elle le regarda et vit aussi les pensées qu'il entretenait. « Nous sommes différents désormais », dit Kinnal. Et il n'eut même pas besoin de mots pour exprimer sa pensée, car Thirga la saisit aussitôt formée. Et elle répondit : « Non, nous ne sommes pas différents ; nous avons simplement compris comment utiliser les dons que nous avons toujours eus en nous. »

Et c'était la vérité. Car ils possédaient de nombreux dons, et jamais ils ne s'en étaient servi. Ils pouvaient s'elever en l'air et se déplacer comme des oiseaux ; ils pouvaient changer la forme de leur corps ; ils pouvaient marcher par les Terres Arides et par les Terres Glacées sans en être incommodés ; ils pouvaient survivre sans absorber de nourriture ; ils pouvaient arrêter le vieillissement de leur chair et devenir aussi jeunes qu'il leur plaisait ; ils pouvaient parler sans avoir recours aux mots. Ils auraient pu accomplir toutes ces choses avant d'arriver à la source, mais ils ne savaient pas comment ; et, maintenant, ils étaient en mesure d'appliquer les pouvoirs qu'ils avaient de naissance. Ils avaient appris, en buvant l'eau de la source brillante, comment se comporter pour être des dieux.

Mais, même à ce moment, ils ignoraient encore qu'ils étaient des dieux.

Au bout de quelque temps, ils se souvinrent des autres qui étaient restés à Manneran, et ils retournèrent vers eux pour leur parler de la source. Le voyage ne prit qu'un instant. Tous leurs

amis s'assemblèrent autour de Kinnal et de Thirga comme ils parlaient du miracle de la source et faisaient la démonstration des pouvoirs qui étaient maintenant à leur portée. Quand ce fut fait, chacun décida de se rendre à la source, et ils s'ébranlèrent en une longue procession qui passa par le col de Stroïn et à travers les Terres Humides, jusqu'au versant oriental des Threish-tors en direction de la Porte de Threish. Kinnal et Thirga volaient au-dessus d'eux pour les guider de jour en jour. Finalement, ils atteignirent le lieu de la source, l'un après l'autre ils y burent, et ils devinrent pareils à des dieux. Puis ils se séparèrent, les uns revenant à Manneran, d'autres prenant la direction de Salla, d'autres même se rendant vers Sumara Borthan ou vers les lointains continents d'Umbis, de Dabis et de Tibis, puisque dans leur nouvel état de dieux ils ne connaissaient pas de limite à la vitesse de leurs déplacements et qu'ils avaient envie de voir ces contrées étranges. Mais Kinnal et Thirga s'installèrent auprès de la source à l'est de Threish et se contentèrent d'explorer mutuellement leur âme.

Bien des années passèrent, et un jour l'astronef de nos ancêtres atterrit dans le territoire de Threish, à proximité de la côte ouest. L'homme avait enfin atteint Borthan. Les colons édifièrent une petite ville et se consacrèrent à la tâche primordiale qu'était la recherche de la nourriture. L'un de ces colons, un nommé Digant, s'aventura dans la forêt en quête de gibier et s'y perdit ; après avoir erré durant longtemps, il finit par aboutir à l'endroit où se tenaient Kinnal et Thirga. Il n'avait jamais rencontré d'êtres comme eux, ni eux personne comme lui.

« Quelle sorte de créatures êtes-vous ? » demanda-t-il.

Kinnal répondit : « Autrefois, nous étions tout à fait ordinaires, mais maintenant notre vie est meilleure, car nous ne vieillissons jamais, et nous pouvons voler plus vite que l'oiseau, et nos âmes sont ouvertes l'une à l'autre, et nous pouvons prendre toutes les formes que nous voulons.

— Mais alors, vous êtes des dieux ! s'écria Digant.

— Des dieux ? Qu'est-ce que des dieux ? »

Et Digant expliqua qu'il était un homme et qu'il n'avait pas les mêmes pouvoirs, car l'homme doit se servir de mots pour

parler, et il ne peut ni voler ni changer de forme, et il devient plus vieux à chaque révolution du monde autour du soleil, jusqu'à l'heure de la mort. Kinnal et Thirga l'écoutèrent attentivement, en se comparant à Digant, et, quand il eut achevé son discours, ils surent que c'était vrai : qu'il était un homme et qu'ils étaient des dieux.

« Autrefois, nous étions nous aussi presque comme des hommes, avoua Thirga. Nous avions faim, nous connaissions le vieillissement, nous parlions seulement avec des mots, et il nous fallait mettre un pied devant l'autre pour nous déplacer. C'était par ignorance que nous vivions ainsi, car nous ne connaissions pas nos pouvoirs. Et puis les choses ont changé.

— Et qu'est-ce qui a changé ? questionna Digant.

— Eh bien, répondit Kinnal avec toute son innocence, nous avons bu l'eau de cette source, et elle nous a ouvert les yeux sur nos pouvoirs et nous a permis de devenir ce que nous sommes. C'est tout. »

Alors, l'âme de Digant fut remplie d'excitation, car il se disait que lui aussi pouvait boire de cette eau et accéder à son tour à la divinité. Il garderait secrète l'existence de la source, quand il rejoindrait ses congénères sur la côte, et ils le vénéreraient comme leur dieu vivant, ou sinon il les détruirait. Mais Digant n'osa pas demander à Kinnal et à Thirga de le laisser boire à la source, car il craignait qu'ils ne refusent, étant jaloux de leurs prérogatives. Aussi échafauda-t-il une ruse pour les chasser de cet endroit.

« Est-il vrai, leur demanda-t-il, que vous pouvez voyager si vite que vous êtes capables de visiter toutes les parties de ce monde en une seule journée ? »

Kinnal assura que c'était vrai.

« Cela semble difficile à croire, déclara Digant.

— Nous vous en donnerons la preuve », dit Thirga, et elle toucha la main de Kinnal, et tous deux se mirent à s'élever dans les airs. Ils montèrent jusqu'à la plus haute cime des Threishtors et y rassemblèrent des flocons de neige ; ils descendirent dans les Terres Arides et y recueillirent une poignée de sable rouge ; dans les Terres Humides, ils ramassèrent des plantes ; près du golfe de Sumar, ils prirent un peu de la liqueur qui coule du

tronc des arbres de chair ; sur les rives du golfe Polaire, ils récoltèrent un échantillon de glace éternelle ; puis ils bondirent par-dessus le pôle du monde vers le continent glacial de entreprièrent ensuite leur voyage vers les continents lointains afin de pouvoir rapporter au sceptique Digant des choses en provenance de toutes les parties de la planète.

Au moment même où Kinnal et Thirga s'étaient envolés, Digant s'était précipité vers la source miraculeuse. Il eut un bref instant d'hésitation, ayant peur que les dieux ne reviennent subitement et ne le foudroient en punition de son audace ; mais ils ne réapparurent pas, et Digant plongea son visage dans la source et but à grandes gorgées, en pensant : Maintenant, moi aussi je vais être un dieu. Après s'être rempli l'estomac de l'eau brillante, il vacilla et éprouva des vertiges, puis il tomba sur le sol. Est-ce là la divinité ? se demanda-t-il. Il essaya de voler et n'y parvint pas. Il essaya de changer de forme et n'y parvint pas. Il essaya de rajeunir et n'y parvint pas. Il échoua dans tous ces efforts, car il était un homme au départ et non un dieu, et l'eau de la source ne pouvait pas changer un homme en dieu, elle pouvait seulement aider un dieu à prendre pleinement conscience de ses pouvoirs.

Mais la source donna à Digant au moins un pouvoir. Elle lui permit d'entrer en contact avec l'esprit des autres colons de Threish. Pendant qu'il gisait par terre, engourdi et désappointé, il entendit quelque chose résonner dans sa tête et, en y prêtant attention, il s'aperçut que son cerveau était en liaison avec ceux de ses amis. Et il trouva le moyen d'amplifier la réception de sorte qu'il pouvait tout percevoir clairement : cela était l'esprit de sa femme, et ici il y avait celui de sa sœur, et là celui de son beau-frère, et Digant pouvait plonger en eux ainsi qu'en n'importe quel autre, en lisant leurs pensées les plus intimes. C'est la divinité, se dit-il. Et il sonda les tréfonds de l'esprit de chacun, en extrayant tous les secrets qui s'y trouvaient. Il augmenta régulièrement le champ d'action de son pouvoir jusqu'à ce que tous les esprits de tous les colons soient en contact avec le sien. Et, après les avoir entièrement décortiqués, ivre de sa nouvelle puissance, gonflé d'orgueil par sa divinité, il adressa mentalement un message à tous ces esprits, en leur

disant : « Écoutez la voix de Digant. C'est Digant le dieu que vous devez adorer. »

Quand cette voix terrible éclata à l'intérieur de leurs têtes, de nombreux colons de Threish tombèrent raides morts sous l'effet du choc, d'autres perdirent la raison, et d'autres céderent à la panique et se mirent à courir en tous sens en s'écriant : « Digant a envahi notre esprit ! Digant a envahi notre esprit ! » Et les ondes de peur et de douleur qui émanaient d'eux étaient si intenses que Digant lui-même en subit le choc et qu'il tomba dans un état de paralysie et de stupeur, pendant que son esprit hébété continuait à clamer : « Écoutez la voix de Digant. C'est Digant le dieu que vous devez adorer. » Et chaque fois que le gigantesque cri retentissait, d'autres colons mouraient ou perdaient la raison, et Digant, en réponse au tumulte mental qu'il provoquait, se recroquevillait avec des soubresauts de douleur, absolument incapable de contrôler le pouvoir de son esprit.

Kinnal et Thirga se trouvaient sur le continent de Dabis quand la chose se produisit, en train de capturer dans un marais un ver à trois têtes pour le montrer à Digant. Les clamants qui provenaient de l'esprit de Digant parcourraient le monde entier et atteignaient même Dabis, et, en les entendant, Kinnal et Thirga abandonnèrent leur tâche et se hâtèrent de regagner Threish. Ils trouvèrent Digant à moitié mort, le cerveau presque entièrement détérioré, et les colons de Threish morts ou en état de folie ; et ils surent aussitôt ce qui s'était passé. Ils mirent rapidement un terme à la vie de Digant afin que le silence revînt sur Threish. Puis ils s'occupèrent des victimes de l'apprenti dieu, ressuscitant les morts et soignant les blessés. Plus tard, ils scellèrent de façon inviolable l'ouverture d'où jaillissait la source, car il leur apparaissait clairement que seuls les dieux et non les hommes devaient boire de cette eau, et tous les dieux l'avaient déjà absorbée. Les habitants de Threish tombèrent à genoux devant eux et leur demandèrent avec une crainte respectueuse : « Qui êtes-vous ? » Et Kinnal et Thirga répondirent : « Nous sommes des dieux, et vous n'êtes que des hommes. » Et ce fut le commencement de la fin de l'innocence des dieux. Et, après cela, il fut interdit chez les hommes de

rechercher les moyens de parler d'esprit à esprit, à cause du mal que Digant avait fait, et il fut écrit dans la Convention que l'on doit garder son âme à l'écart des âmes des autres, car seuls les dieux peuvent unir leurs âmes sans se détruire, et les hommes ne sont pas des dieux.

32

Bien entendu, j'inventai de nombreux prétextes pour ajourner la prise de la drogue en compagnie de Schweiz. Tout d'abord, le juge suprême Kali-mol partait à la chasse et je dis à Schweiz que le surcroît de travail qui résultait pour moi de son absence rendait l'expérience impossible pour le moment. Kalimol revint, mais Halum tomba malade ; le souci que cela me causa me fournit mon excuse suivante. Halum se rétablit ; Noïm m'invita ensuite ainsi que Loïmel à passer quelques jours de congé dans sa résidence dans Salla-Sud. Nous revînmes de Salla ; à ce moment, une nouvelle guerre éclata entre Salla et Glin, entraînant pour moi des problèmes maritimes complexes à la justice du port. Et ainsi les semaines passèrent. Schweiz s'impatientait. Avais-je vraiment envie d'essayer la drogue ? Je ne pouvais lui fournir de réponse. Je n'en savais rien moi-même. J'avais peur. Mais en moi continuait de brûler la tentation qu'il avait implantée. Pouvoir me dresser, tel un dieu, et pénétrer l'âme d'Halum...

Je me rendis à la Chapelle de Pierre, j'attendis de pouvoir être reçu par Jidd et je me laissai purger par lui. Mais je ne fis à Jidd aucune mention de Schweiz et de la drogue, hésitant à révéler que je m'amusais avec des jouets aussi dangereux. Aussi la purgation fut-elle un échec, puisque je n'avais pas pleinement ouvert mon âme ; et je quittai la Chapelle de Pierre dans un état de congestion de l'esprit, l'humeur tendue et morose. Je voyais maintenant qu'il me fallait me plier à la volonté de Schweiz, que son offre était une épreuve à laquelle je ne pouvais échapper. Il m'avait percé à jour. Derrière mon vernis de piété, j'étais un

traître en puissance à la Convention. Finalement, j'allai le trouver.

« Aujourd'hui, lui dis-je. Maintenant. »

33

Il nous fallait un endroit discret. La justice du port possède dans les collines, à deux heures de trajet au nord-ouest de Manneran, un pavillon de campagne où sont logés les dignitaires en visite et où sont négociés certains traités commerciaux. Je savais que ce pavillon n'était pas utilisé en permanence, et je le réservai à mon usage pour une durée de trois jours. À midi, je pris Schweiz dans une voiture des bureaux et nous sortîmes rapidement de la ville. Il y avait trois domestiques en fonction au pavillon : un cuisinier, une femme de chambre et un jardinier. Je les prévins que des discussions extrêmement délicates allaient avoir lieu et qu'il ne fallait sous aucun prétexte nous interrompre ni nous distraire. Puis Schweiz et moi nous enfermâmes dans les appartements intérieurs. « Il serait mieux, conseilla-t-il, de ne prendre aucune nourriture ce soir. Il est également recommandé de se purifier complètement le corps. »

Le pavillon comportait une installation de bains de vapeur. Nous nous nettoyâmes vigoureusement et, en sortant, nous revêtîmes des robes de soie amples et confortables. Les yeux de Schweiz avaient pris l'éclat qu'on leur voyait dans les moments de grande excitation. Pour ma part, j'avais peur et me sentais mal à l'aise ; j'en venais à penser que cette soirée serait pour moi insurmontable. À ce moment précis, je me considérais comme un patient qui doit subir une intervention chirurgicale en ayant peu de chances d'y survivre. Mon humeur était faite d'une morne résignation : j'étais consentant ; j'étais présent ; je voulais faire le plongeon de manière à en être débarrassé au plus vite.

« C'est votre dernière chance, dit Schweiz avec un large sourire. Vous pouvez encore reculer.

— Non.

— Vous comprenez qu'il y a des risques ? Nous sommes aussi inexpérimentés l'un que l'autre dans l'usage de cette drogue. Il y a des dangers.

— On le sait, répondis-je.

— Il est bien entendu également que vous participez à cette expérience de votre plein gré et sans y être forcé ? »

Je dis : « Pourquoi retarder, Schweiz ? Préparez votre breuvage.

— On tenait à s'assurer que Votre Grâce est prête à en assumer toutes les conséquences. »

Sur un ton lourdement sarcastique, j'enchaînai : « Peut-être un contrat devrait-il être signé entre nous, selon les règles, afin de vous dégager de toute responsabilité au cas où l'on chercherait ultérieurement à porter plainte pour dommages infligés à la personnalité ?...

— Si vous le désirez, Votre Grâce, bien que ce ne soit pas nécessaire.

— On voulait seulement plaisanter. » J'étais impatient maintenant. « Se pourrait-il que vous soyez nerveux vous aussi, Schweiz ? Que vous ayez des doutes ?

— C'est un grand pas en avant que nous faisons.

— Eh bien, faisons-le, avant que le moment en soit passé. Apportez ce breuvage, Schweiz.

— Entendu », répondit-il. Il me jeta un long regard, en rivant ses yeux aux miens, puis il claquait dans ses mains avec une joie enfantine et eut un rire de triomphe. Je voyais à quel point il m'avait manipulé. Maintenant, c'était moi qui le priais de me donner la drogue. Le démon, le démon !

De son sac de voyage, il sortit un sachet de poudre blanche. Il me demanda du vin, et je fis servir deux coupes de vin doré de Manneran bien frappé. Il versa la moitié du sachet dans la mienne et l'autre moitié dans la sienne. La poudre fondit presque instantanément : un instant, elle laissa une sorte de traînée laiteuse, puis on n'en vit plus trace. Nous saisîmes nos coupes. Je me rappelle avoir regardé Schweiz de l'autre côté de

la table en lui adressant un sourire rapide ; il devait plus tard me le décrire comme le sourire constraint et nerveux d'une vierge timide prête à ouvrir ses flancs pour la première fois. « Il faut boire d'un trait », déclara-t-il. Il avala son vin et moi le mien, et je restai assis, dans l'attente du choc de la drogue. Au lieu de cela, je ne ressentis qu'un léger étourdissement, mais c'était seulement l'effet du vin dans mon estomac vide. « Ça prend combien de temps ? » questionnai-je. Schweiz haussa les épaules. « Ça ne devrait pas tarder », répondit-il. Nous attendîmes en silence. À titre d'essai, je tentai de projeter mon esprit à la rencontre du sien, mais rien ne se produisit. Les bruits de la pièce devinrent plus stridents : le craquement du plancher, le crissement des insectes derrière la fenêtre, le léger bourdonnement de la lumière électrique. « Pouvez-vous expliquer, fis-je d'une voix rauque, de quelle façon cette drogue est censée agir ? » Schweiz répliqua : « On ne peut rien vous dire d'autre que ce qu'on a entendu dire. À savoir que le pouvoir potentiel de mettre son esprit en contact avec celui d'un autre existe en nous tous dès la naissance, mais que nous avons développé dans notre sang une substance chimique qui inhibe ce pouvoir. Très peu de gens naissent sans l'agent inhibiteur, et ils ont le don de pénétrer les esprits ; mais la plupart sont à jamais empêchés de réaliser cette communication silencieuse, sauf si pour une raison quelconque la production de l'hormone cesse d'elle-même en permettant à l'esprit de s'ouvrir momentanément. Quand la chose se produit, elle est souvent interprétée comme un signe de folie. Cette drogue de Sumara Borthan, dit-on, neutralise l'inhibiteur naturel de notre sang, tout au moins pour un court moment, et nous permet ainsi d'entrer en contact l'un avec l'autre, comme nous le ferions normalement si la substance qui s'y oppose faisait défaut dans le sang. Voilà ce qu'on a entendu raconter. » Je rétorquai à ce discours : « En somme, nous pourrions tous être des surhommes si nous n'étions rendus infirmes par nos glandes ? » Et Schweiz, avec un grand geste de la main, déclara : « Peut-être existe-t-il des raisons biologiques pour justifier cette protection contre nos propres pouvoirs. Ou peut-être que non. » Il se mit à rire. Son visage était devenu très rouge. Je lui demandai s'il

croyait réellement à cette histoire d'hormones inhibantes et de drogue anti-inhibante, et il répondit qu'il n'était pas en mesure de juger. « Vous ne sentez toujours rien ? m'enquis-je.

— Rien que le vin », dit-il. Nous attendîmes. Nous attendîmes encore. Peut-être qu'il ne se passera rien, pensai-je, et que j'aurai un répit. Nous continuâmes d'attendre. À la fin, Schweiz déclara : « On dirait que c'est en train de commencer. »

34

Tout d'abord, je fus intensément conscient du fonctionnement de mon corps : le battement de mon cœur, la palpitation du sang à travers les parois de mes artères, les mouvements répercutés à l'intérieur de mes oreilles, le déplacement des corpuscules à l'intérieur de mon champ de vision. Mes sens se mirent à capter avec une acuité intense les stimuli externes : courant d'air sur ma joue, pli de ma robe contre ma cuisse, contact du plancher sous mes pieds. J'entendis un bruit insolite comme celui d'une chute d'eau dans un ravin lointain. Je perdis contact avec mon environnement, car, à mesure que s'intensifiaient mes perceptions, leur champ s'amenuisait, et je me sentais incapable de déterminer la forme de la pièce, car je ne voyais plus rien d'autre qu'un tunnel resserré à l'autre bout duquel se trouvait Schweiz ; au-delà des bords de ce tunnel, tout était brumeux. Maintenant, j'avais peur, et je luttais pour m'éclaircir l'esprit, comme lorsqu'on fait un effort pour se libérer le cerveau des vapeurs causées par un excès de vin ; mais plus j'essayais de revenir à une perception normale, plus vite s'accélérat le processus du changement. J'accédai à un état d'ivresse lumineuse, où des rayons de lumières colorées défilaient devant ma figure, et j'acquis la certitude que je devais avoir bu à la même source que Digant. J'éprouvais une sensation de ruée en avant, comme si je fendais l'air en le sentant me battre les oreilles. J'entendis un son aigu et plaintif d'abord à peine audible, qui s'éleva ensuite en

crescendo jusqu'à déferler dans la pièce, tout en perdant sa tonalité gémissante. Le siège sous moi subissait une pulsation régulière qui semblait accordée à quelque rythme secret de la planète. Puis, sans avoir eu conscience de franchir une frontière, je m'aperçus que mes perceptions étaient devenues doubles : maintenant, j'avais conscience d'un second battement de cœur, d'un second flux sanguin dans mes artères, d'un second gargouillement dans mes intestins. Mais ce n'était pas une simple duplication : ces autres rythmes étaient différents, ils établissaient des relations symphoniques complexes avec les rythmes de mon propre corps, en créant des motifs harmoniques de percussion si entremêlés que les fibres de mon esprit se dissolvaient dans leur effort pour en suivre le cours. Je me mis à me balancer en mesure avec ces battements, à taper mes cuisses de mes mains, à claquer des doigts ; et, en regardant au bout de mon tunnel de vision, je vis que Schweiz lui aussi se balançait, battait des mains et claquait des doigts, et je compris que c'étaient ses rythmes corporels que j'avais captés. Nous étions reliés l'un à l'autre. J'avais peine maintenant à distinguer son battement de cœur du mien, et parfois, en le regardant de l'autre côté de la table, c'était mon propre visage, empourpré et déformé, que j'apercevais. Je subissais une liquéfaction générale de la réalité, un effondrement des murs, une rupture des contraintes ; j'étais incapable de conserver l'idée de Kinnal Darival en tant qu'individu ; je ne pensais plus en termes de *lui* et de *moi*, mais je pensais : *nous...* J'avais non seulement perdu mon identité mais aussi le concept même du soi.

Je demeurai longtemps à ce stade, jusqu'au moment où je me mis à penser que l'effet de la drogue commençait à se dissiper. Les couleurs se faisaient moins brillantes, ma perception de la pièce devenait plus conventionnelle, et à nouveau je pouvais distinguer le corps de Schweiz séparément du mien. Au lieu d'être soulagé que le pire fût terminé, pourtant, je ne ressentis que du désappointement à l'idée de n'avoir pas opéré la fusion de consciences que Schweiz avait promise.

Mais je me trompais.

Le premier flot des effets de la drogue avait pris fin, oui, mais c'était seulement maintenant que nous entrions en pleine communion. Schweiz et moi étions séparés et en même temps ensemble. C'était le véritable partage du soi. Je voyais son âme étalée devant moi comme sur une table, et je pouvais marcher jusqu'à la table et examiner tout ce qui s'y trouvait, en saisissant cet ustensile, ou ce vase, ou ces ornements, pour les étudier d'aussi près que je le désirais.

Ici se dessinait de façon vague le visage de la mère de Schweiz. Ici on voyait un sein de femme pâle et gonflé, parcouru de fines veines bleues et surmonté d'un large mamelon rigide. Ici étaient les furies de l'enfance. Ici les souvenirs de la Terre. À travers les yeux de Schweiz, je vis la mère de tous les mondes, mutilée et désolée, défigurée et sans couleurs. La beauté perçait à travers la laideur. Ici se trouvait le lieu de sa naissance, cette ville à l'abandon ; il y avait des rues vieilles de dix mille ans ; il y avait les débris d'anciens temples. Ici dormait le nœud entrelacé du premier amour. Ici il y avait des déceptions et des départs. Là des trahisons. Ailleurs des confidences partagées. La croissance et le changement. La corruption et le désespoir. Des voyages. Des échecs. Des séductions. Des confessions. Je vis les soleils d'une centaine de mondes.

Ainsi passai-je à travers les strates de l'âme de Schweiz, en inspectant les couches sablonneuses de la cupidité et les blocs de pierre de la fourberie, les mares huileuses de la malveillance, la tourbe grasse de l'opportunisme. C'était ici le soi incarné ; c'était un homme qui avait vécu uniquement pour lui-même.

Et, pourtant, je n'avais pas de mouvement de recul devant les ténèbres que contenait l'âme de Schweiz.

Je voyais au-delà de ces choses. Je voyais l'insatisfaction, la soif du divin, Schweiz seul sur une plaine lunaire, debout sur une roche noire sous un ciel pourpre, le bras levé, la main tendue sans rien pouvoir saisir. Rusé et opportuniste, oui, sans doute, mais aussi vulnérable, passionné, honnête, derrière ses rodomontades. Je ne pouvais pas juger Schweiz durement. Il était moi. J'étais lui. Les vagues du soi nous englobaient tous les deux. Si je rejetais Schweiz, je devais aussi rejeter Kinnal

Darival. Mon âme était envahie d'un sentiment chaleureux à son égard.

Je le sentais lui aussi me sonder. Je ne dressais pas de barrière autour de mon esprit alors qu'il venait l'explorer. Et, à travers ses yeux, je vis ce qu'il voyait en moi. Ma peur de mon père. Mon sentiment d'infériorité et de crainte envers mon frère. Mon amour pour Halum. Ma fuite à Glin. Mon choix de Loïmel comme épouse. Mes petits péchés et mes petites vertus. Tout, Schweiz. Regardez. Regardez. Et tout me revenait reflété par son âme, et ce ne m'était pas pénible à observer. L'amour des autres commence avec l'amour de soi, pensai-je subitement.

Et, à cet instant, la Convention se brisa et tomba en morceaux à l'intérieur de moi.

Progressivement, Schweiz et moi nous nous séparâmes, tout en restant encore un certain temps en contact, le lien entre nous se distendant peu à peu. Quand il finit par se rompre, je ressentis une sorte de résonance frémissante, comme si une corde trop tendue avait claqué. Nous restâmes assis en silence. J'avais les yeux fermés. Des nausées me tiraillaient l'estomac et j'étais conscient, comme je ne l'avais jamais été auparavant, du gouffre qui maintient chacun de nous à jamais isolé. Au bout d'un long moment, j'ouvris les yeux et regardai Schweiz en face de moi.

Il m'observait, il m'attendait. Il avait son air démoniaque, avec son sourire et l'éclat de ses yeux, mais maintenant cette expression m'apparaissait moins comme un signe de folie que comme un reflet de sa joie intérieure. Il avait l'air plus jeune maintenant. Son visage était toujours écarlate.

« Je vous aime », dit-il d'une voix douce.

Ces mots inattendus me firent l'effet d'un coup de massue. Je croisai les poignets devant mon visage, les paumes à l'extérieur, comme pour conjurer un danger.

« Qu'est-ce qui vous bouleverse tant ? demanda-t-il. Le sens de ma phrase ou sa syntaxe ?

— Les deux.

— Peut-il être si terrible de dire à quelqu'un *je vous aime* ?

— On n'a jamais... On ne sait pas comment...

— Comment réagir ? Comment répondre ? » Schweiz se mit à rire. « Je ne veux pas dire que je vous aime sur un plan physique. Comme si d'ailleurs c'était une chose tellement hideuse. Mais non. Je dis bien ce que je dis, Kinnal. J'ai été dans votre esprit, et ce que j'y ai vu m'a plu. Je vous aime.

— Vous parlez en disant *je*, lui fis-je remarquer.

— Pourquoi pas ? Même à un moment pareil, dois-je encore ignorer le soi ? Allons, libérez-vous, Kinnal. Je sais que vous en avez envie. Pensez-vous que ce que je viens de vous dire soit obscène ?

— C'est une chose tellement étrange !

— Sur mon monde, l'étrangeté de ces mots est sacrée, répondit Schweiz. Et ici ils sont une obscénité. Ne jamais avoir le droit de dire à quelqu'un qu'on l'aime, n'est-ce pas ? Une planète tout entière se refusant ce menu plaisir. Oh ! non, Kinnal ! Non, non, non !

— S'il vous plaît, dis-je faiblement. On ne s'est pas encore complètement adapté aux effets de la drogue. Quand vous venez crier une chose pareille... »

Mais il ne renonça pas.

« Vous avez été dans mon esprit aussi, reprit-il. Qu'y avez-vous trouvé ? Étais-je si repoussant ? Répondez, Kinnal. Vous n'avez plus de secrets pour moi, maintenant. La vérité. La vérité !

— Vous savez, en ce cas, qu'on vous a trouvé plus digne d'admiration qu'on ne s'y attendait. »

Schweiz gloussa. « Et moi de même ! Alors, pourquoi avoir peur l'un de l'autre maintenant, Kinnal ? Je vous l'ai dit : je vous aime ! Nous sommes entrés en contact. Vous avez vu qu'il y avait des zones de confiance réciproque. Maintenant, il nous faut changer, Kinnal. Vous plus que moi, car vous avez un plus long chemin à parcourir. Allez-y. Allez-y. Mettez des mots sur ce que renferme votre cœur. Dites-le.

— On ne peut pas.

— Dites *je*.

— Comme c'est difficile.

— Dites-le. Pas comme une obscénité. Dites-le comme si vous vous aimiez vous-même.

— S'il vous plaît.
— Dites-le. »
— *Je*, dis-je.
— Était-ce si affreux ? Allons, maintenant, dites-moi ce que vous pensez de moi. La vérité. Au niveau le plus profond.
— Un sentiment de chaleur... d'affection... de confiance...
— D'amour ?
— D'amour, oui, admis-je.
— Alors, dites-le.
— D'amour.
— Ce n'est pas ce que je veux vous faire dire.
— Quoi, alors ?
— Quelque chose qui n'a pas été prononcé sur cette planète depuis deux mille ans, Kinnal. Maintenant, dites-le. Je...
— Je...
— Vous aime.
— Vous aime.
— Je vous aime.
— Je... vous... aime.
— C'est un début », dit Schweiz. La sueur coulait sur son visage et sur le mien. « Nous commençons par reconnaître que nous pouvons aimer. Nous commençons par reconnaître que notre moi est *capable* d'amour. Et ensuite nous nous mettons à aimer. Vous m'entendez ? Nous nous mettons à aimer. »

35

Plus tard je lui dis : « La drogue vous a-t-elle apporté ce que vous recherchiez, Schweiz ?

— En partie.
— Pourquoi en partie ?
— Je recherchais Dieu, Kinnal, et je ne l'ai pas tout à fait trouvé, mais je sais mieux maintenant où chercher. Ce que j'ai trouvé, c'est le moyen de ne plus être seul. Le moyen d'ouvrir

pleinement mon esprit à quelqu'un d'autre. C'est la première étape sur la route que je veux suivre.

— On en est heureux pour vous, Schweiz.

— Êtes-vous obligé de continuer à me parler dans ce jargon à la troisième personne ?

— Je ne peux pas m'en empêcher », répondis-je. J'étais terriblement fatigué. Je recommençais à avoir peur de Schweiz. L'amour que je ressentais pour lui était toujours présent, mais maintenant les soupçons revenaient. Est-ce qu'il ne m'exploitait pas ? Est-ce qu'il ne prenait pas un plaisir malsain à notre mise à nu mutuelle ? Il m'avait poussé à devenir un montreur de soi. Son insistance à me faire utiliser le « je » et le « moi » était-elle la marque de ma libération, quelque chose de beau et de pur comme il le prétendait, ou simplement une délectation ignoble ? Tout cela était trop nouveau pour moi. Je ne pouvais pas regarder tranquillement et avec indifférence un homme qui me disait : « *Je vous aime.* »

« Entraînez-vous, dit Schweiz. Je. Je. Je. Je.

— Arrêtez. S'il vous plaît.

— Est-ce tellement pénible ?

— C'est nouveau et étrange pour moi. J'ai besoin – là, vous voyez ? – j'ai besoin de m'y faire peu à peu.

— Alors, prenez votre temps. Ne vous laissez pas bousculer par moi. Mais n'interrompez pas votre marche en avant.

— On va essayer. Je vais essayer, promis-je.

— Bien. » Au bout d'un moment, il continua : « Avez-vous l'intention d'essayer la drogue à nouveau ?

— Avec vous ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je veux dire avec quelqu'un comme votre sœur par le lien. Si je vous en offre d'autre, l'utiliserez-vous avec elle ?

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous peur de la drogue en ce moment ? »

Je secouai la tête. « Il est difficile de répondre. J'ai besoin de temps pour réfléchir à cette expérience. Le temps d'y penser, Schweiz, avant de recommencer.

— Vous avez trouvé l'expérience agréable. Vous avez vu qu'il ne peut en sortir que du bien.

— Peut-être. Peut-être.

— Sans aucun doute ! » Il avait une ferveur évangélique. À nouveau son ardeur me tentait.

Je repris prudemment : « S'il y avait d'autre drogue disponible, je pourrais envisager sérieusement d'en faire l'expérience. Peut-être avec Halum.

— Parfait !

— Pas immédiatement. Mais d'ici quelque temps. Dans deux, trois ou quatre lunes.

— Ça prendrait même plus longtemps.

— Pourquoi ? »

Schweiz répondit : « Ce que nous avons pris ce soir était le seul stock de drogue que je possédais. Je n'en ai plus.

— Mais vous pourriez vous en procurer si vous essayiez ?

— Oh ! oui. Oui, certainement.

— À quel endroit ?

— À Sumara Borthan. »

36

Quand les voies du plaisir vous sont nouvelles, il n'est pas rare de voir le remords et la culpabilité succéder à la complaisance. Ainsi en fut-il pour moi. Le lendemain matin, je sortis d'un sommeil troublé avec un tel sentiment de honte que j'aurais voulu voir le sol m'engloutir. Qu'avais-je fait ? Pourquoi avais-je laissé Schweiz m'entraîner dans une telle abomination ? Être resté avec lui toute la soirée, à dire des « je » et des « moi » et des « moi » et des « je », et me féliciter de cette liberté nouvelle qui me soustrayait aux règles ! Les brumes du matin, pourtant, m'apportaient quelque incrédulité. Avais-je vraiment pu ouvrir mon âme ainsi ? La réponse était oui, car j'avais désormais en moi des souvenirs du passé de Schweiz, auxquels auparavant je n'avais jamais eu accès. Et il en allait donc de même pour les miens en lui.

J'aurais voulu pouvoir défaire ce que j'avais fait. Il me semblait avoir perdu quelque chose de ma personne en renonçant à mon isolement. Être un montreur de soi n'est vraiment pas une chose de bon aloi parmi nous, et ceux qui s'exhibent ainsi n'en retirent qu'un plaisir coupable, une sorte d'extase furtive. Je me disais que je ne m'étais pas adonné à cela mais plutôt à une quête spirituelle ; toutefois, le simple fait de formuler ces termes me les faisait trouver spécieux et hypocrites : ils n'étaient qu'un masque dissimulant des mobiles mesquins. Et j'avais honte, pour moi, pour mes fils, pour mon royal père et ses royaux ancêtres, d'en être venu là. Je pense que c'était le « *je vous aime* » de Schweiz qui me plongeait dans de tels abîmes de regret, plus qu'aucun autre aspect de la soirée, car mon ancien moi considérait ces mots comme doublement obscènes, même si le nouveau moi qui luttait pour émerger soutenait que le Terrien n'avait rien signifié de honteux, ni avec son « *je* » ni avec son verbe « *aimer* ». Mais je rejetais cette argumentation pour me complaire dans ma culpabilité. Qu'étais-je devenu pour échanger de pareils mots tendres avec un autre homme, un marchand terrien, un fou ? Comment avais-je pu lui livrer mon âme ? Quelle était ma position, maintenant que je m'étais rendu si vulnérable vis-à-vis de lui ? Durant un moment, je songeai à tuer Schweiz afin de recouvrer l'intimité de mon être. Je me rendis à son chevet, le vis qui souriait dans son sommeil, et alors il me fut impossible d'éprouver pour lui de la haine.

Je passai seul la plus grande partie de la journée. Je me promenai dans la forêt et me baignai dans l'eau fraîche d'un étang ; puis je m'agenouillai au pied d'un arbre en feignant que ce soit un purgateur, et en timides murmures je lui confessai ma faute ; après cela, je marchai à travers des sous-bois envahis de ronces pour revenir au pavillon, et j'y parvins, rempli de salissures et d'égratignures. Schweiz me demanda si je ne me sentais pas mal. Je répondis que non, que tout allait bien. Ce soir-là, je parlai peu. Le Terrien, au contraire, plus volubile que jamais, se lançait avec un torrent de mots dans les détails de son projet d'expédition vers Sumara Borthan afin d'en rapporter assez de drogue pour transformer toutes les âmes de Manneran.

Je l'écoutais sans faire de commentaires, car pour moi tout était devenu irréel, et l'idée d'une telle entreprise n'était ni plus ni moins étrange que tout le reste.

J'espérais que mon âme se calmerait quand j'aurais regagné Manneran et repris mes occupations. Mais il n'en fut rien. J'arrivai chez moi, et Halum s'y trouvait en compagnie de Loïmel : les deux cousines échangeaient des vêtements, et à leur vue je faillis tourner les talons et m'enfuir. Elles me firent ces sourires de femmes, ces sourires qui paraissent receler des secrets, symboles de la connivence qui les avait unies toute leur vie, et avec désespoir je portai mon regard de ma femme à ma sœur par le lien, de l'une à l'autre des cousines, en recevant leur beauté jumelée comme une double épée dans ma poitrine. Ces sourires ! Ces yeux qui semblaient tout savoir ! Elles n'avaient pas besoin de drogue pour me soutirer la vérité.

« *Où étais-tu, Kinnal ?*

— *Dans un pavillon en forêt, pour jouer à l'exhibition de soi avec le Terrien.*

— *Et tu lui as montré ton âme ?*

— *Oh ! oui, et il m'a montré la sienne.*

— *Et alors ?*

— *Alors, nous avons parlé d'amour. Je vous aime, a-t-il dit, et on a répondu : je vous aime.*

— *Quel enfant détestable tu es, Kinnal !*

— *Oui, oui. Où s'en aller cacher la honte qu'on éprouve ? »*

Ce dialogue muet tourbillonna dans mon esprit en un seul instant, pendant que je m'approchais de la fontaine près de laquelle elles se trouvaient, au milieu du jardin. J'embrassai Loïmel et ma sœur par le lien, aussi cérémonieusement l'une que l'autre, mais sans les fixer dans les yeux, tant je me sentais coupable. Et cette gêne subsista une fois que j'eus repris mon travail aux bureaux de la justice du port. Je traduisais en regards accusateurs tous les coups d'œil qu'on m'adressait. *Voici Kinnal Darival, qui a révélé à Schweiz le Terrien tous nos secrets. Regardez-le ! Comment peut-il supporter sa propre puanteur ?*

Le troisième jour après mon retour, alors que mes enfants eux-mêmes commençaient à se demander ce qui n'allait pas

chez moi, je me rendis à la Chapelle de Pierre pour chercher le soulagement auprès de Jidd le purgateur.

C'était un jour humide et chaud, où l'air était poisseux et où le soleil avait une étrange couleur blanchâtre. Les vieux blocs de roche noire qui componaient l'édifice sacré projetaient des reflets éblouissants, comme s'ils avaient des facettes taillées ainsi que des prismes ; mais, à l'intérieur, je me retrouvai en un lieu sombre, frais et silencieux. La cellule de Jidd avait l'honneur d'un emplacement dans l'abside, derrière le grand autel. Il m'attendait, déjà revêtu de sa robe ; j'avais pris rendez-vous des heures à l'avance. Le contrat était prêt. Je me hâtai de le signer et lui versai son dû. Ce Jidd n'était pas plus beau à voir que n'importe quel autre membre de sa corporation, mais à cet instant sa laideur même – le nez protubérant, les lèvres minces, les yeux aux paupières tombantes, les oreilles aux lobes pendants – m'était un doux spectacle. Pourquoi tourner sa physionomie en dérision ? Il s'en serait choisi une autre s'il l'avait pu. Et j'étais favorablement disposé à son égard, car j'espérais qu'il me soulagerait. Les purgateurs sont de saints hommes. *Donne-moi ce dont j'ai besoin, Jidd, et je bénirai ta face affreuse !* Il déclara : « Sous les auspices de qui désirez-vous vous placer ?

— Du dieu du pardon. »

Il actionna un commutateur. Pour Jidd, les simples cierges étaient trop communs. La lumière dorée du pardon envahit la cellule. Jidd dirigea mon attention vers le miroir en m' enjoignant de contempler mon visage, les yeux dans ceux de mon reflet. Un étranger me rendit mon regard. Des gouttelettes de sueur s'amoncelaient dans ma barbe, aux endroits où l'on pouvait apercevoir la peau de mes joues. *Je t'aime*, dis-je en silence au visage étranger qui me considérait dans le miroir. L'amour des autres commence par l'amour de soi. Je sentais peser sur moi le poids de la Chapelle ; j'avais peur d'être écrasé sous un bloc de pierre tombé du plafond. Jidd était en train de prononcer les paroles préliminaires. Il n'y avait rien en elles qui ressemblât à de l'amour. Il m'ordonnait de lui ouvrir mon âme. Je me mis à balbutier. Ma langue était nouée. Elle était comme plaquée à mon palais et me faisait étouffer. Je me prosternai en

posant mon front sur les dalles froides. Jidd me toucha l'épaule en murmurant des paroles de réconfort jusqu'à ce que mon accès de nervosité soit passé. Nous recommençâmes le rite. Cette fois, il me fut plus facile d'aborder les préliminaires, et, quand il me demanda de parler, je répondis comme si je récitais des phrases écrites à mon intention par quelqu'un d'autre : « Ces derniers jours, on est allé en un lieu secret en compagnie de quelqu'un d'autre, et nous avons partagé une certaine drogue de Sumara Borthan qui ouvre les portes de l'âme, et nous nous sommes montré notre soi l'un à l'autre, et maintenant on éprouve le remords de ce péché et on désire être pardonné. »

Jidd était bouche bée, et ce n'est pourtant pas une mince affaire que de surprendre un purgateur. Sa réaction faillit compromettre mon désir de me confesser ; mais Jidd, en bon professionnel qu'il était, reprit son contrôle, et, avec des phrases adéquates, il m'incita à poursuivre, jusqu'au point où la raideur de mes mâchoires disparut et où le débit de ma voix fut sans contrainte. Je lui racontai tout. Mes premières discussions au sujet de la drogue avec Schweiz. (Je ne citai pas son nom. Bien que faisant confiance à Jidd pour respecter le secret de la purgation, je ne voyais pas d'avantage spirituel en ce qui me concernait à révéler à quiconque le nom de mon compagnon de péché.) La prise de la drogue au pavillon. Mes sensations au moment où s'était déclaré son effet. Mon exploration de l'âme de Schweiz. Sa pénétration de la mienne. La naissance de ce foyer d'affection profonde entre nous à mesure que se développait notre union spirituelle. Mon impression de ne plus être tenu par la Convention pendant que j'étais sous l'influence de la drogue. Cette soudaine conviction que j'avais eue que l'effacement de soi tel que nous le pratiquions était une catastrophique erreur culturelle. La compréhension intuitive qu'il nous fallait au contraire mettre fin à notre solitude, combler les abîmes entre nous et les autres plutôt que de nous glorifier de notre isolement. Je confessai également que j'avais essayé la drogue dans le but éventuel d'entrer plus tard en contact avec l'âme d'Halum ; cet aveu de mon désir pour ma sœur par le lien était pour Jidd de l'histoire ancienne. Puis je lui parlai de la perturbation que j'avais éprouvée en sortant de la

transe provoquée par la drogue : ma culpabilité, ma honte, mes doutes. Enfin, je demeurai silencieux. Devant moi, comme un pâle globe brillant dans la pénombre, mes fautes étaient suspendues, tangibles et exposées à la vue, et je me sentais déjà purifié par le simple fait de les avoir avouées. Je voulais maintenant être à nouveau soumis à la Convention. Je voulais être purgé de mes aberrations. J'étais avide de faire pénitence et de reprendre le cours normal de ma vie. Il me tardait de recevoir l'absolution et d'être réintégré dans la communauté. Mais je ne parvenais pas à sentir la présence du dieu. En regardant dans le miroir, je ne vis que mon visage aux traits tirés et au teint plombé, la barbe en désordre. Quand Jidd se mit à réciter les formules de l'absolution, elles n'étaient pour moi que des mots et elles n'élevaient pas mon âme. J'étais comme coupé de la foi. L'ironie de la situation me frappa : Schweiz qui m'enviait pour mes croyances, qui à travers la drogue cherchait à comprendre le mystère de la soumission au surnaturel, m'avait fermé l'accès aux dieux. Agenouillé ici sur les dalles de pierre, en prononçant des phrases creuses, j'en venais à souhaiter que Jidd et moi ayons pris ensemble la drogue afin qu'il puisse y avoir une vraie communion. Et, en même temps, je savais que j'étais perdu.

« Que la paix des dieux soit avec vous, déclara Jidd.

— Que la paix des dieux soit avec soi.

— Ne cherchez plus de secours fallacieux, et gardez pour vous-même votre soi, car les autres voies ne mènent qu'à la honte et à la corruption.

— On ne recherchera pas d'autres voies.

— Vous avez vos frère et sœur par le lien, vous avez un purgateur, vous avez les bénédictions des dieux. Vous n'avez besoin de rien d'autre.

— On n'a besoin de rien d'autre.

— Alors, allez en paix. »

Et je m'en fus, mais sans avoir la paix qu'il croyait, car la purgation avait été un acte vide et dénué de sens. Jidd ne m'avait pas réconcilié avec la Convention : il m'avait simplement montré à quel point j'en étais séparé. Et pourtant je sortais de la Chapelle de Pierre en me sentant purgé de ma

faute. Je n'éprouvais plus de remords. J'étais heureux d'être moi-même et d'avoir de telles pensées. Malgré l'inversion du but recherché par moi en allant voir Jidd, peut-être était-ce quand même un effet de la purgation, mais je ne cherchais pas à en analyser les causes. Ma conversion en ce moment était complète. Schweiz m'avait enlevé ma foi. Mais il m'en avait donné une autre à la place.

37

Cet après-midi-là, un problème se présenta concernant un navire en provenance de Threish et certaine déclaration fausse à propos de la cargaison ; je dus me rendre sur les quais pour vérifier les faits. Ce fut là que, par hasard, je rencontrais Schweiz. Depuis que je l'avais quitté quelques jours auparavant, j'avais peur d'une telle rencontre ; il serait intolérable, avais-je pensé, de regarder dans les yeux cet homme qui avait contemplé mon moi tout entier. C'était seulement en me tenant loin de lui que je pourrais un jour parvenir à me convaincre que je n'avais pas accompli ce que j'avais fait. Mais je le vis soudain près de moi sur le quai, palabrant avec un vieux marchand au regard d'ivrogne vêtu à la mode de Glin, sous les yeux de qui il brandissait furieusement une liasse de factures. À ma stupeur, je ne ressentis en rien l'embarras que j'avais prévu, mais seulement un plaisir chaleureux à sa vue. Je vins à lui. Il me tapa sur l'épaule et j'imitai son geste. « Vous avez l'air de meilleure humeur, remarqua-t-il.

— En effet.

— Laissez-moi en finir avec ce gredin et on va boire ensemble une bouteille de vin doré, hein ?

— Avec plaisir. »

Une heure plus tard, alors que nous étions assis dans une taverne des quais, je lui demandai : « Quand partons-nous pour Sumara Borthan ? »

Le voyage vers le continent du Sud s'organisa comme dans un rêve. Pas une fois je ne mis en doute la sagesse de l'entreprise ; pas une fois non plus je ne m'interrogeai sur la nécessité pour moi d'y participer en personne, au lieu de laisser Schweiz faire seul le voyage ou d'envoyer quelqu'un à sa solde pour obtenir la drogue.

Il n'y a pas de navires réguliers entre Velada Borthan et Sumara Borthan. Ceux qui veulent gagner le continent Sud doivent affréter eux-mêmes un vaisseau. C'est ce que je fis, par l'intermédiaire de la justice du port, en passant par des prénoms. Le navire sur lequel je portai mon choix n'était pas de Manneran, car je ne voulais pas courir le risque d'être reconnu par l'équipage ; c'était un bateau de la province Ouest de Velis qui avait été immobilisé en rade du port de Manneran la plus grande partie de l'année à la suite d'un procès. Il semble qu'il y avait eu, dans son port d'attache, une controverse pour savoir si oui ou non ce navire était en règle. En attendant, il avait été empêché de poursuivre sa route. Cette oisiveté forcée pesait sur l'équipage, et le capitaine avait déposé une plainte auprès de nous ; mais la juridiction de Manneran était inopérante dans ce cas qui échappait à son contrôle, et le départ du bateau devait donc continuer d'être retardé jusqu'à ce que des instructions parviennent de Velis. Étant au fait de cette situation, je promulguai un décret au nom du juge suprême, stipulant que l'équipage infortuné aurait temporairement le droit d'accepter des affrètements pour des voyages à destination de lieux situés « entre le fleuve Woyn et la rive est du golfe de Sumar ». Cela signifiait en principe tout endroit le long de la côte de la province de Manneran, mais je spécifiai en outre que le capitaine pourrait louer ses services pour des trajets jusqu'à la côte nord de Sumara Borthan. Nul doute que cette clause ait plongé le pauvre homme dans la perplexité, laquelle dut s'accroître encore quand, quelques jours plus tard, il fut

contacté par mes émissaires, qui lui demandèrent de faire un voyage précisément à cet endroit.

Je ne fis part à personne de ma destination, pas même à Loïmel, à Halum et à Noïm. Je me contentai de dire que mon voyage était lié aux impératifs de ma fonction. Au bureau, je fus plus avare encore de détails : je postulai un congé que je m'accordai aussitôt, et j'informai au dernier moment le juge suprême que je serais indisponible dans l'avenir immédiat.

Pour éviter des complications avec les contrôleurs des douanes, je choisis comme point de départ le port de Hilminor, au sud-ouest de Manneran, sur le golfe de Sumar. C'est l'escale traditionnelle des vaisseaux qui voyagent entre la ville de Manneran et les provinces de l'Ouest. J'y donnai rendez-vous à notre capitaine, qui s'y rendit par mer pendant que Schweiz et moi faisions le trajet en voiture.

Ce fut un voyage de deux jours par la route côtière, à travers un paysage de plus en plus luxuriant et tropical à mesure que nous approchions du golfe. Schweiz était d'humeur joyeuse et moi aussi. Nous nous parlions en employant constamment la première personne ; pour lui, bien sûr, ce n'était rien, mais moi je me sentais dans l'état d'esprit d'un garnement qui joue à chuchoter des « je » et des « moi » à l'oreille de sa camarade de jeu. Tous deux nous spéculions sur la quantité de drogue que nous parviendrions à obtenir, et sur l'usage que nous en ferions. Il n'était plus question seulement que j'en prenne avec Halum : maintenant, nous parlions de faire du prosélytisme auprès de chacun, d'apporter la libération du moi à l'ensemble de mes concitoyens. Cette approche évangélique s'était progressivement insinuée dans nos plans, sans même que je le réalise, jusqu'à devenir prédominante.

Nous arrivâmes à Hilminor par une journée si chaude que le ciel paraissait sur le point de tomber en miettes. Un halo de chaleur brillant recouvrait toute chose, et devant nous le golfe de Sumar était comme une coulée d'or en fusion dans la lumière solaire. Hilminor est entouré d'une chaîne de collines entre lesquelles sinue la route. Leurs pentes sont riches en végétation du côté de la mer et arides du côté de l'intérieur des terres. C'est sur ces pentes intérieures dénudées que poussent les arbres de

chair, et je m'arrêtai afin de pouvoir les montrer à Schweiz. Une douzaine d'entre eux étaient groupés au milieu des broussailles, là où nous avions fait halte. Ils avaient deux fois la taille d'un homme, avec des branches noueuses et une écorce épaisse et pâle, spongieuse au toucher comme la chair d'une très vieille femme. Les entailles répétées faites dans leurs troncs pour recueillir leur suc les rendaient encore plus répugnantes d'aspect. « Pouvons-nous goûter à la sève ? » demanda Schweiz. Nous n'avions rien pour procéder à une entaille, mais, à cet instant, parut une fillette d'une dizaine d'années, à demi nue, la peau bronzée, porteuse d'un foret et d'une jarre, manifestement envoyée là par ses parents pour chercher de la sève. Elle nous examina avec défiance. Je lui tendis une pièce de monnaie en disant : « On veut faire goûter à son compagnon le jus de l'arbre de chair. » Sans se dérider, elle enfonça son foret dans l'arbre le plus proche avec une force surprenante, le manœuvra, le retira et récolta la sève claire et liquoreuse. Elle tendit d'un air morose la jarre à Schweiz. Il la renifla, goûta le liquide, en but une gorgée. Puis il eut une exclamation ravie. « Pourquoi ne pas vendre ça sur toute la superficie de Velada Borthan ? demanda-t-il.

— On n'en récolte que dans une petite zone le long du golfe, répondis-je. La consommation locale en absorbe la plus grande partie ; le reste est exporté vers Threish, où on en est très friand.

— Vous savez ce que je voudrais faire, Kinnal ? J'aimerais avoir une plantation de ces arbres, les faire pousser par milliers, mettre le jus en bouteilles et l'expédier partout. Je...

— Démon ! » s'écria la fillette, en ajoutant quelques mots incompréhensibles dans le dialecte de la côte. Elle lui arracha la jarre de la main et s'enfuit à toutes jambes, se retournant à plusieurs reprises pour faire dans notre direction un geste des doigts, en signe de mépris ou de défi à notre égard. Schweiz, ahuri, secoua la tête. « Elle est folle ? questionna-t-il.

— Vous avez dit « *je* » à trois reprises, expliquai-je. Vous êtes très inattentif.

— J'ai pris de mauvaises habitudes à force de parler avec vous. Mais est-ce donc là une chose aussi épouvantable ?

— Plus épouvantable que vous ne pouvez l'imaginer. Cette enfant est probablement en route pour raconter à ses frères et sœurs qu'un vieil homme lubrique lui a dit des obscénités sur la colline. Partons : il vaut mieux gagner la ville avant de nous faire malmener.

— Un vieil homme lubrique, murmura Schweiz. Moi ! »

Je le poussai dans la voiture et nous reprîmes en hâte notre route vers le port de Hilminor.

Notre navire était à l'ancre et nous montâmes à bord. Nous fûmes accueillis par le capitaine — un homme du nom de Khrisch — lequel nous salua par nos noms d'emprunt. Nous prîmes la mer en fin d'après-midi. À aucun moment au cours du voyage le capitaine Khrisch ne nous questionna sur les motifs de notre déplacement, pas plus que ses dix hommes d'équipage. Ils étaient sûrement dévorés de curiosité à l'idée des mobiles pouvant pousser quelqu'un jusqu'à Sumara Borthan ; mais ils étaient si reconnaissants d'avoir échappé à leur escale forcée, même pour cette courte croisière, qu'ils se gardaient de nous offenser en se montrant trop inquisiteurs.

Une fois que la côte de Velada Borthan eut disparu à notre vue, plus rien ne s'étendit devant nous que la large ouverture du détroit de Sumar. Aucune terre n'était en vue, où que se portât le regard. Cela m'effraya. Durant ma brève carrière de marin, jamais je ne m'étais éloigné de la côte, et au cours des tempêtes je me consolais avec l'illusion qu'il me serait toujours possible de nager jusqu'au rivage en cas de naufrage. Mais ici, maintenant, l'univers entier semblait composé d'eau. À la tombée du soir, un crépuscule gris-bleu s'abattit sur nous, faisant se rejoindre la mer et l'horizon, et pour moi cela devint encore pire : maintenant, il n'y avait plus que notre coquille de noix qui dérivait, fragile et vulnérable, dans ce vide sans dimensions et sans direction, cet antimonde où tout se fondait

en un lieu unique pareil plutôt à une absence de lieu. Je ne m'étais pas attendu à ce que le détroit eût une telle largeur. Sur la carte que j'avais regardée quelques jours encore auparavant dans mon bureau, il ne dépassait pas la dimension de mon petit doigt ; je m'étais figuré aussi, que les falaises de Sumara Borthan seraient visibles pour nous dès les premières heures du voyage ; et, au contraire, nous voguions en ce moment au milieu du néant. Je regagnai ma cabine et m'allongeai à plat ventre sur ma couchette, secoué de tremblements, appelant à mon secours la protection du dieu des voyageurs. Puis j'en vins à me mépriser pour cette couardise. Je me rappelai mes nobles origines, l'importance de ma fonction à Manneran, mais cela ne suffisait pas toutefois à calmer ma peur. À quoi sert-il d'être bien né à l'instant où l'on se noie ? J'en étais là quand je sentis une main se poser sur mon épaule. C'était Schweiz. « Le navire est sûr, murmura-t-il. C'est une courte traversée. Calmez-vous. Il ne peut rien nous arriver. »

Si n'importe qui d'autre m'avait trouvé dans cet état, à l'exception peut-être de Noïm, j'aurais pu le tuer ou me tuer moi-même afin d'enterrer le secret de ma honte.

Je lui dis : « Si c'est ainsi pour traverser le détroit de Sumar, comment peut-on voyager entre les étoiles sans devenir fou ?

— On s'y accoutume.

— La peur qu'on éprouve... Tout ce vide...

— Venez sur le pont, fit-il d'une voix douce. La nuit est très belle. »

Il ne mentait pas. Maintenant que le crépuscule avait pris fin, une immense coupole noire parsemée de scintillantes étoiles s'étalait au-dessus de nous. Dans les villes, on ne voit pas aussi bien les étoiles. J'avais déjà connu la splendeur du ciel au cours des expéditions de chasse dans les Terres Arides, mais à cette époque j'ignorais leurs noms. Maintenant, Schweiz et le capitaine Khrisch se tenaient à mes côtés sur le pont, en citant ces noms d'étoiles et de constellations à tour de rôle, se renvoyant la balle pour montrer leur savoir, me donnant une leçon d'astronomie comme si j'étais un enfant terrifié qu'il fallait distraire pour l'empêcher de hurler. « Regardez ici. Et regardez là. » Et je regardais. L'essaim des soleils voisins de

notre planète et quatre ou cinq des planètes voisines dans notre système, et même, cette nuit-là, une comète errante. Ce qu'ils m'ont appris est resté gravé en moi. Je pourrais sortir cette nuit même de ma cabane, ici dans les Terres Arides, et nommer à nouveau les étoiles comme le faisaient Schweiz et le capitaine à bord de notre navire cette nuit-là dans le détroit de Sumar. Combien me reste-t-il encore de nuits, je me le demande, pour être libre de contempler les étoiles ?

Le matin mit fin à ma peur. Le soleil était brillant, le ciel légèrement floconneux, le grand détroit était calme, et il m'était égal maintenant que la terre ne soit pas en vue. Nous glissions vers Sumara Borthan selon une progression imperceptible ; il me fallait étudier la surface de l'eau pour me rappeler que nous étions en mouvement. Un jour passa, puis une nuit, puis encore un jour et une nuit, et alors une ligne verte se dessina à l'horizon ; c'était Sumara Borthan. Le continent Sud grossit régulièrement comme si c'était lui qui venait à notre rencontre, et finalement ce fut une barrière rocheuse d'un vert jaunâtre qui s'étendit face à nous d'est en ouest ; au sommet de ces falaises poussait une végétation dense, une véritable jungle d'arbres touffus où s'entrelaçaient des plantes grimpantes. Je savais que ces arbres et ces plantes n'étaient pas les mêmes que ceux de Velada Borthan ; que les bêtes sauvages, les serpents, les insectes de cet endroit n'étaient pas non plus ceux de mon continent natal ; ce qui se dressait devant nous était une terre étrangère et peut-être hostile, tel un monde inconnu attendant qu'on y pose le pied pour la première fois. Il me semblait remonter le cours du temps, et je m'imaginais être un explorateur découvrant une nouvelle planète. Cette jungle sombre était la porte ouverte sur quelque chose d'étrange et de terrible. Et pourtant je n'avais pas peur ; j'étais simplement fasciné par cette vision. Ce spectacle était celui du monde tel qu'il existait avant la venue de l'homme. C'était comme si les maisons divines, les purgateurs, la justice du port, rien de tout cela n'avait existé. Comme si la seule réalité était celle de ces silencieuses avenues d'arbres, des rivières houleuses parcourant les vallées, des lacs aux profondeurs insondées, des longues et lourdes feuilles chargées des vapeurs de la jungle, des bêtes

préhistoriques s'ébattant dans le limon sans être chassées, des créatures volantes déployant leurs ailes sans connaître la peur, et des plateaux herbeux, et des veines de métal précieux. Un royaume vierge, sur lequel planait la présence des dieux, du Dieu, le Dieu qui attendait le temps de ses adorateurs. Les dieux solitaires qui ne savaient pas encore qu'ils étaient d'essence divine. Le Dieu solitaire.

La réalité, bien sûr, était moins romantique. En un endroit où les falaises s'abaissaient au niveau de la mer pour former une crique s'était installée – une petite agglomération de masures, dont les habitants – au nombre de quelques douzaines – vivaient là pour profiter du passage des bateaux. J'avais pensé que tous les natifs de Sumara habitaient à l'intérieur du continent, et je me les représentais comme des tribus sauvages. Ce fut donc avec surprise que je vis le capitaine Khrisch amarrer notre navire à une jetée de bois vermoulu, sur laquelle se tenait une délégation venue nous accueillir.

Comme je l'avais fait dans mon enfance pour les Terriens, je m'étais plus ou moins attendu à trouver un aspect différent à ces peuplades du continent Sud. Je savais que c'était irrationnel, puisque, après tout, nous sommes tous de la même lignée. Mais leurs siècles de vie dans la jungle n'avaient-ils pas transformé ces individus ? Leur désaveu de la Convention ne les avait-il pas conduits à se laisser envahir par les exhalaisons de la jungle, à devenir des êtres inhumains ? Eh bien, non. Ils ressemblaient aux paysans de n'importe quelle province de notre continent. Certes, ils portaient des ornements insolites, des pendentifs et des bracelets d'une facture exotique, mais rien d'autre en eux, ni la teinte de leur peau, ni la forme de leur figure, ni la couleur de leurs cheveux, ne les différenciait des hommes que j'avais toujours connus.

Il y en avait huit ou neuf. Deux, visiblement les chefs, parlaient le dialecte de Manneran, mais avec un accent gênant. Les autres ne témoignant en rien qu'ils comprenaient les langues du Nord, bavardaient entre eux en un jargon à la fois cliquetant et guttural. Schweiz trouva la communication plus facile que moi, et il engagea une longue conversation, que j'eus tant de peine à suivre que je cessai bientôt d'y prêter attention.

Je m'écartai pour aller explorer le village, fus inspecté par des enfants aux yeux à fleur de tête – ici, les filles allaient nues même après l'âge où leurs seins s'étaient formés. Et quand je rejoignis Schweiz, il me dit : « Tout est arrangé.

— C'est-à-dire ?

— Cette nuit, nous dormons ici. Demain, ils nous guideront vers un village qui produit la drogue. Ils ne garantissent pas qu'on nous permette d'en acheter.

— Elle n'est vendue qu'à certains endroits ?

— Évidemment. Ils jurent qu'il n'y en a pas ici.

— De quelle durée, le trajet ?

— Cinq jours à pied. Vous aimez les jungles, Kinnal ?

— Je ne les connais pas encore.

— Vous allez apprendre à le faire. »

Il se détourna pour s'entretenir avec le capitaine Khrisch, qui projetait une expédition pour son compte le long de la côte sumarienne. Schweiz se mit d'accord avec lui pour que le bateau nous attende à notre retour. Les matelots déchargèrent nos bagages – principalement des objets pour faire du troc : miroirs, couteaux, verroterie et autres, puisque les indigènes n'utilisaient pas la monnaie – et ils reprirent la mer avant la tombée de la nuit.

Schweiz et moi nous étions vu attribuer une cabane à notre usage, sur un rocher dominant le port. Matelas de feuilles, couvertures de peaux de bêtes, une seule fenêtre de guingois, pas de sanitaire : voilà ce que les milliers d'années de voyage de l'homme à travers les étoiles nous avaient apporté. Nous discutâmes du montant de notre loyer, aboutîmes à un accord à base de couteaux de chasse et de fulgureurs, et, au coucher du soleil, on nous apporta notre dîner. Un ragoût étonnamment savoureux de viandes épicées, des fruits rouges à la forme anguleuse, une marmite de légumes à demi cuits, un pot de ce qui ressemblait à du lait fermenté : nous mangeâmes de bon appétit, avec plus de plaisir que nous ne l'avions escompté, malgré les plaisanteries que nous échangions sur les maladies que nous allions attraper. J'adressai une libation au dieu des voyageurs, plus par habitude que par conviction. Schweiz remarqua : « Alors, vous avez toujours la foi ? » Je répondis que

je ne voyais pas de raison de ne plus croire aux dieux, bien que ma foi dans les enseignements des hommes eût été considérablement affaiblie.

À la proximité où nous étions de l'équateur, la nuit tombait très vite, et ce fut comme un rideau noir qui s'abaissa brusquement. Nous restâmes dehors un moment, à parler d'astronomie, Schweiz vérifiant mes connaissances acquises et m'en inculquant d'autres. Puis nous allâmes nous coucher. Moins d'une heure plus tard, deux silhouettes se montrèrent à l'entrée de la cabane ; je me dressai, persuadé qu'il s'agissait de voleurs ou d'assassins, mais un rayon de lune éclaira de profil le corps d'un des intrus, et je vis de lourds seins de femme. Schweiz, dans son coin, observa : « Je pense qu'elles sont comprises dans le prix du loyer. » L'instant d'après, une chair nue et chaude se pressait contre la mienne. Je sentis une odeur âcre, touchai une hanche grasse et la trouvai recouverte d'une sorte d'huile épicee : un cosmétique utilisé par les femmes de Sumara, découvris-je par la suite. En moi la curiosité et la prudence se combattirent. Quand j'avais, étant jeune homme, séjourné à Glain, je craignais d'attraper des maladies en copulant avec des femmes étrangères. Mais n'aurais-je pas dû faire cette expérience amoureuse inédite ? Du côté de Schweiz, j'entendis des bruits de baisers et d'étreintes, des rires. La femme près de moi s'agitait impatiemment. Écartant les cuisses dodues, je me mis à la stimuler de la main. Elle se plaça dans la position qui devait leur être propre : sur le côté, face à moi, une jambe au-dessus de moi et le talon posé contre mes fesses. Je n'avais pas eu de femme depuis ma dernière nuit à Manneran ; ce fait, joint à mon vieux problème d'éjaculation prématurée, eut à nouveau raison de moi, et j'arrivai au terme dès les phases préliminaires. La femme cria quelque chose, probablement une plaisanterie à propos de ma virilité, à sa compagne, qui soupirait et gémissait dans le coin de Schweiz, et elle reçut une réponse accompagnée d'un ricanement. Avec rage et chagrin, je me forçai à faire renaître mon désir, et je la pris de nouveau, malgré la puanteur de son haleine qui me paralysait presque, malgré aussi le mélange nauséieux que formait sa sueur avec l'huile sur sa peau. Je finis par l'amener au plaisir, mais ce fut

une corvée accomplie sans joie. Quand ce fut terminé, elle me mordilla le coude : leur façon d'embrasser, je suppose. En marque de gratitude et d'excuse. Finalement, je lui avais bien rendu hommage. Le matin suivant, je scrutai les filles du village, en me demandant laquelle m'avait honoré de ses caresses. Toutes avaient les dents écartées, les seins flasques, les yeux globuleux. Plût au Ciel que ma compagne de lit ne fût aucune de celles-ci ! Pendant plusieurs jours, je m'examinai avec inquiétude, en m'attendant chaque matin à voir l'apparition des symptômes d'une maladie vénérienne ; mais tout ce qu'elle me communiqua fut le dégoût de l'amour à la sumarienne.

40

Au lieu de cinq jours, il nous en fallut six. Ou Schweiz avait mal compris, ou le chef du village savait mal compter. Nous étions accompagnés d'un guide et de trois porteurs. Jamais je n'avais autant marché, sans arrêt de l'aube au crépuscule, avec sous mes pieds un sol élastique et mou. De chaque côté du sentier, la jungle dressait ses murs verdoyants. L'humidité était étonnante, pire que les pires des jours à Manneran, et nous avions l'impression de nager dans l'air. Il y avait des insectes aux yeux comme des joyaux et aux becs terrifiants. Des bêtes rampantes aux nombreuses pattes qui détalaien devant nous. Des cris stridents, des bruits de lutte se faisaient entendre hors de notre vue. Le soleil avait peine à percer la voûte des feuillages. Des fleurs poussaient sur les troncs des arbres : des parasites, expliqua Schweiz. L'une d'elles, jaune et gonflée, avait comme une figure humaine, avec des yeux saillants et une bouche béante qui servait de sac à pollen. Une autre était encore plus bizarre : au milieu de ses pétales roses et noirs se dressait une caricature d'organe génital masculin, un phallus charnu et deux testicules pendans. Schweiz, avec des cris d'amusement, la cueillit et mima avec elle une parodie obscène. Les indigènes marmonnèrent entre eux ; peut-être se demandaient-ils si après

tout ils avaient bien fait de nous envoyer des femmes cette première nuit.

Nous nous enfoncions à l'intérieur du continent, et, après avoir émergé de la jungle, nous gravîmes pendant un jour et demi les pentes d'une montagne, pour finalement retrouver la jungle de l'autre côté. Schweiz demanda à notre guide pourquoi nous n'avions pas contourné la montagne au lieu de l'escalader, et l'autre répondit que c'était la seule route, car des fourmis venimeuses infestaient les plaines environnantes : charmante perspective. Autour de la montagne, on apercevait des lacs et des fleuves, grouillants d'une vie qui affleurait à la surface. Tout ce spectacle me semblait irréel. À quelques jours par voie de mer, il y avait Velada Borthan, ses banques, ses douanes, ses maisons divines, ses voitures. Un continent civilisé, mis à part sa partie centrale inhabitable. Alors que, là où nous marchions, l'homme n'avait pas imposé sa marque. Et la sauvagerie des lieux finissait par m'opprimer – de même que l'air pesant, les bruits nocturnes, les conversations inintelligibles de nos compagnons primitifs.

Le sixième jour, nous parvîmes au village indigène. Il y avait peut-être trois cents huttes éparpillées sur une prairie, au confluent de deux rivières. J'avais l'impression qu'une ville plus importante s'était élevée là autrefois, car, en bordure du village, on voyait des monticules et des tertres recouverts d'herbe qui auraient pu être le site de ruines anciennes. Ou bien n'était-ce qu'une illusion ? Avais-je besoin de me convaincre que les Sumariens avaient régressé après avoir quitté notre continent au point de voir des signes de déclin et de décadence partout où mes yeux se portaient ?

Les villageois nous entouraient : pas hostiles, simplement curieux. Des gens du Nord étaient pour eux un spectacle inaccoutumé. Certains s'approchèrent pour me toucher : un tapotement timide sur l'avant-bras, accompagné d'un petit sourire. Ces habitants de la jungle étaient différents de ceux qui vivaient dans les cabanes près du port. Ils étaient plus aimables, plus confiants, plus enfantins. Le peu de civilisation qui avait atteint les indigènes du port avait suffi à entacher leur esprit ;

mais ce n'était pas le cas ici, où le contact avec des voyageurs venus du Nord était beaucoup moins fréquent.

Des palabres interminables commencèrent entre Schweiz, notre guide et trois des vieillards du village. Au bout de quelques instants, Schweiz renonça à y participer. Le guide, se lançant dans de longues cascades verbales ponctuées de gesticulations, semblait expliquer sans arrêt la même chose aux villageois, qui lui faisaient constamment les mêmes réponses. Ni Schweiz ni moi n'en comprenions une syllabe. En fin de compte, le guide, l'air agité, se tourna vers Schweiz et lui parla dans son sabir, où notre langue était déformée par l'accent sumarien. Pour moi, cela restait obscur, mais Schweiz, avec son habileté à converser avec les étrangers, était en mesure de comprendre. Il me dit finalement : « Ils sont d'accord pour nous en vendre. À condition que nous nous montrions dignes de la recevoir.

— Comment le sauront-ils ?

— Nous allons en prendre avec eux, au cours d'un rituel d'amour ce soir. Notre guide a essayé de les en dissuader, mais ils n'ont rien voulu entendre. Pas de communion, pas de marchandise.

— Y a-t-il des risques ? »

Schweiz secoua la tête.

« Je n'ai pas cette impression. Mais le guide a dans l'idée que nous cherchons seulement un profit, que nous ne voulons pas la drogue pour l'utiliser mais pour la revendre une fois revenus chez nous. Et, comme il pense que nous n'en sommes pas des utilisateurs, il essaie de nous éviter d'en subir les conséquences. Les villageois aussi pensent que nous ne sommes pas des utilisateurs, et il n'est pas question pour eux d'en accorder une parcelle à quelqu'un qui veut simplement en faire le négoce. Ils n'en donneront qu'à des croyants véritables.

— Mais nous sommes des croyants véritables, insistai-je.

— Je sais. Mais comment les en persuader ? Ils en connaissent assez sur les gens du Nord pour savoir qu'ils gardent toujours leur esprit fermé, et ils veulent nous amener à ouvrir notre âme. Mais je vais essayer encore une fois. »

Cette fois, ce furent Schweiz et le guide qui parlementèrent pendant que les chefs du village les écoutaient en silence. Adoptant les gestes et même l'accent du guide, de sorte que la totalité du dialogue me devint incompréhensible, Schweiz insista à maintes reprises, tandis que le guide repoussait tout ce qu'il lui disait. J'étais saisi d'un sentiment de désespoir, au point d'être prêt à suggérer de tout abandonner. Puis Schweiz se tut. Le guide, toujours soupçonneux, lui demanda visiblement s'il voulait réellement ce qu'il disait être venu chercher, et Schweiz répondit avec emphase que oui ; le guide, l'air sceptique, se tourna à nouveau vers les chefs du village. Cette fois, ils se parlèrent brièvement, et le guide fut tout aussi bref en se retournant vers Schweiz. « Ça y est, c'est arrangé, me dit Schweiz. Nous allons prendre la drogue avec eux ce soir. » Il s'approcha de moi et me toucha le coude. « Souvenez-vous d'une chose. Quand la drogue agira, *soyez tout amour*. Si vous ne pouvez pas les aimer, c'est perdu. »

Je fus offensé qu'il ait jugé nécessaire de me donner cet avertissement.

41

Dix d'entre eux vinrent nous chercher au crépuscule et nous conduisirent dans la forêt à l'est du village. Parmi eux se trouvaient les trois chefs et deux autres vieillards, ainsi que deux hommes jeunes et trois femmes. L'une des femmes était belle, l'autre laide, la troisième était âgée. Notre guide ne nous accompagnait pas ; j'ignore si c'était parce qu'on ne l'avait pas invité à la cérémonie ou s'il ne tenait simplement pas à y prendre part.

Nous parcourûmes une distance considérable. À présent, nous n'entendions plus les cris des enfants du village ni les aboiements des animaux domestiques. Notre halte eut lieu dans une clairière isolée, où des centaines d'arbres avaient été abattus et leurs troncs disposés sur cinq côtés comme des bancs,

de manière à former un amphithéâtre pentagonal. Au milieu de la clairière se trouvait une fosse à feu aux parois d'argile, avec une grosse pile de bûches disposée à côté ; dès que nous fûmes arrivés, les deux jeunes hommes se mirent à édifier un brasier, qu'ils allumèrent. De l'autre côté du tas de bûches, il y avait une seconde fosse, environ deux fois plus large que le corps d'un homme, également revêtue de parois d'argile ; elle s'enfonçait en diagonale dans le sol et donnait l'apparence d'un souterrain d'une profondeur notable, tel un tunnel creusé pour accéder aux tréfonds du monde. À la lumière du brasier, j'essayais d'en scruter l'intérieur, mais de là où je me tenais, je n'apercevais rien.

Les Sumariens nous indiquèrent par gestes où nous asseoir : à la base du pentagone. La femme laide se plaça à côté de nous. À notre gauche, à côté de l'entrée du tunnel, s'installèrent les trois chefs. À notre droite, près du feu, les deux hommes jeunes. À l'angle extérieur droit, se postèrent la vieille femme et l'un des vieillards ; l'autre vieillard et la femme belle se rendirent à l'angle extérieur gauche. La nuit était tombée quand notre installation fut terminée. Les Sumariens retirèrent le peu de vêtements qu'ils portaient et nous firent signe de les imiter. Schweiz et moi nous dévêtrimes, empilant nos affaires à côté de nous. Un des chefs fit un signal ; se levant, la femme belle se dirigea vers le feu et mit une branche en contact avec les flammes jusqu'à obtenir une torche ; puis, s'avançant vers l'entrée en pente du tunnel, elle y pénétra en rampant malaisément, les pieds en avant, tenant la torche levée. La femme et la torche disparurent à notre vue. Pendant quelques instants, j'aperçus encore les reflets de la flamme provenant de l'intérieur du tunnel, mais elle ne tarda pas à s'éteindre, avec une fumée noire qui monta par l'ouverture. Peu après, toutefois, la femme ressortit sans la torche. D'une main, elle tenait un pot rouge aux bords épais, de l'autre un long flacon vert. Les deux vieillards – des grands prêtres ? – quittèrent leur place et lui prirent ces objets. Ils entamèrent une mélopée et l'un d'eux, plongeant la main dans le pot, en retira une poignée de poudre blanche – la drogue ! – qu'il versa dans le flacon. L'autre secoua solennellement le flacon pour mélanger son contenu. Pendant

ce temps, la vieille femme – une prêtresse ? – s'était prosternée à l'entrée du tunnel et avait entonné un chant à l'intonation différente, sur un rythme haletant, pendant que les deux hommes continuaient d'entretenir le feu. Le chant se poursuivit plusieurs minutes. Puis la femme qui s'était introduite dans le tunnel – une créature mince, aux seins dressés, à la longue chevelure brune aux reflets roux – saisit le flacon des mains du vieillard et l'apporta de notre côté, où l'autre femme, s'avancant vers elle, le reçut à son tour avec respect en le prenant à deux mains. Elle le transporta vers les trois chefs assis et le leur tendit. Maintenant, pour la première fois, les chefs se joignaient au chant. Ce qui m'apparaissait comme le Rite de Présentation du Flacon se poursuivit ; d'abord, je fus fasciné, prenant plaisir à l'étrangeté de la cérémonie, mais bientôt je me mis à m'ennuyer et, pour me distraire, j'essayai d'attribuer une définition spirituelle à ce qui se passait. Le tunnel, décidai-je, symbolisait l'ouverture génitale de notre mère la planète, la route vers sa matrice, là où la drogue – obtenue à partir d'une racine – était engendrée. J'échafaudai une construction métaphorique complexe mettant en jeu un culte maternel, la signification symbolique de l'introduction de la torche allumée dans le sein de la mère-planète, l'utilisation de femmes laides et belles pour représenter l'universalité de la féminité, la fonction des deux jeunes surveillants du feu comme gardiens de la puissance sexuelle des chefs, et bien d'autres choses absurdes, mais de nature élaborée pour quelqu'un comme moi qui n'avais pas l'habitude de manier les idées intellectuelles. Le plaisir que j'éprouvais à rêvasser fut brusquement stoppé quand je me rendis compte à quel point je me plaçais dans la peau du civilisé bienveillant. Je traitais ces Sumariens comme de vulgaires sauvages, dont les chants et les rites renfermaient un certain intérêt esthétique mais ne pouvaient offrir de contenu sérieux. En vertu de quoi me permettais-je cette attitude condescendante ? N'étais-je pas venu parmi eux pour solliciter la drogue de l'accession à la connaissance, dont mon âme était avide ? Qui de nous était l'être le plus évolué ? Je me reprochai mon état d'esprit supérieur. *Sois tout amour.* Laisse de côté la sophistication et les bonnes manières. Partage leur rite si tu en

es capable, et ne montre aucun mépris à son égard, ne ressens aucun mépris, *n'aie* aucun mépris. *Sois tout amour.* Maintenant, les chefs étaient en train de boire, avalant chacun une gorgée avant de tendre le flacon à la femme laide, laquelle alla ensuite l'offrir aux vieillards, puis à la vieille femme, puis à la femme belle, puis aux jeunes hommes qui animaient le feu, puis à Schweiz, et enfin à moi. Elle m'adressa un sourire en me tendant le flacon. À la lueur dansante des flammes, elle paraissait soudain d'une grande beauté. Le flacon contenait un vin sirupeux ; je faillis m'étrangler en le buvant, mais je parvins à l'absorber. Et la drogue descendit dans mon tube digestif, et elle commença le voyage qui menait jusqu'à mon âme.

42

Tous nous devînmes un seul : les dix indigènes et nous deux. Il y eut d'abord les étranges sensations : accroissement de la perception, perte de la notion de l'environnement, visions de lumière céleste, audition de bruits bizarres ; puis la conscience des battements de cœur et des rythmes corporels des autres autour de moi, le dédoublement, le chevauchement des sensations ; et ensuite la dissolution du moi, et nous devînmes un, nous qui avions été douze. Je fus plongé dans un océan d'âmes où je m'abîmai. J'étais emporté vers le Centre de Toutes Choses. Je ne savais plus si j'étais Kinnal le fils du septarque, ou Schweiz l'homme de la vieille Terre, ou les servants du brasier, ou les chefs, ou les prêtres, ou les femmes, ou la prêtresse, car tous étaient inextricablement mêlés en moi et moi en eux. Et l'océan d'âmes était un océan d'amour. Comment aurait-il pu en être autrement ? Chacun de nous était les autres. L'amour de soi nous lie les uns aux autres. L'amour de soi est l'amour des autres ; l'amour des autres est l'amour de soi. Et j'étais tout amour. Je comprenais plus clairement pourquoi Schweiz m'avait dit : *je vous aime*, au sortir de la drogue la première fois – cette phrase étrange, si obscène sur Borthan, si incongrue

entre deux hommes. Et je disais aux dix Sumariens *je vous aime* non pas en mots car je n'avais pas de mots qu'ils pussent comprendre. *Je vous aime*. Et je le pensais sincèrement, et ils acceptaient le don de mon amour. Moi qui faisais partie d'eux. Moi qui, peu auparavant, les considérais de façon protectrice comme d'amusants primitifs adorant des feux de joie dans les bois. À travers eux, je captais les bruits de la forêt et le balancement des marées, ainsi que, oui, l'amour miséricordieux de notre grande mère la planète, qui dort en soupirant et en s'agitant sous nos pieds, et qui nous a gratifiés de la racine qui fournit cette drogue afin de guérir nos âmes. J'apprenais ce que c'était que d'être un Sumarien et de mener une vie simple au confluent de deux rivières. Je découvrais comment on peut être primitif et appartenir en même temps à la communauté de l'humanité civilisée. Je réalisais à quel point, au nom de la sainteté, les gens de Velada Borthan s'étaient transformés en êtres à l'âme amputée. Tout cela ne me venait pas sous forme de mots ni même en un flot d'images, mais plutôt comme une coulée de connaissances qui m'envahissait et faisait aussitôt partie de moi. Il m'est impossible de donner plus de détails, car on ne peut exprimer en mots ce qui précisément n'appartient pas aux mots. On ne peut que suggérer des approximations qui au mieux offrent une distorsion de la vérité. Car il me faut transformer mes perceptions en mots que je formule selon la manière dont mon habileté le permet, et l'esprit du lecteur doit ensuite convertir ces mots en un système de perceptions qui lui est propre, et, à chaque étape de cette transmission, il y a une déperdition de densité, si bien qu'à la fin il n'y a plus que l'ombre de l'expérience que je fis dans la clairière de Sumara Borthan. Alors, comment m'expliquer ? Nous étions fondus les uns dans les autres. Fondus dans le même amour. Sans avoir de langage commun, nous arrivions à une totale compréhension de nos êtres respectifs. Et, quand l'effet de la drogue se relâcha, une part de moi resta en eux et une part d'eux en moi. Si vous voulez en savoir davantage, si vous voulez entrevoir ce que c'est que d'être libéré de la prison de son crâne, si vous voulez goûter l'amour pour la première fois de votre vie, je vous dis : ne

cherchez pas d'explications façonnées avec des mots, mais portez le flacon à vos lèvres. Portez le flacon à vos lèvres.

43

Nous avions subi l'épreuve avec succès. Ils étaient prêts à nous donner ce que nous désirions. Après le temps de l'amour partagé vint celui du marchandage. Nous rentrâmes au village, et le lendemain matin nos porteurs sortirent nos ballots de marchandises, et les trois chefs posèrent à côté trois pots d'argile, l'un vide, les deux autres contenant de la poudre blanche. Nous entassâmes les couteaux, les miroirs, les fulgureurs, les breloques, et ils commencèrent à verser en échange de petites quantités de poudre dans le pot vide. Schweiz s'occupait de la plus grande partie du marchandage. Le guide qui nous avait accompagnés depuis la côte était de peu d'utilité, car s'il pouvait parler le langage des chefs, il n'avait jamais parlé à leur âme. En fait, le cours du marchandage s'inversa subitement : Schweiz se mit à entasser joyeusement par terre de la bimbeloterie non comprise dans le marché, et les chefs en retour versaient des suppléments de poudre dans notre pot, le tout dans une atmosphère de rires de plus en plus excités à mesure que le concours de générosité devenait plus frénétique. Nous finîmes par abandonner aux villageois tout ce que nous avions, en ne gardant que quelques objets à donner à notre guide et aux porteurs, et les villageois nous firent cadeau d'une quantité de drogue suffisante pour prendre au piège l'esprit d'une foule d'individus.

Le capitaine Khrisch nous attendait quand nous regagnâmes le port. « On voit que votre voyage a été favorable, remarqua-t-il.

— Est-ce donc si évident ? questionnai-je.

— À votre arrivée ici, vous étiez des hommes préoccupés. Vous êtes maintenant des hommes heureux. Oui, c'est bien évident. »

163

La première nuit de notre voyage de retour, Schweiz me fit venir dans sa cabine. Il avait sorti le pot de poudre blanche et en avait descellé le couvercle. Je le regardai verser avec soin des doses de drogue dans de petits sachets du genre de celui qu'il m'avait montré la première fois. Il opérait en silence, me regardant à peine, et il aboutit à près de quatre-vingts sachets. Quand il eut terminé, il en compta une douzaine qu'il rassembla d'un côté de la table. Puis, me désignant les autres, il me dit : « Voici pour vous. Cachez-les bien dans vos bagages, sinon vous aurez besoin de toute votre autorité à la justice du port pour arriver à faire fermer les yeux aux douaniers.

— Vous m'en avez donné cinq fois plus que votre part, protestai-je.

— Vous en avez plus grand besoin que moi », rétorqua Schweiz.

44

Je ne compris ce qu'il avait voulu dire qu'au moment de notre retour à Manneran. Nous jetâmes l'ancre à Hilminor, payâmes le capitaine Khrisch, eûmes droit à un minimum de formalités d'inspection (comme les fonctionnaires des douanes étaient confiants, il n'y a pas encore si longtemps !) et regagnâmes en voiture la capitale. En pénétrant dans la ville de Manneran par la route de Sumar, nous traversâmes un quartier populeux où se succédaient des marchés et des échoppes en plein air et où je vis des milliers de mes concitoyens en train de se bousculer, de marchander, de se quereller. Je les vis discuter en criaillant à propos des contrats qu'ils échangeaient. Je vis leurs figures pincées, leur air d'être sur leur garde, leurs yeux mornes et sans amour, et je songeai à la drogue que je transportais, en me disant : *si seulement je pouvais leur dégeler l'âme*. Je m'imaginai marchant parmi eux, accostant les étrangers, attirant à l'écart celui-ci ou celui-là pour leur chuchoter : « Je suis un prince de Salla et un membre important

de la justice du port, qui a rejeté ces choses vides pour apporter le bonheur à l'humanité, et je voudrais vous apprendre à connaître la joie par le partage de soi. Faites-moi confiance : je vous aime. » Sans aucun doute, la plupart s'enfuiraient dès mes premières paroles, révoltés par l'obscénité initiale de mon « je suis » et d'autres me cracheraient au visage en me traitant de fou, et certains appelleraient la police ; mais peut-être y en aurait-il quelques-uns qui écouterait, qui seraient tentés, qui m'accompagneraient dans quelque pièce retirée à proximité des quais, où nous partagerions la drogue de Sumara. L'une après l'autre, j'ouvrirais des âmes, jusqu'à ce qu'il y en ait dix comme moi, puis vingt, puis une centaine : une société secrète de montreurs de soi, dont tous les membres se reconnaîtraient les uns les autres à cause de la chaleur et de l'amour dans leur regard, et s'en iraient de par la cité sans craindre de dire « je » et « moi » à leurs compagnons initiés, en abandonnant non seulement la syntaxe de la politesse mais aussi les poisons de l'effacement de soi impliqués par cette syntaxe. Et, plus tard, je convoquerais à nouveau le capitaine Khrisch pour un autre voyage vers Sumara Borthan, et je reviendrais chargé de provisions de poudre blanche, et je me déplacerais à travers toute la province, ainsi que tous mes adeptes, et nous continuerions d'aborder les gens en leur souriant, en leur murmurant : « Je voudrais vous apprendre à connaître la joie par le partage de soi. Faites-moi confiance : je vous aime. »

Il n'y avait pas de rôle pour Schweiz dans cette vision. Ce n'était pas sa planète ; il ne pouvait concevoir le but de la transformer. Ce qui l'intéressait, c'était son désir spirituel, sa soif de la divinité. Il pouvait poursuivre cette quête seul de son côté. Il n'avait pas besoin de parcourir la ville pour faire des adeptes. Et c'était pourquoi il m'avait remis la plus grande partie de la drogue : c'était moi l'évangéliste, le nouveau prophète, le messie de l'ouverture de l'âme, et Schweiz l'avait compris avant moi. Jusqu'à présent, il avait été le meneur : c'est lui qui avait capté ma confiance, qui m'avait amené à essayer la drogue, à entreprendre le voyage vers Sumara Borthan, en restant à mes côtés pour me rassurer et me protéger. D'un bout à l'autre, j'étais resté dans son ombre. Maintenant, il n'avait

plus à m'éclipser. Armé de mes petits sachets de poudre blanche, je pouvais entamer par moi-même la campagne destinée à changer un monde.

C'était un rôle que j'accueillais avec joie. Toute ma vie, j'avais vécu dans l'ombre d'un homme ou d'un autre, malgré la force de mon corps et les facultés de mon esprit. Peut-être était-ce une conséquence naturelle de ma naissance comme fils cadet d'un septarque. D'abord, il y avait eu mon père, dont jamais je n'aurais pu espérer égaler l'autorité, le savoir ni la puissance ; ensuite Stirron, dont l'accession au trône avait entraîné mon exil ; puis mon patron au camp de bûcherons de Glin ; puis Segvord Helalam ; et maintenant Schweiz. Tous des hommes déterminés qui connaissaient leur place dans le monde, alors que moi j'errais au hasard. Et maintenant, à la force de l'âge, je pouvais enfin émerger. J'avais une mission. J'avais un but. Ceux qui tissaient la trame du destin m'avaient amené à cet endroit, avaient fait de moi ce que j'étais, m'avaient préparé pour ma tâche. Et j'acceptais leurs ordres avec bonheur.

45

Il y avait une fille avec laquelle j'aimais à me distraire, qui habitait une chambre au sud de la ville, dans le labyrinthe de vieilles rues derrière la Chapelle de Pierre. Elle prétendait être l'enfant illégitime du duc de Kongoroï, engendrée lors d'une visite accomplie par celui-ci à Manneran lors du règne de mon père. Peut-être son histoire était-elle vraie. En tout cas, elle y croyait. J'avais l'habitude d'aller la voir deux ou trois fois par lunaison pour passer avec elle une heure de plaisir, quand je me sentais trop paralysé par la routine de mon existence ou que l'ennui me prenait à la gorge. Elle était simple mais passionnée : sensuelle, disponible, peu exigeante. Je ne lui avais pas caché mon identité mais ne lui avais rien révélé de mon moi intime, dont d'ailleurs elle ne se montrait pas curieuse ; nous parlions peu, et il n'était pas question d'amour entre nous. En échange

du prix de son loyer, elle me laissait user occasionnellement de son corps, et la transaction n'était pas plus compliquée que cela. Elle fut la première à qui je fis prendre la drogue. Je la mélangeai à du vin doré. « Nous allons boire ça », lui dis-je, et comme elle me demandait pourquoi, j'expliquai : « Cette boisson nous rapprochera. » Sans grande curiosité, elle voulut savoir quel effet cela nous ferait, et j'ajoutai : « Elle va ouvrir nos âmes et les rendra transparentes. » Elle ne fit aucune protestation – ne s'abrita pas derrière la Convention, ne chercha pas à défendre son intimité, ne fit pas de remontrances sur les turpitudes de l'exhibition de soi. Elle fit ce que je lui disais, persuadée que je ne lui voulais aucun mal. Nous absorbâmes la dose, puis nous nous couchâmes nus sur le lit en attendant que les effets commencent à se produire. J'entrepris de la caresser, et bientôt la sensation d'étrangeté survint, ainsi que les phénomènes que je connaissais déjà, et nous nous mêmes à percevoir les pulsations de notre cœur. « Oh ! dit-elle. Oh ! comme on se sent bizarre ! » Mais elle n'était pas effrayée. Nos âmes dérivèrent à la rencontre l'une de l'autre et se fondirent dans la clarté éblouissante qui provenait du Centre de Toutes Choses. Et je découvris quelle impression cela faisait de n'avoir qu'une fente entre mes cuisses, et je sus ce que c'était de remuer les épaules et de sentir se mouvoir des seins lourds, et je perçus la présence palpitante et impatiente des ovules dans mes ovaires. Au sommet de notre voyage, nous unîmes nos corps. Et je sentis mon sexe s'insinuer dans ma cavité pelvienne. Je me sentis bouger à l'intérieur de moi. Je sentis la lente marée moite du plaisir se lever quelque part au fond des profondeurs sombres et chaudes de mon vagin, et je sentis le fourmillement de l'extase imminente danser le long de mon sexe, et je sentis le contact rude de ma poitrine velue écrasant les tendres globes de mes seins, et je sentis mes lèvres sur mes lèvres, ma langue dans ma bouche, mon âme dans mon âme. L'union de nos corps dura des heures, ou, du moins, c'est ce qu'il parut. Et à ce moment l'intérieur de moi lui était ouvert, et elle pouvait y voir tout ce qu'elle choisissait de recueillir : mon enfance à Salla, ma fuite à Glin, mon mariage, mon amour envers ma sœur par le lien, mes faiblesses, mes fraudes, et moi je regardais en elle et je voyais sa

douceur, sa frivolité, le sang de ses premières règles, l'autre sang qu'elle avait perdu plus tard, l'image de Kinnal Darival qu'elle portait dans son esprit, les vagues commandements de la Convention, et tout le reste de ce qui agrémentait son âme. Ensuite, nous fûmes balayés par le tourbillon de nos sens. Je ressentis son orgasme et le sien, le sien et le mien, le sien et le sien, la double colonne ascendante de frénésie qui n'était qu'une, le spasme et le jaillissement, la montée et la chute. Nous retombâmes immobiles, épuisés, englués l'un à l'autre, en sueur, tandis que la drogue continuait de faire retentir son tonnerre à travers nos esprits jumelés. J'ouvris les yeux et vis les siens, les pupilles dilatées, le regard perdu. Elle m'adressa un sourire de côté. « Je... je... je... je... je... » fit-elle. « Je ! » L'émerveillement semblait l'abasourdir. « Je ! Je ! Je ! » Je déposai un baiser entre ses seins et sentis moi-même l'affleurement de mes lèvres. « Je t'aime », lui dis-je.

46

Il y avait un employé aux bureaux de la justice du port, un certain Ulman, moitié moins âgé que moi et homme d'avenir, envers qui j'avais de l'estime. Il connaissait ma naissance et n'en était pas impressionné ; son respect à mon égard était uniquement fondé sur mes qualifications professionnelles. Je le convoquai un jour en fin d'après-midi, après le départ des autres. « Il existe une drogue en provenance de Sumara, lui dis-je sans détour, qui permet à l'esprit de pénétrer librement celui d'un autre. » Il sourit en disant qu'il en avait entendu parler, mais qu'il savait qu'elle était difficile à obtenir et dangereuse à utiliser. « Il n'y a aucun danger, lui répondis-je. Quant à la difficulté de l'obtenir... » Je sortis un de mes sachets. Il ne cessa pas de sourire, mais des taches rouges apparurent sur ses joues. Nous prîmes la drogue ensemble dans mon bureau. Quelques heures plus tard, quand nous partîmes pour regagner notre

domicile, je lui en donnai une autre dose pour qu'il puisse la partager avec sa femme.

47

Dans la Chapelle de Pierre, je m'enhardis au point d'aborder un étranger, un homme au corps trapu vêtu de façon princière qui pouvait être un membre de la famille du septarque. Il avait les yeux clairs et sereins de celui qui a la foi et qui, ayant regardé à l'intérieur de soi, est heureux de ce qu'il y a vu. Mais, quand j'eus commencé à lui parler, il me repoussa et m'injuria avec une telle fureur que celle-ci me gagna par contagion ; rendu fou de rage par ses paroles, je faillis le frapper sous l'empire de la frénésie. « *Montreur de soi ! Montreur de soi !* » Ses cris se répercutaient dans l'édifice sacré, et les fidèles sortaient des chambres de méditation pour voir ce qui se passait. C'était la pire honte que j'avais connue depuis des années. L'exultation où m'avait plongé ma mission faisait place à une autre perspective : je voyais mon entreprise comme répugnante, comme l'acte d'un maniaque poussé par on ne savait quelle impulsion à exhiber son âme aux étrangers. Puis la colère fit place en moi à la peur. Je me plissai dans l'ombre et sortis par une porte latérale, en craignant de me faire arrêter. Pendant une semaine, je marchai en rasant les murs, sans cesser de me retourner pour regarder derrière moi. Mais rien d'autre ne me poursuivait que les affres de ma conscience.

48

Ce moment d'insécurité passa. À nouveau, j'envisageai ma mission dans sa plénitude ; je reconnus la valeur de ce que

j'avais entrepris, et je n'éprouvai que du chagrin pour l'homme dans la Chapelle de Pierre qui avait refusé mon présent. En une seule semaine, je trouvai trois étrangers qui acceptèrent de partager la drogue avec moi. Je me demandais comment j'avais pu en venir à douter de moi. Pourtant, d'autres périodes de doute m'attendaient.

Je tentais de parvenir à une base théorique en ce qui concernait mon utilisation de la drogue, d'édifier une nouvelle théologie de l'amour et de l'ouverture spirituelle. J'étudiais la Convention et la plupart des commentaires à son sujet, en essayant de découvrir pourquoi les premiers colons de Velada Borthan avaient jugé nécessaire de déifier la méfiance et la dissimulation. De quoi avaient-ils peur ? Qu'espéraient-ils préserver ? Des hommes sombres en une sombre époque, avec des pensées rampant comme des serpents dans leurs crânes. En fin de compte, je n'arrivai à aucune compréhension réelle de leur psychologie. Ils étaient convaincus de leur vertu. Ils avaient agi pour le mieux. Tu ne dévoileras pas l'intimité de ton âme à ton semblable. Tu n'examineras pas indûment les besoins de ton soi. Tu ne t'autoriseras pas les plaisirs de la conversation personnelle. Tu te tiendras seul à la face des dieux. Et ainsi nous avions vécu pendant des centaines d'années, sans poser de questions, dociles, respectueux de la Convention. Peut-être la Convention n'est-elle plus qu'un sarcophage où rien n'est vivant, pour la plupart d'entre nous, sinon les pratiques courantes de la politesse : nous ne voulons pas embarrasser autrui en dévoilant notre moi, et nous continuons donc de verrouiller notre âme, de laisser pourrir nos pensées secrètes, de parler notre absurde langage à la troisième personne. Le moment était-il venu de créer une nouvelle Convention ? Un lien d'amour, un testament du partage ? À l'abri dans mes appartements, chez moi, je m'efforçais d'en rédiger une. Que

pouvais-je dire à quoi on ajouterait foi ? Que nous avions assez suivi les traditions anciennes, au prix de notre équilibre personnel ? Que les conditions périlleuses de la vie des premiers colons n'étaient plus en vigueur et que certaines coutumes, devenues plus un obstacle qu'un avantage, devaient être écartées ? Que les sociétés doivent évoluer si elles ne veulent pas tomber en décadence ? Que l'amour est meilleur que la haine et la confiance meilleure que la méfiance ? Mais j'étais peu convaincu par ce que j'écrivais. Pourquoi m'attaquais-je à l'ordre établi ? Était-ce par sincérité profonde ou à cause de l'attrait des plaisirs ? J'étais un produit de ma société ; ma formation m'emprisonnait comme un roc même au moment où je luttais pour changer ce roc en sable. J'étais pris au piège entre mes vieilles croyances et ma nouvelle foi encore informe, et je balançais sans cesse de l'une à l'autre, de la honte à l'exaltation. Un soir où je peinai sur le préambule de ma nouvelle Convention, ma sœur Halum entra de façon inattendue dans mon bureau. « Qu'es-tu en train d'écrire ? » me demanda-t-elle d'un ton léger. Je recouvris ma feuille. Mon visage devait refléter mon embarras, car elle parut regretter son intrusion. « Des rapports officiels, répondis-je. Des paperasses sans intérêt. » Ce soir-là, je brûlai tout ce que j'avais écrit, dans un paroxysme de mépris de moi-même.

50

Au cours de ces semaines, j'accomplis de nombreuses explorations dans des contrées inconnues. Des amis, des étrangers, des rencontres de hasard, une maîtresse : autant de compagnons qui me furent donnés dans ces voyages étranges. Mais, pendant toute cette phase initiale de mon temps des changements, je ne dis pas un mot de la drogue à Halum. La partager avec elle avait été mon but originel, c'était ce qui m'avait incité la première fois à approcher la drogue. Pourtant, j'avais peur d'y faire allusion devant elle. C'était par

appréhension que je reculais : et si, venant à me connaître trop bien, elle cessait de m'aimer ?

51

À plusieurs reprises, je fus sur le point d'aborder le sujet avec elle. Mais je m'en abstenaïs. Je n'osais pas franchir le pas. Vous pourrez si vous le voulez mesurer ma sincérité d'après mon hésitation ; quelle était la pureté de ma nouvelle croyance, pourriez-vous demander, si j'estimais ma sœur par le lien au-dessus d'une telle communion des âmes ? Mais je ne chercherai pas à prétendre qu'il y avait de la logique dans mes pensées. Ma libération des tabous était un acte de volonté, et non le résultat d'une évolution naturelle, et il me fallait constamment lutter contre les vieilles habitudes de notre tradition. Bien que parlant en termes de « je » et de « moi » avec Schweiz et les autres avec qui j'avais partagé la drogue, je n'étais jamais à l'aise en le faisant. Des vestiges des liens que j'avais brisés continuaient à m'enserrer. Je regardais Halum et je savais que je l'aimais ; je me répétais que le seul accomplissement possible de cet amour était la jonction de mon âme avec la sienne, et je me disais qu'entre mes mains j'avais la poudre qui permettrait ce miracle. Et je n'osais pas. Et je n'osais pas.

52

La douzième personne avec laquelle je partageai la drogue fut mon frère par le lien Noïm. Il passait à Manneran une semaine et était mon invité. L'hiver était venu, apportant la neige à Glin, les pluies à Salla, et seulement le brouillard à Manneran, et les habitants du Nord n'avaient pas besoin d'être

beaucoup poussés pour descendre vers notre province chaude. Je n'avais pas vu Noïm depuis l'été précédent, au cours duquel nous avions chassé ensemble dans les Huishtors. Durant l'année écoulée, nous nous étions éloignés l'un de l'autre ; en un certain sens, Schweiz s'était mis à occuper la place de Noïm dans ma vie, et je n'avais plus le même besoin de la compagnie de mon frère par le lien.

Noïm était désormais un riche propriétaire terrien de Salla, ayant eu droit aussi bien à l'héritage de la famille Condorit qu'aux terres de la famille de sa femme. Avec les années, il était devenu bien en chair, sans pourtant être gros ; son astuce et sa sagacité n'étaient guère enfouies profondément sous ses nouveaux replis de chair. Peu de choses échappaient à son attention. En arrivant chez moi, il m'observa avec soin, comme s'il comptait mes dents ou mes rides, et, après que nous eûmes échangé les salutations qui étaient de mise entre des frères par le lien et qu'il m'eut remis son cadeau ainsi que celui qu'il avait apporté de la part de Stirron, il me dit à brûle-pourpoint : « Tu as des ennuis, Kinnal ?

— Pourquoi cette question ?

— Ton visage est tendu. Tu as maigri. Et ta bouche... elle a une crispation qui n'annonce pas un homme paisible. Le bord de tes yeux est rougi, et ils ne regardent pas en face les yeux d'un autre. Quelque chose ne va pas ?

— Ces derniers mois ont été les plus heureux qu'on a connus de sa vie », protestai-je, peut-être avec un peu trop de véhémence.

Noïm ignora ma dénégation. « Tu as des problèmes avec Loïmel ?

— Elle suit sa route, on suit la sienne.

— Des difficultés dans ton travail, alors ?

— S'il te plaît, Noïm, ne crois-tu pas que...

— Il y a des changements inscrits sur ta figure, insista-t-il.

Nieras-tu que des changements se soient produits dans ta vie ? »

Je haussai les épaules. « Et si c'était le cas ?

— Des changements en pire ?

— On ne pense pas qu'il en soit ainsi.

— Tu es bien évasif, Kinnal. À quoi sert un frère par le lien, sinon à lui confier les problèmes que l'on a ?

— Il n'y a aucun problème, affirmai-je.

— Très bien. » Et il abandonna le sujet. Mais je le vis m'observer ce soir-là, ainsi que le lendemain au cours du déjeuner ; il me scrutait comme s'il cherchait à me sonder. Je n'avais jamais rien pu lui cacher. Nous parlions des récoltes des paysans de Salla, du nouveau programme de Stirron pour réorganiser les impôts, des tensions renouvelées entre Salla et Glin. Et tout le temps Noïm m'observait. Halum partagea notre dîner, et nous parlâmes de notre enfance, mais il m'observait toujours. Il badinait avec Halum, et en même temps ses yeux ne me quittaient pas. Cette réaction me préoccupait. Il risquait d'interroger Halum ou Loïmel pour savoir ce qui m'arrivait, et d'éveiller ainsi en elles des curiosités dangereuses. Je ne pouvais le laisser plus longtemps ignorer l'expérience capitale qui avait marqué la vie de son frère par le lien. Tard le second soir, quand tout le monde se fut retiré, j'emménai Noïm dans mon bureau, ouvris le tiroir secret où je conservais la poudre blanche et lui demandai s'il avait entendu parler de la drogue de Sumara. Il prétendit n'en rien savoir. Je lui en décrivis brièvement les effets. Son expression s'assombrit ; il parut rentrer en lui-même. « Tu en as pris souvent ? demanda-t-il.

— Onze fois jusqu'à présent.

— Mais enfin, Kinnal, *pourquoi* ?

— Pour apprendre la nature de soi, en partageant son âme avec les autres. »

Noïm eut un rire de mépris. « Toi, un montreur de soi, Kinnal ?

— On acquiert d'étranges manies sur le tard.

— Et avec qui as-tu joué à ce jeu ? »

Je répondis : « Leurs noms importent peu. Personne que tu connaisses. Des gens de Manneran, ceux qui ont l'âme aventureuse, ceux qui sont prêts à prendre des risques.

— Loïmel ? »

Ce fut mon tour de ricaner. « Jamais ! Elle n'est au courant de rien.

— Halum, alors ? »

Je secouai la tête. « On aurait aimé avoir le courage d'approcher Halum. Mais, jusqu'à présent, on lui a tout caché. On craint qu'elle ne soit trop virginal, trop facile à choquer. C'est triste, n'est-ce pas, Noïm, d'avoir à dissimuler à sa sœur par le lien une chose aussi passionnante, aussi enrichissante que celle-ci.

— À ton frère par le lien aussi, observa-t-il avec humeur.

— Tu aurais été averti le moment venu, répondis-je. Tu te serais vu offrir ta chance d'expérimenter cette communion. »

Ses paupières battirent. « Penses-tu que je l'accepterais ? »

Son obscénité délibérée me fit seulement sourire. « On souhaite voir son frère par le lien partager ses expériences. À présent, la drogue ouvre un fossé entre nous. On s'est rendu à plusieurs reprises en un lieu que tu n'as jamais visité. Comprends-tu, Noïm ? »

Il comprenait. Et il était tenté ; il vacillait au bord de l'abîme ; il se mordait les lèvres, se triturait le lobe des oreilles, et l'intérieur de son esprit m'était aussi transparent que si nous avions déjà partagé la drogue. D'une part, il était mal à l'aise, inquiet à mon égard, en sachant que je m'étais gravement écarté de la Convention et que je pouvais m'attirer de sérieux ennuis spirituels et légaux. De l'autre, il était dévoré par la curiosité, en se rendant compte que le partage de soi avec un frère par le lien était un moindre péché, et il était à demi avide de connaître le genre de communion qu'il pourrait avoir avec moi sous l'empire de la drogue. Son regard dénotait également une pointe de jalousie à l'idée que je m'étais ouvert de la sorte à de quelconques étrangers, et non à lui. Tout cela, je le sentais intuitivement, et cela me fut confirmé plus tard quand l'âme de Noïm me fut ouverte.

Nous n'en reparlâmes plus les jours suivants. Il m'accompagna au bureau, me regarda avec admiration traiter des affaires importantes. Il vit les employés s'incliner avec respect devant moi, et aussi celui qui se nommait Ulman, à qui j'avais fait connaître la drogue, et dont la familiarité à mon égard éveilla des vibrations soupçonneuses dans ses antennes ultra-sensibles. Nous rendîmes visite à Schweiz et vidâmes en sa compagnie plusieurs bouteilles de bon vin, tout en discutant de

sujets religieux avec la véhémence et la chaleur qu'on a quand on a bu. (« Toute ma vie, déclara Schweiz, a été la recherche des raisons plausibles de croire en ce que j'estime irrationnel. ») Noïm remarqua que Schweiz n'observait pas toujours les politesses grammaticales. Un autre soir, nous dinâmes avec un groupe d'aristocrates de Manneran dans une somptueuse maison au cœur des collines dominant la cité : de petits hommes efféminés, remuants et richement vêtus, en compagnie de leurs robustes jeunes épouses. Noïm fut irrité par ces ducs et ces barons qui parlaient de commerce ou de bijouterie, mais son humeur devint encore plus renfrognée quand la conversation en vint à la rumeur selon laquelle circulait dans la capitale une drogue en provenance du continent Sud capable de desceller les esprits. À cette assertion, j'opposai des interjections de surprise polie, et Noïm me fustigea du regard pour mon hypocrisie. Le lendemain, nous nous rendîmes à la Chapelle de Pierre, non pour accomplir nos dévotions mais pour examiner les vieilles reliques, car Noïm s'était découvert un intérêt pour les antiquités. Le purgateur Jidd passa à proximité de nous et m'adressa un bizarre sourire. Je vis aussitôt Noïm se figer, comme s'il se demandait si j'avais même entraîné le saint homme dans mes subversions. Durant tous ces jours, une tension croissante l'habitait : il avait visiblement envie de reprendre le sujet de notre conversation mais ne parvenait pas à s'y résoudre. Pour ma part, je ne refis aucune tentative d'approche. Ce fut lui qui finalement, la veille de son départ pour Salla, vint me trouver en disant d'une voix étranglée : « Au fait, et cette drogue dont tu parlais... » Il expliqua qu'il ne pouvait se considérer comme un véritable frère par le lien s'il ne faisait lui aussi cette expérience. De telles paroles lui coûtaient manifestement beaucoup. Sous le coup de l'agitation, il avait les vêtements en désordre, et sa lèvre supérieure était ourlée de transpiration. Nous gagnâmes une pièce où personne ne pouvait nous déranger, et je préparai la drogue. Avant de la boire, il me fit son habituel sourire, insolent et malicieux, mais ses mains tremblaient. L'effet fut rapide pour nous deux. C'était une nuit humide, avec un brouillard dense, et il me semblait que des bribes de ce brouillard pénétraient dans la pièce par la fenêtre

entrouverte : je voyais des nuées brillantes, agitées de pulsations ; se diriger vers nous, dériver entre lui et moi. Les premières sensations dues à la drogue perturbèrent Noïm, mais je lui expliquai que tout était normal : les battements de cœur jumelés, la tête cotonneuse, les sons plaintifs dans l'air. Maintenant, nous étions ouverts l'un à l'autre. Je regardai en Noïm et vis à la fois son soi et son image de soi imprégné de honte et de culpabilité ; il y avait en lui un dégoût féroce de ses fautes imaginaires, et celles-ci étaient nombreuses. Il se reprochait sa paresse, son manque de discipline et d'ambition, son irréligion, ses faiblesses physiques et morales. Je ne pouvais comprendre pourquoi il se voyait ainsi, car le vrai Noïm m'apparaissait à côté de son image, et le vrai Noïm était un homme énergique, loyal envers ceux qu'il aimait, lucide, passionné. Le contraste entre les deux était surprenant : c'était comme s'il était capable de tout évaluer correctement, sauf lui-même. J'avais déjà vu de telles, oppositions au cours des voyages dus à la drogue : en fait, elles existaient chez tout le monde, sauf chez Schweiz, qui n'avait pas été éduqué depuis l'enfance dans l'effacement de soi ; pourtant, elles étaient plus vives en Noïm qu'en quiconque.

Et je voyais aussi, comme je l'avais déjà vue chez d'autres, l'image de moi que renvoyait le psychisme de Noïm : un Kinnal Darival beaucoup plus noble que je ne le connaissais. Combien il m'idéalisait ! J'étais tout ce qu'il espérait être, un homme d'action et de valeur, un manieur de pouvoir, un ennemi de la frivolité, un pratiquant de la plus sévère discipline intérieure. Cependant, cette image portait les traces d'une couche nouvelle de ternissure, car n'étais-je pas aussi désormais un montreur de soi souillant la Convention qui, non content d'avoir corrompu onze étrangers, entraînait maintenant son frère par le lien dans le même crime ? Et Noïm découvrait également en moi la réelle profondeur de mes sentiments pour Halum, et cette découverte qui confirmait de vieux soupçons altérait une fois de plus son image de moi. Pendant ce temps, je lui montrai comment je l'avais toujours vu – intelligent, habile et vif – et je lui montrai aussi son image de lui et celle du Noïm objectif, pendant qu'il me renvoyait en échange les images de moi qu'il voyait

maintenant à côté de celle du Kinnal idéalisé. Ces explorations mutuelles se poursuivirent longtemps. Je pensais que ces échanges étaient d'une grande valeur, car c'était seulement avec Noïm que je pouvais atteindre la profondeur de perspective voulue, de même que lui avec moi : nous avions un grand avantage par rapport à deux étrangers se rencontrant pour la première fois par l'intermédiaire de la drogue de Sumara. Quand l'effet de la prise se mit à s'atténuer, je me sentis épuisé par l'intensité de notre communion, et en même temps ennoblî, exalté, transformé.

Mais pas Noïm. Il était prostré et paraissait abattu. Il pouvait à peine lever les yeux sur moi. Son humeur était si sombre que je n'osai pas le troubler et que j'attendis que son état redevienne normal. Finalement, il demanda : « C'est fini ?

— Oui.

— Promets une chose, Kinnal. Tu la promettras ?

— Parle, Noïm.

— Tu ne feras jamais cette chose avec Halum ! C'est promis ? Tu entends, tu le promets, Kinnal ? Jamais ! Jamais ! Jamais ! »

Quelques jours après le départ de Noïm, un sentiment de culpabilité me poussa vers la Chapelle de Pierre. Pour passer le temps en attendant d'être reçu par Jidd, je déambulais le long des allées du sombre édifice, m'inclinant devant les vieux érudits de la Convention, à demi aveugles, qui entretenaient un débat scolaire dans un jardin intérieur, repoussant les purgateurs mineurs et ambitieux qui, me reconnaissant, me priaient d'accepter leurs services. Partout autour de moi se trouvaient les choses des dieux, et je ne parvenais pas à déceler la présence divine. Peut-être Schweiz avait-il rencontré la divinité dans les âmes des autres hommes, mais moi, en néophyte que j'étais, j'avais seulement réussi dans cette expérience à perdre ma foi antérieure. Je savais qu'avec le

temps je retrouverais le chemin de la grâce au moyen de cet amour et de cette confiance que j'espérais dispenser aux autres. Mais, pour l'instant, je ne pouvais pas me promener en simple touriste dans cette maison divine entre toutes les maisons divines.

Je fus introduit auprès de Jidd. Je n'avais pas eu de purgation depuis celle qui avait suivi ma première prise de la drogue avec Schweiz. Le petit homme au nez proéminent en fit la remarque au moment de la signature du contrat. J'invoquai les devoirs de ma charge à la justice du port, et il secoua la tête avec un bruit de bouche désapprobatrice. « Vous devez en avoir beaucoup à déverser », déclara-t-il. Sans répondre, je m'installai devant son miroir pour examiner le visage étranger qui s'y reflétait. Il me demanda sous quel dieu je me plaçais, et je désignai le dieu des innocents. À cette réponse, il me jeta un curieux regard. Les lumières saintes s'allumèrent. Avec des paroles douces, il me guida vers le semi-état de transe de la confession. Qu'aurais-je pu dire ? Que j'avais ignoré ma promesse et continué à fauter avec n'importe qui ? Je gardai le silence. Jidd insista. Il fit une chose dont je n'avais jamais entendu parler chez un purgateur : il se référa à une purgation antérieure – et il me demanda de parler à nouveau de cette drogue que j'avais avoué précédemment avoir utilisée. Avais-je recommencé à l'absorber ? J'approchai mon visage du miroir, que mon souffle embuait. Oui. Oui. On est un misérable pécheur et on s'est encore montré faible. Puis Jidd me demanda comment je m'étais procuré la drogue, et je répondis que la première fois je l'avais prise avec quelqu'un qui l'avait achetée à un homme revenant de Sumara Borthan. Et quel était, s'enquit Jidd, le nom de cette personne ? C'était de sa part une manœuvre maladroite : je fus immédiatement sur mes gardes. Il m'apparaissait que la question de Jidd allait au-delà des nécessités de la purgation et ne concernait pas ma situation présente. Je refusai donc de lui fournir le nom de Schweiz, ce qui m'attira une remarque un peu acerbe : avais-je peur qu'il ne trahisse le secret du rituel ?

Je m'interrogeai : le craignais-je effectivement ? En de rares occasions, j'avais caché des choses à mes purgateurs, mais

c'était par honte et non par peur d'une trahison. J'étais naïf et je jugeais la morale d'une maison divine au-dessus de tout soupçon. Mais maintenant c'était Jidd lui-même qui implantait le soupçon en moi, et à travers lui c'était sur toute sa confrérie qu'il retombait. Pourquoi voulait-il savoir ? Quelle information recherchait-il ? Qu'avais-je à gagner, ou lui, à la révélation de la source de la drogue ? Je répliquai avec raideur : « On cherche le pardon pour soi seul, et comment le fait de révéler ce nom pourrait-il l'apporter ? Que l'autre personne fasse sa propre confession. » Mais, bien sûr, il n'y avait aucune chance que Schweiz ait recours aux offices d'un purgateur ; donc ce n'étaient là que des mots en l'air. Cette purgation n'avait plus aucune valeur ; ce n'était qu'un simulacre. « Si vous voulez que les dieux vous donnent la paix, reprit Jidd, il vous faut parler pleinement de ce que renferme votre âme. » Comment l'aurais-je pu ? Confesser que j'avais corrompu onze de mes semblables ? Je n'avais pas besoin du pardon de Jidd. Je n'avais pas foi en sa bonne volonté. Je me levai brusquement, en vacillant. « On ne se sent pas prêt pour la purgation aujourd'hui, déclarai-je. On doit examiner son âme plus en détail. » Je me dirigeai vers la porte. Jidd, perplexe, regarda l'argent que je lui avais donné. « Mais les honoraires ? » fit-il. Je lui dis qu'il pouvait les garder.

54

Les jours devinrent comme autant de pièces vides séparant un voyage avec la drogue d'un autre. Je devenais désœuvré, détaché de mes responsabilités, insensible à ce qui m'entourait, ne vivant que dans l'attente de la prochaine communion. Le monde réel s'effritait ; je perdais tout intérêt envers le plaisir physique, le vin, la nourriture, mes fonctions publiques : tout cela était pour moi comme un paysage d'ombres. Peut-être prenais-je trop fréquemment la drogue. Je perdais du poids et je vivais au milieu d'un halo perpétuel de lumière blanche et floue.

J'avais du mal à dormir, et je m'agitais sans cesse sur mon lit, cloué au matelas par l'humidité de l'air tropical, les yeux douloureux et les paupières cuisantes. J'étais fatigué le jour et ne trouvais pas le repos la nuit. Il était rare que j'adresse la parole à Loïmel, plus rare encore que je la touche, et, d'ailleurs, je ne touchais presque plus aucune femme. Un jour, je m'endormis à table en déjeunant avec Halum. Je scandalisai le juge suprême en répondant à l'une de ses questions par une phrase commençant par : « Il me semble... » Le vieux Segvord Helalam me dit que j'avais l'air malade et que je devrais aller à la chasse avec mes fils dans les Terres Arides. Mais en fait la drogue avait le pouvoir de me maintenir en vie. Je continuais à faire de nouveaux adeptes, et le contact était plus facile désormais, car souvent ils m'étaient amenés par ceux qui avaient déjà fait l'expérience du voyage intérieur. C'était une bizarre collectivité : deux ducs, un marquis, une prostituée, un gardien des Archives royales, un capitaine marin de Glin, la maîtresse d'un septarque, un directeur de la Banque Commerciale et Maritime de Manneran, un poète, un homme de loi de Velis venu ici pour rencontrer le capitaine Khrisch, et bien d'autres. Le cercle des montreurs de soi s'agrandissait. Mon stock de drogue était presque épuisé, mais on parlait maintenant parmi mes nouveaux amis d'organiser une seconde expédition vers Sumara Borthan. À cette époque, nous étions une cinquantaine. Le changement devenait contagieux ; il y avait une épidémie à Manneran.

Parfois, de façon inattendue, dans l'intervalle entre une communion et une autre, j'éprouvais une étrange confusion de la personnalité. Des fragments d'expériences empruntés à d'autres se détachaient des profondeurs de mon esprit, où je les avais enfouis, et s'en venaient flotter à la surface de ma conscience, en faisant irruption dans mon identité. Je savais

toujours que j'étais Kinnal Dari-val, fils du septarque de Salla, mais soudain, parmi mes souvenirs, il y avait des bribes de ceux de Noïm, ou de Schweiz, ou des Sumariens, ou de quiconque avec qui j'avais partagé la drogue. Pendant la durée de ces juxtapositions de personnalités – elle pouvait être d'un moment, d'une heure, d'une demi-journée – je devenais incertain de mon passé, incapable de déterminer si un événement fraîchement inscrit dans ma mémoire m'était réellement arrivé ou si son image m'avait été communiquée par la drogue. C'était une sensation perturbante mais pas vraiment effrayante, sauf les deux ou trois premières fois. À la longue, j'appris à distinguer ces souvenirs d'emprunt de ceux de mon passé réel, en me familiarisant avec la texture de chacun. Je me rendais compte que la drogue avait fait de moi un être multiple. N'était-ce pas mieux que d'être moins qu'un seul individu ?

56

Au début du printemps, une canicule s'abattit sur Manneran, entrecoupée d'orages fréquents, ce qui fit croître de façon démesurée la végétation de la ville, au point que les rues n'auraient pas tardé à être envahies si l'on n'avait taillé régulièrement. Tout était vert : la brume dans le ciel, les gouttes de pluie, le soleil qui filtrait, les plantes déployées sur les balcons. L'âme d'un homme pouvait moisir dans une telle atmosphère. Vertes également étaient les tentes surmontant les étals, dans la rue des marchands d'épices. Loïmel m'avait remis une longue liste d'articles à acheter, et en mari docile j'étais allé les chercher, puisque cette rue était à deux pas de mon bureau. Elle organisait une grande fête pour célébrer le Jour du Nom de notre fille aînée, qui dorénavant serait appelée par le nom d'adulte qui lui avait été choisi à la naissance : Loïmel. Tous les dignitaires de Manneran avaient été invités. Parmi eux, certains des adeptes de la drogue, ce qui me réjouissait d'un secret plaisir. Mais Schweiz n'était pas convié : Loïmel le jugeait

grossier, et, de toute façon, il avait quitté Manneran pour un voyage d'affaires au début de la canicule.

Je marchais au milieu de tout ce vert en direction de la meilleure des échoppes. Une pluie récente venait de se terminer, et le ciel était comme une grande plaque verte reposant sur les toits. À mes narines parvenaient des parfums délicieux, âcres ou doux, de succulents arômes. Brusquement, des bulles flottèrent dans mon esprit, et, pour un instant, je fus Schweiz en train de discuter sur un quai avec un patron de bateau qui apportait du golfe de Sumar une cargaison d'un produit coûteux. Je fis halte pour jouir de cet emmêlement de personnalités. Schweiz s'estompa ; maintenant, par l'intermédiaire de l'esprit de Noïm, je respirais l'odeur du foin fraîchement coupé dans la propriété des Condorit, sous un merveilleux soleil de fin d'été ; puis, subitement et de manière surprenante, je fus le directeur de banque en train de prendre du plaisir sexuel avec un autre homme. Impossible de traduire en mots l'impact incandescent de ce dernier transfert de personnalité. J'avais partagé peu de temps avant la drogue avec le directeur de banque, et je n'avais rien décelé dans son âme, à ce moment-là, de son penchant pour son propre sexe. Ce n'était pourtant pas le genre de chose qui aurait dû m'échapper. Avais-je fabriqué cette vision arbitrairement, ou bien était-il parvenu à dresser un écran pour masquer cette partie de son moi, en la gardant cachée jusqu'à l'instant de la faille qui venait de se produire ? Un tel phénomène était-il possible ? J'avais cru depuis le début que l'ouverture de l'esprit était totale. Je n'étais pas troublé par la nature de ses désirs, mais par mon inaptitude à concilier ce que je venais d'éprouver et ce que j'avais puisé en lui le jour de notre union mentale sous l'effet de la drogue. Toutefois, je n'eus pas le loisir de réfléchir longtemps au problème, car une main se posa doucement sur la mienne tandis qu'une voix me disait à mots couverts : « Je dois vous parler en secret, Kinnal. » *Je.* Le mot me tira de ma rêverie.

Androg Mihan, gardien des Archives du premier septarque de Manneran, se tenait devant moi. C'était un petit homme au visage aigu, aux cheveux gris, le dernier qu'on se serait attendu à voir rechercher des plaisirs de nature illégale ; c'était le duc de

Sumar, l'un de mes premiers adeptes, qui me l'avait amené. « Où allons-nous ? » lui demandai-je, et Mihan désigna une maison divine, de dernier ordre et à l'air louche, de l'autre côté de la rue. Son purgateur faisait les cent pas devant la porte, dans l'attente d'un client. Je ne voyais pas comment on pouvait parler en privé dans une maison divine, mais je suivis quand même l'archiviste. Nous pénétrâmes dans la maison divine et Mihan demanda au purgateur d'aller chercher ses formules de contrat. Quand l'homme fut parti, Mihan se pencha vers moi et me dit : « La police est en route vers votre domicile. En rentrant chez vous, vous allez être arrêté et déporté sur l'une des îles du golfe de Sumar.

- D'où tenez-vous cette nouvelle ?
- Le décret a été confirmé ce matin et m'a été transmis pour être versé aux archives.
- Quel est le chef d'accusation ?
- Exhibition de soi, dit Mihan. À la suite d'une plainte portée par les agents de la Chapelle de Pierre. Il y a aussi un délit séculier : usage et distribution de drogues illégales. Ils vous tiennent, Kinnal.
- Qui est l'informateur ?
- Un certain Jidd, purgateur à la Chapelle de Pierre. L'avez-vous laissé vous extorquer la vérité sur la drogue ?
- Oui. Dans mon innocence, je lui ai tout avoué. Je pensais que la sainteté de la maison divine...
- La sainteté de la maison divine, parlons-en ! s'exclama avec véhémence Androg Mihan. Maintenant, il vous faut fuir. L'action est engagée contre vous à l'échelon gouvernemental.
- Où aller ?
- Le duc de Sumar vous hébergera ce soir. Ensuite... je ne sais pas. »
- Le purgateur revenait, muni de ses contrats. Il nous fit un sourire professionnel en disant : « Et maintenant, messieurs, lequel de vous deux passe en premier ?
- On vient de se souvenir qu'on avait un autre rendez-vous, déclara Mihan.
- Et tout d'un coup on ne se sent pas bien », renchéris-je.

Je remis au purgateur, ahuri, une grosse pièce de monnaie, et nous quittâmes la maison divine. Dehors, Mihan affecta de ne pas me connaître, et nous nous séparâmes sans un mot. À aucun moment je ne mis son avertissement en doute. J'étais obligé de fuir ; Loïmel devrait acheter elle-même ses épices ! Je hélai une voiture et me fis conduire immédiatement à la demeure du duc de Sumar.

Ce dernier était l'un des plus riches aristocrates de Manneran, possesseur de terres tout au long du golfe et dans les collines, ainsi que d'une splendide maison dans la capitale, au milieu d'un parc digne du palais d'un empereur. Il est le gardien des douanes héritaire du col de Stroïn, ce qui est la source de l'opulence de sa famille, car depuis des siècles celle-ci a perçu un droit sur toutes les marchandises en provenance des Terres Humides. De sa personne, le duc est un homme qui est soit d'une grande laideur, soit d'une remarquable beauté : il est difficile d'en décider. Il a une large tête triangulaire et plate, des lèvres minces, un nez busqué, et une étrange chevelure épaisse et bouclée accrochée à son crâne comme un tapis. Ses grands yeux sombres ont un regard intense. Ses joues sont creuses. Son visage ascétique m'a toujours paru tour à tour saint et monstrueux, sinon les deux à la fois. J'étais de ses intimes depuis mon arrivée à Manneran des années auparavant ; il avait aidé Segvord Helalam à accéder à la puissance, et il était témoin spirituel de Loïmel à notre mariage. Quand j'avais entrepris d'utiliser la drogue de Sumara, il l'avait deviné comme par télépathie, et, au cours d'une conversation d'une merveilleuse subtilité, il m'avait fait avouer la vérité et m'avait convaincu de la partager avec lui. Cela s'était passé quatre lunes plus tôt, à la fin de l'hiver.

En arrivant chez lui, je tombai en pleine conférence. La plupart des hommes importants qui faisaient partie du cercle

des adeptes de la drogue étaient présents. Le duc de Mannerangu Smor. Le marquis de Woyn. Le directeur de banque. Le commissaire au Trésor et son frère, le procureur général de Manneran. Le maître de la frontière. Et une demi-douzaine d'autres d'un rang égal. L'archiviste Mihan arriva peu après.

« Nous sommes maintenant au complet, commença le duc de Mannerangu Smor. Ils pourraient d'un seul coup nous arrêter tous. Est-ce que l'endroit est bien gardé ?

— Personne ne pénétrera ici », protesta sèchement le duc de Sumar, visiblement vexé qu'on puisse suggérer que la police serait en mesure d'envahir sa maison. Il se tourna vers moi. « Kinnal, c'est votre dernière nuit à Manneran, il n'y a rien d'autre à faire. Vous allez être le bouc émissaire.

— Qui en a décidé ainsi ? questionnai-je.

— Pas nous », répliqua-t-il. Il expliqua qu'une sorte de coup d'État avait été déclenché ce jour même à Manneran, et qu'il pouvait bien réussir : une révolte de jeunes bureaucrates contre leurs supérieurs. Tout avait commencé avec mon aveu au purgateur Jidd à propos de la drogue. (Dans la pièce, les visages s'assombrirent. Chacun laissait clairement entendre que j'avais été un sot de me fier à un purgateur et que je devais maintenant payer le prix de ma folie. Je n'étais pas aussi sophistiqué que ces hommes.) Jidd, à ce qu'il semblait, s'était allié à une cabale de personnages officiels secondaires, avides d'arriver à leur tour au pouvoir. Étant le purgateur de la plupart des dignitaires de Manneran, il était en bonne place pour venir en aide aux ambitieux, en trahissant les secrets des puissants. On ignorait encore pourquoi Jidd en était venu à transgresser ainsi ses serments. Le duc de Sumar soupçonnait que, après avoir entendu des années ses clients de haut rang lui déverser le contenu de leur âme, il avait fini par les mépriser : exaspéré par leurs confessions, il avait pris plaisir à collaborer à leur destruction. (Voilà qui me peignait sous un jour nouveau ce que pouvait être l'âme d'un purgateur.) Jidd avait donc, depuis quelques mois, commencé à dévoiler des détails sur divers personnages haut placés aux subordonnés de ceux-ci, lesquels les avaient menacés de les divulguer, en tirant de la situation un

bénéfice souvent considérable. En lui avouant avoir fait usage de la drogue, je m'étais rendu à mon tour vulnérable, et il m'avait trahi auprès de certains membres de la justice du port qui voulaient me voir évincer.

« Mais c'est absurde ! m'écriai-je. La seule preuve qui existe contre moi est protégée par la sainteté de la maison divine ! Comment Jidd peut-il déposer à mon encontre une plainte fondée sur ce que je lui ai confessé ? Je peux le poursuivre à mon tour pour violation de contrat !

— Il existe une autre preuve, annonça tristement le marquis de Woyn.

— Laquelle ?

— Grâce à ce qu'il a appris de votre bouche, expliqua-t-il, Jidd a pu fournir des pistes à vos ennemis. C'est ainsi qu'ils ont retrouvé une femme qui habite les taudis derrière la Chapelle de Pierre, et qui a reconnu que vous lui aviez fait boire une potion étrange qui vous a ouvert son esprit...

— Les canailles !

— Ils ont aussi, poursuivit le duc, pu remonter jusqu'à certains d'entre nous. Pas tous, mais quelques-uns. Ce matin, plusieurs d'entre nous se sont vu proposer par leurs subordonnés un marché : ou ils démissionnent ou les faits sont révélés. Nous avons répondu avec fermeté à ce chantage, et ceux qui s'en sont rendus coupables sont maintenant sous les verrous, mais impossible de savoir combien d'alliés ils ont à des niveaux plus élevés. Il est possible que, d'ici la prochaine lune, nous soyons tous balayés et remplacés par des hommes nouveaux. J'en doute cependant, car jusqu'ici la seule preuve concrète est apparemment le témoignage de la prostituée, par lequel vous êtes seul impliqué, Kinnal. Les accusations de Jidd seront bien sûr irrecevables, même si elles laissent des traces.

— Nous pourrions réfuter le témoignage de cette femme, déclarai-je. Je dirai que je ne l'ai jamais connue. Je...

— Trop tard, dit le procureur général. Sa déposition est enregistrée. J'en ai eu copie. Son contenu est accablant pour vous.

— Que va-t-il se passer ? demandai-je.

— Nous allons étouffer dans l'œuf les aspirations des maîtres chanteurs, dit le duc de Sumar, et faire en sorte de les destituer. Nous allons casser le prestige de Jidd et le faire chasser de la Chapelle de Pierre. Nous allons nier toutes les accusations qui pourraient être lancées contre nous. Mais vous, par contre, vous devez quitter Manneran.

— Pourquoi ? Je ne suis pas sans influence. Si vous pouvez soutenir les accusations, pourquoi pas moi ?

— Vous êtes trop compromis, fit le duc de Mannerangu Smor. Votre délit est enregistré. Si vous fuyez, on pourra prétendre que vous seul et cette fille étiez impliqués, et que tout le reste était une fable imaginée par une poignée d'ambitieux. Mais si vous restez et tentez de défendre une cause sans espoir, votre interrogatoire risque d'entraîner notre perte à tous. »

Les faits désormais m'apparaissaient clairement.

J'étais pour eux un danger. Ils ne pouvaient être menacés qu'à travers moi, et, si je partais, on ne pouvait plus les atteindre. Le salut du plus grand nombre exigeait que je m'incline. En outre, c'était ma foi naïve à l'égard du secret de la confession qui avait conduit à cette crise, laquelle sans cela n'aurait pas éclaté. J'étais responsable des événements : il me fallait en assumer les conséquences.

Le duc de Sumar reprit : « Vous resterez avec nous jusqu'à la tombée de la nuit, puis ma voiture privée, escortée par mes gardes du corps comme si c'était moi qui voyageais, vous emmènera dans la propriété du marquis de Woyn. Un bateau vous y attendra. À l'aube, vous serez sur la rive nord du Woyn, dans votre province natale de Salla. Puissent les dieux se tenir à vos côtés. »

Une fois de plus, je me retrouvais dans la peau d'un réfugié. En un seul jour, tout le pouvoir que j'avais édifié en quinze ans s'écroulait. Je n'avais que les vêtements que je portais. Ma

garde-robe, mes armes, mes objets précieux, l'ensemble de mes biens : tout devait rester derrière moi. Lors de ma fuite à Glin étant jeune homme, j'avais eu la prudence de faire transférer des fonds à l'avance, mais aujourd'hui j'étais pris de court. Toutes mes possessions seraient mises sous séquestre ; mes fils seraient ruinés.

Mes amis me furent heureusement de quelque secours. Le procureur général, qui était à peu près de ma taille, m'avait apporté des vêtements de rechange. Le commissaire au Trésor avait obtenu pour moi une coquette somme en monnaie de Salla. Le duc de Mannerangu Smor retira parmi les bijoux qu'il portait deux anneaux et un pendentif afin que je ne gagne pas mon pays natal sans ornements. Le marquis de Woyn me pria d'accepter sa dague de cérémonie ainsi que son fulgureur, à la poignée incrustée de pierres précieuses. Mihan me promit de parler à Segvord Helalam pour lui narrer les détails de ma chute ; Segvord sympathiserait, croyait-il, et protégerait mes fils de son influence afin qu'ils n'aient pas à souffrir de l'accusation portée contre leur père.

Enfin, le duc de Sumar vint me rejoindre à la nuit tombée, alors que je me restaurais, et il me tendit un petit étui d'or incrusté, du genre de ceux que l'on utilise pour emporter des médicaments. « Ouvrez-le avec précaution », me dit-il. C'est ce que je fis, et je le trouvai rempli de poudre blanche. Avec stupeur, je lui demandai où il se l'était procurée ; il avait récemment envoyé des émissaires en secret à Sumara Borthan, expliqua-t-il, et ils en étaient revenus avec une certaine quantité de drogue. Il prétendait en avoir d'autre en réserve, mais j'avais en fait l'impression qu'il me donnait tout ce qu'il possédait.

« Dans une heure vous partirez », me dit-il pour endiguer le flot de mes remerciements.

Je demandai à faire auparavant un appel téléphonique.

« Segvord mettra votre femme au courant, me rassura-t-il.

— On ne parlait pas d'elle, mais de sa sœur par le lien. » En faisant allusion à Halum, il m'était difficile de me laisser aller à la syntaxe grossière que nous affections entre nous. « On n'a pas eu l'occasion de lui dire adieu. »

Le duc comprit mon angoisse, puisqu'il avait pénétré dans mon âme. Mais il ne pouvait me permettre de prendre un tel risque. Les lignes pouvaient être mises à l'écoute, et il ne fallait pas qu'on entende ma voix en provenance de chez lui ce soir. Me rendant compte dans quelle position délicate il se trouvait lui-même, je n'insistai pas. J'appellerais Halum le lendemain, une fois en sécurité à Salla après avoir traversé le Woyn.

Ce fut bientôt le moment du départ. Mes amis avaient déjà quitté la maison quelques heures auparavant ; seul restait le duc. Il me fit sortir. Dehors attendaient sa majestueuse voiture ainsi que les membres de l'escorte sur leurs engins motorisés individuels. Le duc m'étreignit. Je pris place dans la voiture et m'enfonçai dans le siège arrière. Le chauffeur opacifia les vitres, ce qui me dissimulait sans m'empêcher de voir dehors. Le véhicule s'ébranla silencieusement, accéléra et s'enfonça dans la nuit, avec les six gardes du corps qui trépidaient autour de lui comme des insectes. Des heures parurent s'écouler avant même qu'on arrive aux portes de la propriété du duc. Puis nous nous retrouvâmes sur la route. J'étais pétrifié comme un bloc de glace, songeant à peine à ce qui m'était arrivé. Notre route filait droit vers le nord, et, à l'allure où nous allions, nous parvînmes avant le lever du jour au domaine du marquis de Woyn, à la frontière entre Manneran et Salla. Les grilles s'ouvrirent et nous entrâmes ; nous traversâmes une forêt dense où l'on voyait, au clair de lune, les lianes parasites accrochées d'arbre en arbre. Puis, subitement, nous fûmes dans une clairière, et j'aperçus les rives du fleuve Woyn. La voiture s'arrêta. Quelqu'un m'aida à sortir comme si j'eusse été un vieillard impotent et me conduisit, le long de la rive spongieuse, vers un embarcadère à peine visible dans la brume. Un bateau y était amarré, à peine plus grand qu'un canot. Il s'élança pourtant à grande vitesse sur les eaux tumultueuses du fleuve. Je ne ressentais en moi toujours aucune réaction à mon bannissement. J'étais comme un soldat dans une bataille qui vient d'avoir la jambe arrachée et qui regarde son moignon sans éprouver de douleur. La douleur viendrait, plus tard.

L'aube était proche. Je distinguais la rive en face, du côté de Salla. Nous abordâmes à un quai longeant une berge herbeuse :

sans doute une installation appartenant à quelque propriétaire terrien. Pour la première fois, une inquiétude me saisit. Dans un instant, j'allais poser le pied sur le territoire de Salla. Où allais-je me trouver ? Comment allais-je gagner une région habitée ? Je n'étais plus un jeune homme qui se fait transporter par des camions de passage. Mais tout avait été organisé à l'avance. Au moment où mon embarcation accostait, une silhouette émergea de la pénombre et me tendit la main : c'était Noïm. Il me tira à lui et me prit dans ses bras. « Je sais ce qui s'est passé, dit-il. Tu resteras avec moi. » Sous le coup de l'émotion, il abandonnait avec moi la formulation polie pour la première fois depuis notre enfance.

59

À midi, de la propriété de Noïm au sud-ouest de Salla, je téléphonai au duc de Sumar pour lui confirmer mon arrivée sans encombre – c'était lui, bien entendu, qui avait préparé les choses afin que Noïm soit là pour m'accueillir – et ensuite j'appelai Halum. Segvord venait de lui apprendre quelques heures plus tôt les raisons de ma disparition. « Comme cette nouvelle est étrange, me dit-elle. Tu n'as jamais parlé de cette drogue. Et pourtant elle était pour toi si importante que tu as tout risqué pour l'utiliser. Comment pouvait-elle jouer un tel rôle dans ta vie et en même temps être tenue secrète à ta sœur par le lien ? » Je répondis que je n'avais pas osé la mettre au courant, de peur d'être tenté de lui offrir de la partager avec moi.

« Est-ce donc un si terrible péché que d'ouvrir ton âme à ta sœur ? » demanda-t-elle.

Noïm me traita avec courtoisie, en précisant que mon séjour pourrait se prolonger aussi longtemps que je le désirerais – fût-ce des années. Sans doute mes amis de Manneran parviendraient-ils un jour à libérer une partie de mes biens, et je pourrais alors acheter des terres et m'établir à Salla ; ou bien Segvord et le duc de Sumar, ainsi que d'autres hommes influents, pourraient-ils faire lever mon inculpation, ce qui me permettrait de regagner la province méridionale. Mais en attendant, m'assurait Noïm, sa maison était la mienne. Pourtant, je décelais dans son attitude une certaine froideur, comme si cette hospitalité n'était due qu'au respect de son lien avec moi. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que je compris la raison de son air distant. Assis après le dîner dans son grand hall de réception aux murs passés à la chaux, nous parlions de notre enfance – notre principal sujet de conversation, moins risqué que ceux ayant trait aux récents événements – lorsque Noïm me demanda soudainement : « Est-il admis que ta drogue donne aux gens des cauchemars ?

— On n'a jamais entendu parler de cas pareils, Noïm.

— Il existe un cas, pourtant. Un homme qui a perdu le sommeil pendant des semaines après avoir partagé la drogue avec toi à Manneran. Et qui a cru devenir fou. »

Ainsi, c'était de lui qu'il était question. « Des cauchemars ? Quels cauchemars ? questionnai-je.

— Des visions de choses affreuses. Des monstres armés de griffes et de dents. Le sentiment d'une perte d'identité. Des pensées étrangères à l'intérieur de l'esprit. » Il vida son verre de vin. « Et tu prends la drogue pour le *plaisir*, Kinnal ?

— Non, pour la connaissance.

— La connaissance de quoi ?

— La connaissance de soi et celle des autres.

— En ce cas, on préfère l'ignorance. » Il eut un frisson. « Tu sais, Kinnal, on n'a jamais été un homme particulièrement pieux. On a blasphémé, on a tiré la langue aux purgateurs, on s'est moqué de leurs sermons. Mais la drogue est presque

arrivée à transformer en foi cette irréligion. La terreur qu'on ressent en ouvrant son esprit, cette idée qu'il n'y a aucune barrière, que n'importe qui peut entrer en vous, c'est trop impossible à supporter.

- Pour toi. Mais d'autres en tirent avantage.
- La Convention a raison. L'intimité de l'âme est une chose sacrée et inviolable. C'est un péché de la dévoiler.
- Pas la dévoiler. La partager.
- Est-ce mieux exprimé ainsi ? Partager ou dévoiler, la chose reste la même, Kinnal. Après t'avoir quitté la dernière fois, on s'est senti souillé. On avait l'âme impure. Est-ce cela que tu veux ? Que chacun se sente encrassé par la faute qu'il a commise ?
- Pourquoi se croire fautif, Noïm ? On donne, on reçoit, on sort de là meilleur que l'on n'était...
- Plus impur.
- Agrandi. Valorisé. Plus compatissant. Parle aux autres qui en ont fait l'expérience.
- Bien sûr. À mesure qu'on les verra arriver ici en réfugiés sans patrie, on les questionnera sur les beautés et les merveilles de l'exhibition de soi. Pardon : du partage de soi. »

Je voyais le tourment que reflétait son regard. Il voulait continuer de m'aimer, mais la drogue de Sumara lui avait fait voir des choses – à son sujet, ou peut-être au mien – qui le poussaient à détester celui qui l'avait conduit là. Il était de ceux qui ont besoin d'être enfermés entre des murs ; je ne m'en étais pas avisé. Qu'avais-je fait en transformant en ennemi celui qui était mon frère ? Peut-être, si nous avions pu prendre ensemble la drogue une seconde fois, aurais-je pu éclaircir les choses à ses yeux. Mais c'était sans espoir. Noïm avait trop peur de l'intériorisation.

J'avais transformé un blasphémateur en homme respectueux de la Convention. Il n'y avait plus rien à dire après cela.

Après un silence, il reprit la parole : « On doit te demander quelque chose, Kinnal.

- Tout ce que tu voudras.
- On hésite à imposer des contraintes à un hôte. Mais si par hasard tu as apporté de cette drogue avec toi, si elle est cachée

quelque part dans tes affaires, débarrasse-t'en, tu entends ? Il ne doit pas y en avoir dans cette maison. Jette-la, Kinnal. »

Jamais une fois dans ma vie je n'avais menti à mon frère par le lien. Jamais !

En sentant contre ma poitrine le contact brûlant de l'étui que m'avait donné le duc de Sumar, j'assurai solennellement à Noïm : « Tu n'as absolument rien à craindre de ce côté. »

61

Quelques jours plus tard, la nouvelle de ma disgrâce devint publique à Manneran et ne tarda pas à atteindre Salla. Noïm me montra les comptes rendus. On y lisait que j'avais violé la Convention en procédant à d'illégales exhibitions de soi. Non seulement j'avais enfreint la bienséance et les convenances mais aussi les lois de Manneran en usant d'une certaine drogue prohibée de Sumara Borthan, qui faisait fondre les barrières que les dieux avaient établies entre les âmes. En abusant de mes prérogatives, j'avais organisé un voyage secret vers le continent Sud (pauvre capitaine Khrisch, avait-il été arrêté aussi ?) et j'en étais revenu porteur d'une grande quantité de drogue, que j'avais fait prendre de force à une femme de basse extraction que je fréquentais ; j'avais également fait circuler l'ignoble substance parmi certains membres en vue de l'aristocratie, dont les noms étaient tus en raison de leur sincère et profond repentir. La veille de mon arrestation, j'avais cherché refuge à Salla, ce qui était un bon débarras : si jamais je cherchais à revenir à Manneran, je serais immédiatement appréhendé. En attendant, je serais jugé par contumace, et le verdict faisait peu de doute. En réparation du préjudice causé à l'équilibre de la société, je serais destitué de tous mes biens, exception faite d'une portion qui serait réservée à la subsistance de ma femme et de mes enfants innocents. (Segvord Helalam était au moins arrivé à cela.) Afin d'empêcher mes amis de haut rang de me faire parvenir des fonds à Salla avant le procès, tout ce que je

possédais était d'ores et déjà mis sous séquestre en attendant le jugement définitif. Ainsi avait parlé la loi. Et ceux qui pouvaient être tentés d'imiter mon crime n'avaient plus qu'à prendre garde !

62

Je ne tins pas secret le lieu de ma résidence à Salla, car je n'avais plus aucune raison de craindre la jalousie de mon royal frère. À son accession au trône, il pouvait avoir eu la tentation de m'éliminer en tant que rival potentiel, mais le Stirron d'aujourd'hui, qui gouvernait depuis plus de dix-sept ans, était devenu une institution, une partie intégrante de la vie des citoyens, tandis que j'étais un étranger, dont se souvenaient à peine les vieux et que les jeunes ignoraient, qui parlait avec l'accent de Manneran et avait été publiquement stigmatisé pour s'être rendu coupable d'un crime odieux. Même s'il m'était venu à l'esprit de renverser Stirron, où aurais-je trouvé des partisans pour me soutenir ?

La vérité était que j'avais envie de revoir mon frère. Quand se déclenchent les tempêtes, on se tourne vers ses plus anciens compagnons. Noïm s'éloignait de moi, Halum était de l'autre côté du Woyn ; il ne me restait plus que Stirron. Je ne lui en avais jamais voulu d'avoir dû fuir Salla à cause de lui, car je savais que, si nos âges avaient été inversés, c'était moi qui aurais causé son exil de la même façon. Si nos relations étaient restées froides par la suite, c'était de son fait, parce qu'il se sentait vis-à-vis de moi la conscience coupable. Des années maintenant avaient passé depuis ma dernière visite à la ville de Salla ; peut-être mes adversités ouvriraient-elle le cœur de Stirron. De chez Noïm, je lui écrivis une lettre en lui demandant officiellement le droit d'asile. Aux termes de la loi sallienne, il ne se posait aucun problème : j'étais l'un des sujets de Stirron et je n'étais coupable d'aucun délit commis sur le territoire de Salla ; mais j'avais jugé préférable de formuler cette demande en bonne et due forme.

Les charges retenues contre moi étaient exactes, je l'admettais, mais j'offrais à Stirron une justification poussée (et, j'espère, éloquente) de ma déviation par rapport à la Convention. Je terminais la lettre par l'expression de mon amour indéfectible pour lui, en y ajoutant quelques réminiscences des jours heureux que nous avions partagés avant que le fardeau de la septarchie s'appesantisse sur lui.

J'espérais que Stirron m'inviterait en retour à lui rendre visite dans la capitale afin de pouvoir lui donner de vive voix l'explication des actes étranges que j'avais accomplis à Manneran. Une réunion fraternelle était sûrement dans l'ordre des choses. Mais aucune convocation ne me parvint. Chaque fois que le téléphone sonnait, je m'y précipitais, dans l'espoir que ce serait Stirron. Peine perdue. Il n'appela pas. Plusieurs semaines passèrent. J'étais nerveux et d'humeur sombre ; je chassais, je nageais, je lisais, j'essayais de rédiger ma nouvelle Convention d'amour. Noïm restait à l'écart de moi. Il était si embarrassé que j'aie pénétré son âme qu'il osait à peine croiser mon regard, et cette intimité que nous avions connue élevait un mur entre nous.

Enfin, arriva une lettre portant le sceau du septarque. Elle était signée de Stirron, mais j'aurais préféré que ce soit un quelconque ministre, et non mon frère, qui ait écrit ce message glacial. En moins de lignes que les doigts d'une main, le septarque m'annonçait que le droit d'asile m'était accordé, à la condition que j'abjure les vices que j'avais acquis dans le Sud. Si l'on me surprénait ne fût-ce qu'une fois m'adonnant à l'usage de la drogue interdite, je serais appréhendé et envoyé en exil. Voilà tout ce que mon frère avait à me dire. Pas un mot d'affection. Pas une once de sympathie. Pas un atome de chaleur.

la trace un bandrier mâle qui s'était échappé de son enclos. Noïm avait eu la vanité d'acquérir un troupeau de ces mammifères à fourrure au caractère féroce, bien qu'ils s'acclimatent difficilement dans nos régions. Il en avait une trentaine et espérait bien les faire se reproduire. Toute la matinée, j'avais pourchassé l'animal en le haïssant davantage d'heure en heure, au vu des carcasses mutilées d'herbivores inoffensifs qu'il laissait dans son sillage. Ces bandriers tuent pour le simple plaisir de tuer, en ne mangeant que des lambeaux de chair et en abandonnant le reste aux rapaces. Finalement, je l'acculai dans un recoin rocheux. « Étourdis-le et ramène-le vivant », m'avait recommandé Noïm ; mais il m'attaqua avec une telle fureur que je lui donnai la pleine charge, l'abattant sur le coup. Je pris soin de le dépouiller afin de rapporter à Noïm la précieuse fourrure. Puis, me sentant las et déprimé, je fis d'une traite le trajet de retour vers la maison. Une voiture étrangère stationnait devant l'entrée, et à côté d'elle se tenait Halum. « Tu connais les étés de Manneran, expliqua-t-elle. On voulait partir comme d'habitude dans l'île, et puis on s'est dit que ce serait bon de prendre des vacances à Salla, en compagnie de Noïm et de Kinnal. »

Halum avait à cette époque atteint sa trentième année. Nos femmes se marient entre quatorze et seize ans, elles achèvent de mettre leurs enfants au monde avant vingt-cinq ans, et à trente ans elles commencent à entrer dans l'âge mûr. Mais le temps avait laissé Halum intacte. N'ayant pas connu les tempêtes du mariage ni les douleurs de l'enfantement, elle avait gardé le corps souple et mince d'une jeune fille. Un seul détail en elle avait changé : depuis ces dernières années, ses cheveux sombres étaient devenus argentés. Cela ne faisait qu'ajouter à son charme, car ce halo brillant contrastait agréablement avec le teint cuivré de son visage juvénile.

Dans ses bagages, elle avait un paquet de lettres pour moi, émanant du duc, de Segvord, de mes fils Noïm, Stirron et Kinnal, de mes filles Halum et Loïmel, de Mihan l'archiviste, et de plusieurs autres personnes. Leurs signataires employaient un style un peu embarrassé et guindé. C'étaient les lettres qu'on envoie à un mort à qui l'on se sent coupable d'avoir survécu.

Mais c'était bon quand même d'avoir ces témoignages de ma vie d'avant. Je regrettais qu'il n'y eût pas de lettres de Schweiz ; Halum me raconta qu'elle était sans nouvelles de lui et qu'elle se demandait s'il n'avait pas quitté la planète. Il n'y avait rien non plus de ma femme. « Est-elle trop occupée pour écrire une ligne ou deux ? » demandai-je, et Halum, un peu gênée, me répondit que Loïmel ne parlait plus jamais de moi : « Elle semble avoir oublié qu'elle a été mariée. »

Halum m'apportait aussi de nombreux cadeaux de la part de mes amis. Je fus étonné de leur opulence : ce n'était que métaux précieux et piergeries rares. « C'est en signe d'affection », me dit-elle, mais je n'étais pas dupe. Avec de tels trésors, on pouvait s'acheter beaucoup de terres. Ceux qui m'aimaient ne voulaient pas m'humilier en ayant l'air de me faire l'aumône ; ils m'offraient simplement ces splendeurs sous le couvert de l'amitié, me laissant libre d'en disposer selon mes besoins.

« Cet exil soudain, ce déracinement, ça n'a pas été trop pénible pour toi ? me demanda Halum.

— On est habitué à l'exil, répondis-je. Et on a la compagnie de Noïm.

— Sachant ce qu'il t'en a coûté, poursuivit-elle, recommencerais-tu ton expérience avec la drogue une deuxième fois, si tu devais revenir en arrière ?

— Sans le moindre doute. »

— Cela valait-il la peine de perdre ton foyer, ta famille, tes amis ?

— Cela valait même la peine de perdre la vie, répliquai-je, si en échange on avait la certitude que tous les habitants de Velada Borthan viennent à la drogue. »

Cette réponse parut lui faire peur : elle se recula, se toucha les lèvres du bout des doigts, consciente peut-être pour la première fois de l'intensité de la folie de son frère par le lien. Je n'avais pas prononcé ces mots par une exagération rhétorique, et une part de ma sincérité devait lui être perceptible. Elle voyait que j'étais convaincu, et, sachant où cela pouvait me mener, elle craignait pour moi.

Noïm fut absent les jours qui suivirent, s'étant rendu dans la capitale pour traiter des affaires de famille et dans la plaine de

Nand pour inspecter un domaine qu'il envisageait d'acheter. En dehors de sa présence, j'étais le maître des lieux, car les domestiques, quelle que fût leur opinion sur ma vie privée, n'osaient pas discuter ouvertement mon autorité. Chaque jour, j'allais surveiller les travailleurs dans les champs de Noïm, et Halum m'accompagnait. En réalité, il y avait peu de surveillance à effectuer, car c'était la période intermédiaire entre les semaines et les moissons, et les champs se suffisaient très bien à eux-mêmes. Nous faisions surtout ces déplacements pour le plaisir, nous arrêtant ici pour nager, là pour pique-niquer à la lisière des bois. Je lui montrai les bandriers, qu'elle trouva repoussants, et l'emmennai parmi les placides herbivores, qui vinrent se frotter amicalement contre elle.

Ces longues promenades nous donnaient des heures par jour pour parler. Jamais je n'avais passé autant de temps avec elle depuis l'enfance, et nous devenions merveilleusement proches. Au début, nous étions sur nos gardes, n'osant pas aller trop loin, mais bientôt nous conversâmes aussi librement qu'on peut le faire quand on est unis par le lien. Je lui demandai pourquoi elle ne s'était pas mariée, et elle me répondit simplement qu'elle n'avait jamais rencontré d'homme qui lui convenait. Ne regrettait-elle pas d'avoir vécu sans mari ni enfants ? Non, dit-elle, elle ne regrettait rien, car sa vie avait été calme et enrichissante ; et pourtant il y avait du désenchantement dans son intonation. Je ne voulus pas insister plus avant. De son côté, elle me questionna au sujet de la drogue de Sumara, essayant de savoir quelles vertus elle avait pour m'avoir poussé à prendre de tels risques. J'étais amusé par sa façon d'en parler : elle essayait de paraître bien disposée et objective, mais elle avait du mal à dissimuler son horreur à l'égard de ce que j'avais fait. C'était comme si son frère, pris d'une crise de folie furieuse, avait massacré vingt personnes dans la rue et qu'elle cherchât maintenant à découvrir, par le biais de questions patientes énoncées sur le ton de la bonne humeur, quelle était la base philosophique de ce crime collectif. J'essayais moi aussi de rester neutre et mesuré afin de ne pas l'effrayer par mon ardeur comme la première fois. Évitant toute évangélisation, je lui décrivis, aussi sobrement que je le pus, les effets de la drogue,

les avantages que j'en avais retirés, et mes raisons pour rejeter l'isolement de pierre que nous impose la Convention. Au bout de peu de jours, une curieuse métamorphose marqua notre attitude à tous deux. Elle cessa peu à peu d'être la dame bien intentionnée qui cherche à se pencher sur les mobiles d'un criminel, pour commencer à devenir la néophyte qui essaie de percer les arcanes révélés par un initié. Et de mon côté j'abandonnais mon ton impersonnel de commentateur pour adopter celui d'un prophète. J'évoquai avec lyrisme l'extase du partage de soi ; je lui racontai l'étrangeté des sensations initiales, quand l'esprit commence à s'ouvrir, puis le moment flamboyant de l'union avec une autre conscience humaine ; je lui dépeignis l'expérience comme infiniment plus intime que tout ce qu'on peut connaître avec son frère ou sa sœur par le lien, ou dans la purgation. Nos conversations se muèrent en monologues où je m'abîmais, et dont j'émergeais de temps à autre pour voir Halum, avec ses cheveux d'argent et son air d'éternelle jeunesse, les yeux brillants et la bouche ouverte sous l'effet de la fascination. L'issue était inévitable. Par un après-midi brûlant où nous marchions lentement au bord d'un champ de céréales dont les épis lui montaient à la poitrine, elle me dit sans avertissement : « Si tu as la drogue ici, ta sœur par le lien peut-elle la partager avec toi ? » Je l'avais convertie.

64

Ce soir-là, je fis fondre quelques pincées de poudre dans deux coupes de vin. Halum eut l'air incertain alors que je lui tendais la sienne, et son incertitude rejaillit sur moi, de sorte que je fus prêt à renoncer ; mais elle m'accorda un merveilleux sourire de tendresse et vida sa coupe. « Ça n'a aucun goût », dit-elle tandis que je buvais la mienne. Nous restâmes assis dans le vestibule aux trophées de Noïm, que décoraient des éperons de cornevole et des fourrures de bandrier, et au moment où commença l'effet de la drogue Halum eut un frisson ; je

décrochai du mur une épaisse fourrure noire et lui en recouvris les épaules, puis je la tins serrée jusqu'à ce qu'elle cesse de frissonner.

Est-ce que ce serait une réussite ? Malgré tous mes discours, j'avais peur. Dans la vie de tout homme, il y a un but vers lequel il se sent irrésistiblement attiré, une obsession qui lui ronge l'âme tant qu'il n'a pu la satisfaire, et le jour où l'objet de cette obsession est à sa portée il connaît la peur, car la réalisation de son désir lui apportera peut-être plus de souffrances que de satisfactions. Il en allait ainsi pour Halum en ce qui me concernait. Mais ma peur se dissipait à mesure que l'emprise de la drogue s'accentuait. Halum souriait. Halum souriait.

Le mur qui séparait nos âmes devint une mince membrane, à travers laquelle nous pouvions passer à volonté. Halum fut la première à la franchir. Pour ma part, je restais paralysé, pensant même à cet instant que ce serait une intrusion de pénétrer dans son esprit, une atteinte à sa pudeur, ainsi qu'une violation du commandement qui interdit l'intimité corporelle entre frère et sœur par le lien. Ainsi demeurais-je empêtré dans cet absurde tissu de contradictions, trop inhibé pour pratiquer ma propre foi, alors même que les ultimes barrières étaient déjà tombées ; pendant ce temps Halum, s'apercevant enfin que plus rien ne lui faisait obstacle, s'introduisait sans hésitation dans mon esprit. Ma réponse immédiate fut d'essayer de dresser des barrages : je ne voulais pas qu'elle découvre telle ou telle chose, et particulièrement mon désir physique envers elle. Mais, au bout d'un moment d'embarras, mon trouble prit fin et j'arrêtai de vouloir mettre à mon âme des feuilles de vigne. Je me dirigeai vers celle d'Halum, en laissant débuter la vraie communion, l'inextricable emmêlement des consciences :

Je me trouvais – il serait plus exact de dire que je me perdais – dans des couloirs au sol de verre et aux murs d'argent, à travers lesquels brillait une lumière étincelante et fraîche, pareille à l'éclat cristallin qu'on voit se refléter sur le fond clair et sableux d'une baie tropicale. C'était l'intérieur de la virginité d'Halum. Le long de ces couloirs, des niches disposées avec ordre exposaient les données qui avaient façonné sa vie : souvenirs, images, odeurs, goûts, visions, fantasmes,

déceptions, satisfactions. Une pureté prédominante gouvernait toute chose. Je ne voyais aucune trace d'extase sexuelle, rien qui évoquât les passions de la chair. Je ne pourrais dire si Halum, par pudeur, avait pris le soin de mettre à l'abri de mes investigations le domaine de sa sexualité, ou si elle l'avait rejeté si loin de sa conscience que je ne pouvais pas même le déceler.

Elle me rencontra sans peur et s'unit à moi dans la joie. Je n'avais aucun doute sur ce point. Quand nos âmes se fondirent l'une dans l'autre, ce fut une union complète, sans réserves, sans restriction. Je nageais au milieu des profondeurs scintillantes de son moi, et les salissures de mon âme s'en détachaient : elle guérissait, elle purifiait. Est-ce qu'en retour je la souillais à mesure qu'elle m'épurait ? Je ne saurais le dire. Nous nous engloutîmes l'un dans l'autre, en une totale interpénétration. Ici, en fusion avec moi, il y avait Halum, qui toute ma vie avait été mon soutien et mon courage, mon idéal et mon but, l'incarnation parfaite et incorruptible de la beauté. Et peut-être, oui, tandis que mon moi imparfait se défaisait de ce qu'il avait de corruptible, peut-être la première couche corrosive commençait-elle à entacher son étincelante incorruptibilité. Mais je le répète, je ne saurais le dire. Je venais à elle et elle venait à moi. À un certain point de notre voyage l'un en l'autre, je rencontraï une zone d'étrangeté, où quelque chose semblait noué et tordu ; et je me souvins de ce jour de ma jeunesse, celui où je quittais Salla pour fuir vers Glin, et du moment où Halum m'avait étreint chez Noïm pour me dire adieu, et où j'avais cru sentir dans cette étreinte une vibration passionnée, une brève exaltation physique. Un désir de moi. De moi. Et je pensais avoir retrouvé cette zone de passion, mais, quand je l'examinai plus attentivement, elle avait disparu, et je ne contemplais plus que la pure surface de son âme, à la luminosité métallique. Peut-être, les deux fois, était-ce une projection de mes propres désirs, une invention de ma part. Je ne pouvais le savoir. Nos âmes étaient jumelées ; il m'était impossible de déterminer où s'arrêtait la part d'Halum et où commençait la mienne.

Nous sortîmes de notre transe. La nuit était presque tombée. Nous battîmes des paupières, secouâmes notre tête embrumée, échangeâmes un sourire gêné. Il faut toujours en passer par ce

moment, après l'intimité mentale complète, où l'on se sent confus, où l'on pense en avoir trop révélé, où l'on voudrait reprendre ce qu'on a donné. Heureusement, c'est habituellement bref. Je contemplai Halum et me sentis brûler d'un amour sanctifié, un amour qui n'avait plus rien de charnel, et je voulus lui dire, comme l'avait fait Schweiz autrefois : *Je t'aime*. Mais je butai sur le mot. Le « je » restait coincé entre mes dents comme un poisson dans une nasse. *Je. Je. Je. Je t'aime, Halum.* Si seulement j'avais pu le dire. Mais les mots ne venaient pas. Ils étaient ici, mais ils ne passaient pas le seuil de mes lèvres. Je pris ses mains dans les miennes, et elle me sourit : un sourire serein qui ressemblait à un rayon de lune. Il aurait été facile de laisser les mots jaillir vers elle, mais ils étaient comme emprisonnés en moi. *Je. Je.* Comment pouvais-je parler d'amour à Halum, et donner à cet amour une expression ordurière ? Non, elle ne comprendrait pas, mon obscénité détruirait tout. Mais c'était absurde : nos âmes n'avaient fait qu'une, comment la simple formulation d'une phrase aurait-elle pu tout détruire ? C'en était assez ! *Je t'aime.* Et je dis d'une voix hésitante : « On a... tant d'amour pour toi, Halum... »

Elle hocha la tête, comme pour me dire : *Ne parle pas, tes mots maladroits rompent l'enchantedement.* Comme pour me dire : *Oui, on a aussi tant d'amour pour toi, Kinnal.* Comme pour me dire : *Je t'aime, Kinnal.* Elle se leva d'un mouvement léger et se rendit à la fenêtre. La lune éclairait le parc, avec les formes immobiles des buissons et des arbres. Je vins derrière elle et lui touchai très doucement les épaules. Elle tressauta en poussant un petit gémissement heureux. Je pensais que pour elle tout s'était bien passé. J'étais certain que pour elle tout s'était bien passé.

Il n'y avait pas de commentaire à faire sur ce qui s'était produit entre nous. Cela aussi aurait rompu l'ambiance. Demain, nous pourrions en discuter, ainsi que tous les autres lendemains qui suivraient. Je la raccompagnai à sa chambre et déposai un baiser timide sur sa joue, et je reçus d'elle un baiser fraternel ; avec un dernier sourire, elle referma la porte derrière elle. Je restai un long moment dans ma chambre sans dormir,

en revivant tout ce qui s'était passé. Une ferveur missionnaire renouvelée m'embrasait. Je redéviendrais un messie actif, j'en faisais le vœu ; je me lèverais et marcherais sur cette terre de Salla en répandant la parole d'amour. Je ne me cacherais plus chez mon frère par le lien comme un exilé sans but dans sa propre nation. L'avertissement de Stirron n'avait pour moi aucun sens. Je convertirais cent personnes en une semaine. Mille, dix mille. Je donnerais même la drogue à Stirron et le laisserais proclamer lui-même du haut de son trône la nouvelle foi ! Halum m'avait inspiré. Dès le matin, je m'en irais en quête de disciples.

Il y eut un bruit dans le parc. Je regardai par la fenêtre et vis une voiture : c'était Noïm qui rentrait de voyage. Il pénétra dans la maison ; je l'entendis dans le couloir passer devant ma chambre ; puis il frappa à une autre porte. Je glissai un œil dans le couloir. Il était sur le seuil de la chambre d'Halum et lui parlait. Mais, je ne pouvais pas la voir. Qu'était-ce que ceci ? Il rendait visite à Halum, qui pour lui n'était qu'une amie, et s'abstenaient de venir saluer son frère par le lien ? Des soupçons indignes se firent jour en moi – des accusations fallacieuses. Je les repoussai. La conversation prenait fin ; la porte d'Halum se referma ; Noïm, sans me remarquer, se dirigea vers sa propre chambre.

Il m'était impossible de dormir. J'écrivis quelques pages, mais elles ne valaient rien, et, à l'aube, je sortis pour déambuler dans les brumes grises. Il me sembla entendre un cri lointain. Un animal en chaleur, pensai-je. Ou une bête perdue errant au point du jour.

Je me retrouvai seul au petit déjeuner. C'était inhabituel mais pas surprenant. Noïm, étant rentré en pleine nuit après avoir conduit longtemps, voulait sans doute dormir tard, et la drogue avait dû laisser Halum épuisée. J'avais un appétit

dévorant, et je mangeai pour trois, tout en songeant à mes projets pour dissoudre la Convention. Pendant que je buvais mon thé, un des domestiques de Noïm fit irruption dans la salle à manger. Il avait les joues rouges et semblait sur le point de suffoquer, comme s'il avait couru longtemps. « Venez ! cria-t-il d'une voix étranglée. Les bandriers !... » Il me tirait par le bras pour me faire lever. Je me précipitai à sa suite. Il était déjà engagé dans l'allée qui menait aux enclos des bandriers. Je courus derrière lui, me demandant si les bêtes s'étaient échappées durant la nuit, s'il allait encore falloir passer la journée à pourchasser ces monstres. En approchant des enclos, je ne vis aucune trace de clôtures arrachées. Le domestique s'accrocha à la barrière de l'enclos principal, où étaient parqués une dizaine de bandriers. Je regardai à l'intérieur. Les animaux, les mâchoires et la fourrure ensanglantées, étaient rassemblés autour d'une masse de chair à demi dévorée. Ils se disputaient les morceaux de viande restants et l'on voyait, éparpillés sur le terrain, les débris de leur festin. Quel animal infortuné s'était-il égaré parmi ces tueurs au milieu de la nuit ? Comment la chose avait-elle pu arriver ? Et pourquoi le domestique avait-il jugé utile d'interrompre mon repas pour me montrer ce spectacle ? Je le pris par le bras en lui demandant ce qu'il y avait de si étrange à voir les bandriers massacrer leur proie. Il tourna vers moi un visage à l'expression terrible et me dit d'une voix entrecoupée : « La dame !... c'est la dame !... »

66

Noïm fut sans ménagements. « Tu as menti ! me dit-il. Tu as nié avoir de la drogue en ta possession, et tu mentais ! Et tu lui en as fait prendre hier soir, hein ? Dis-le ! Tu n'as plus rien à cacher maintenant, Kinnal. Tu lui en as donné !

— Tu lui as parlé », fis-je. J'arrivais à peine à former les mots. « Que t'a-t-elle dit ?

— On s'est arrêté devant sa porte parce qu'on avait cru entendre un sanglot, répondit Noïm. On lui a demandé si elle allait bien. Elle a ouvert : elle avait une figure étrange, pleine de rêves, et ses yeux étaient brillants et vides, comme du métal poli, et en effet elle avait bien pleuré. On lui a demandé ce qui se passait, et elle a dit qu'il n'y avait rien. Elle a dit que toi et elle aviez parlé toute la soirée. Mais alors pourquoi pleurait-elle ?

Elle a haussé les épaules en souriant, en disant que c'étaient des affaires de femme, des choses sans importance, « les femmes pleurent tout le temps, a-t-elle ajouté, elles n'ont pas besoin de « donner des explications. » Et, avec un autre sourire, elle a refermé la porte. Mais cette expression dans son regard... c'était la drogue, Kinnal ! Tu avais promis, et tu lui en as donné ! Et maintenant... et maintenant...

— S'il te plaît », dis-je doucement. Mais il continua de crier et de m'accabler de ses accusations, et je ne pouvais rien lui répondre.

Les domestiques avaient reconstitué l'événement. Ils avaient trouvé la trace des pas d'Halum dans l'allée sableuse humectée par la rosée. Ils avaient trouvé ouverte la porte du bâtiment qui donnait accès aux enclos. Ils avaient trouvé forcée la porte intérieure menant à la barrière. Elle était passée par-là ; elle avait soigneusement ouvert la barrière et tout aussi soigneusement l'avait refermée derrière elle afin de ne pas lâcher les tueurs en pleine nuit dans le domaine endormi ; et elle s'était alors offerte à leurs griffes et à leurs crocs. Tout cela avant l'aube, peut-être même au moment où je marchais dans une autre partie du parc. Ce cri que j'avais entendu dans la brume... Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Au début de l'après-midi, j'avais fait mes bagages. Je demandai à Noïm qu'il me prête une voiture, ce qu'il m'accorda d'un geste brusque de la main. Il était hors de question que je

reste ici. L'écho de la présence d'Halum résonnait partout, et, en outre, je voulais me retrouver isolé, en un lieu où je pourrais réfléchir en paix, en examinant mes actes passés et à venir. Je ne tenais pas non plus à être là quand la police locale enquêterait sur les causes de la mort d'Halum.

Avait-elle été incapable de me regarder de nouveau en face, le matin qui aurait suivi le don de son âme ? Je savais qu'elle s'était donnée avec joie. Mais ensuite, dans l'accès de culpabilité qui suit parfois la première expérience, elle avait peut-être éprouvé autre chose : un soudain sentiment d'horreur à l'idée de tout ce qu'elle avait révélé. Et alors tout avait dû se passer très vite : sa décision irréversible et prise en un éclair, son trajet, le visage pétrifié, jusqu'aux enclos, le franchissement inconsidéré de la dernière barrière, l'ultime regret à l'instant où les animaux chargeaient et où elle s'apercevait qu'elle avait poussé trop loin son expiation. Était-ce là l'explication ? Je n'en voyais pas d'autre pour justifier un tel passage de la sérénité au désespoir. Elle avait dû agir en état second, poussée à la mort par un réflexe consécutif au choc. Et je me retrouvais privé de ma sœur, moi qui avais déjà perdu mon frère, car les yeux de Noïm se fixaient sur moi sans pitié. Était-ce le but que j'escomptais quand je rêvais d'ouvrir les âmes ?

« Où vas-tu aller ? me demanda Noïm. À Manneran, ils te mettront en prison. Pose un seul pied sur le territoire de Glin avec ta drogue et tu te fais écorcher vif. Stirron te chassera de Salla.

Alors, où, Kinnal ? Threish ? Velis ? Ou peut-être Umbis, non ? Ou Dabis ? Mais non ! Par les dieux ! ce sera Sumara Borthan, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr. Au milieu de tes sauvages, avec qui tu pourras exhiber ton âme comme tu voudras, hein ? C'est bien ça ? »

Je répondis tranquillement : « Tu oublies les Basses Terres Arides, Noïm. Une cabane dans le désert... un endroit pour penser, un endroit de paix... il y a tant de choses qu'on doit essayer de comprendre, maintenant...

— Les Terres Arides ? Oui, c'est une bonne idée, Kinnal. Les Terres Arides en plein été. Une purge de feu pour ton âme. En effet, va-t'en là-bas. »

Je longeai les Huishtors en remontant vers le nord, puis je pris la direction de l'ouest en empruntant la route qui menait au Kongoroï et à la Porte de Salla. Plus d'une fois, je fus tenté de donner un coup de volant du côté de la rambarde pour envoyer la voiture se fracasser en contrebas. Plus d'une fois, quand la première lueur du jour touchait mes paupières dans une hôtellerie de l'arrière-pays, je songeai à Halum et dus faire un effort pour quitter le lit, car continuer de dormir était tellement plus facile. Jours et nuits se succédèrent, et, au bout de plusieurs journées, je m'étais profondément enfoncé dans Salla-Ouest.

Dans une petite ville au pied des montagnes où je m'étais arrêté pour la nuit, j'appris qu'un ordre d'arrestation était lancé contre moi sur toute l'étendue du territoire. Kinnal Darival, fils du défunt septarque et frère du souverain actuel, était recherché pour des crimes monstrueux : exhibition de soi et usage d'une drogue dangereuse qu'il offrait à ses victimes sans méfiance en dépit des ordres explicites du septarque. À l'aide de cette drogue, le fugitif avait fait perdre la raison à sa propre sœur par le lien, et dans un accès de folie la malheureuse avait péri d'horrible manière. Tous les citoyens de Salla étaient donc invités à apprêter le criminel – dont le signalement était donné – et une forte récompense était offerte pour sa capture.

Si Stirron connaissait les causes de la mort d'Halum, alors c'était que Noïm avait parlé. J'étais perdu. En arrivant à la Porte de Salla, j'y trouverais la police en train de m'attendre, puisque ma destination était connue. Mais dans ce cas, pourquoi l'avis de recherche ne la mentionnait-il pas ? Peut-être Noïm avait-il gardé ce détail sous silence afin de me laisser une chance d'évasion.

Je n'avais pas d'autre choix que de poursuivre ma route. Retourner vers la côte me prendrait des jours, et tous les ports

seraient surveillés. Et d'ailleurs, où aller ? Non, les Terres Arides devaient rester mon refuge. J'y passerais quelque temps, et ensuite j'essaierais peut-être de franchir une des passes des Threishtors afin d'aller entamer une vie nouvelle sur la côte Ouest. Peut-être.

J'achetai en ville des provisions, dans un magasin qui ravitaillait les chasseurs en route vers les Terres Arides : nourriture séchée et eau condensée en quantité suffisante pour plusieurs lunes, ainsi que des armes. Pendant que j'effectuais ces achats, il me sembla qu'on me dévisageait avec curiosité. Reconnaissait-on en moi le prince dépravé que recherchait le septarque ? Personne pourtant ne faisait un geste pour me saisir. Peut-être savaient-ils que la Porte de Salla était gardée et ne voulaient-ils courir aucun risque avec la brute ignoble que j'étais, alors qu'au sommet du Kongoroï il y aurait pléthore de policiers pour me capturer. Quelle qu'en fût la raison, je quittai la ville sans être inquiété et attaquai la portion de route finale. Dans le passé, je n'étais venu au cœur de ces régions qu'en hiver, alors que la neige s'étalait en une épaisse couche. Même en cette saison il en restait des traces d'un blanc sale dans les coins à l'ombre, et, à mesure que la route s'élevait, la neige devenait plus dense ; puis, au moment où le double sommet du Kongoroï fut en vue, elle recouvrait tout le paysage. J'avais minuté mon trajet de manière à parvenir à la passe après le coucher du soleil, en espérant que l'obscurité m'aiderait à échapper à un éventuel barrage routier. Mais je ne vis personne. Tous phares éteints, je parcourus la fin de la distance, en m'attendant à demi à tomber dans le ravin, et je pris le tournant à gauche qui m'était familier et qui débouchait sur la Porte de Salla. Aucun barrage. Stirron ne devait pas avoir eu le temps de fermer la frontière à l'ouest, ou alors il pensait que je ne serais pas assez fou pour m'enfuir par-là. Je franchis la passe et commençai à dévaler la pente sur le versant opposé du Kongoroï, et quand l'aube me surprit j'étais à l'intérieur des Terres Arides, suffoquant sous la chaleur, mais en sécurité.

Non loin de l'endroit où nichent les cornevoles, j'ai trouvé cette cabane dont j'avais gardé en mémoire l'emplacement. Elle était à demi démolie mais ferait l'affaire. Comme l'avait dit Noïm, la chaleur torride des lieux me purgerait l'âme. J'ai un peu aménagé l'intérieur, posant mes affaires en place, déballant le stock de papier que j'avais également acheté en ville pour rédiger le présent compte rendu de mon existence, rangeant dans un coin l'étui qui renfermait le restant de la drogue, entassant mes vêtements par-dessus, balayant le sable rouge amoncelé par terre. Le premier jour, j'ai entrepris de camoufler la voiture afin qu'elle ne trahisse pas ma présence : je l'ai conduite dans un creux d'où son toit émergeait à peine au-dessus du niveau du sol, et j'ai recouvert ce toit de plantes entremêlées et de sable. Seul un regard aiguisé aurait pu la déceler quand j'eus terminé. J'ai noté soigneusement l'endroit afin de pouvoir la retrouver quand je voudrais partir.

Pendant plusieurs jours, j'ai arpentré le désert tout en réfléchissant. Je me rendais là où le cornevole avait frappé mon père, sans avoir peur de ceux qui tournoyaient autour de moi : qu'ils me tuent si tel était mon destin. Je passais en revue les événements qui avaient marqué pour moi le temps des changements, en me demandant : *Est-ce là ce que tu désirais ? Est-ce là ce que tu voulais apporter ? Es-tu satisfait du résultat ?* Je revivais chacune de mes unions d'âmes, depuis ma première expérience avec Schweiz jusqu'à la dernière avec Halum, et je me disais : *Était-ce bien ? Y a-t-il des fautes que tu aurais pu éviter ? As-tu gagné ou perdu à ce que tu as fait ?* Et ma conclusion était que j'avais plus gagné que perdu, bien que mes pertes eussent été terribles. Mon seul regret n'était pas d'avoir obéi à des principes erronés mais d'avoir usé de médiocres tactiques. Si j'étais resté en compagnie d'Halum jusqu'à ce qu'elle ait été libérée de ses incertitudes, elle n'aurait peut-être pas éprouvé la honte qui l'avait détruite. Si je m'étais davantage confié à Noïm... Si j'étais resté à Manneran pour affronter mes ennemis... Si... si... si... Oui, ce n'était pas mon

changement que je regrettais, c'était d'avoir gâché la révolution de mon âme. Car je demeurais convaincu du caractère nocif de la Convention et de notre mode de vie. De votre mode de vie. Le fait qu'Halum ait pu aller jusqu'à se suicider simplement pour avoir connu deux heures d'amour humain véritable était le réquisitoire le plus cinglant qu'on pouvait prononcer contre la Convention.

Et finalement – il n'y a pas tellement de jours – j'ai entrepris d'écrire les pages que vous venez de lire. J'ai été le premier surpris de la facilité avec laquelle me venaient les mots ; peut-être ai-je même versé dans la prolixité, malgré la difficulté que j'avais tout d'abord à employer la syntaxe que je m'imposais. *Je m'appelle Kinnal Darival et je vais tout vous dire à mon sujet.* C'est par cette phrase que commençaient mes mémoires. Ai-je été sincère ? N'ai-je rien caché ? Jour après jour, ma plume a gratté le papier, et je me suis mis tout entier dans ce récit, sans l'embellir pour les besoins de la cause. Dans cette cabane étouffante, je me suis mis à nu. Pendant ce temps, je n'avais aucun contact avec le monde extérieur, bien qu'ayant le soupçon, peut-être sans fondement, que les émissaires de Stirron étaient en train de parcourir les Terres Arides à ma recherche. Je suppose que des gardes sont postés aux cols qui mènent à Salla, à Glin et à Manneran, ainsi probablement qu'à ceux de l'ouest ; et aussi même au col de Stroïn, au cas où j'essaierais de gagner le golfe de Sumar en passant par les Terres Humides. La chance jusqu'ici m'a servi, mais ils vont bientôt me trouver. Vais-je les attendre ? Ou bien vais-je me remettre en route pour tenter le sort, pour essayer de trouver une issue non gardée ? Maintenant que j'ai avec moi cet épais manuscrit, je lui attache plus de valeur qu'à ma vie elle-même. Si vous pouviez le lire, si vous pouviez voir à quel point j'ai tâtonné et trébuché dans ma marche vers la connaissance de soi, si vous pouviez recevoir à travers ces lignes les vibrations de mon esprit... J'ai tout raconté, je crois, dans cette autobiographie, dans ce témoignage sur le moi, ce document unique dans l'histoire de Velada Borthan. Si je suis capturé ici, mon récit sera saisi en même temps que moi, et Stirron le fera brûler.

Il faut donc que je me mette en route. Mais...

Un bruit ? Un moteur ?

Une voiture approche de ma cabane à travers les sables. Trop tard. Je suis découvert. Tout est fini. Je suis heureux d'avoir au moins pu écrire autant.

70

Cinq jours se sont écoulés depuis les dernières lignes que j'ai rédigées, et je suis toujours ici. La voiture était celle de Noïm. Il ne venait pas m'arrêter mais me secourir. Avec précaution, comme s'il s'attendait que je lui tire dessus, il s'est avancé vers la cabane en appelant : « Kinnal ? Kinnal ? » Je suis sorti. Il a cherché à sourire, mais il était trop crispé pour y arriver. Il a dit : « On pensait que tu serais par ici. L'accident de ton père... tu ne l'as jamais oublié, hein ?

— Que veux-tu ?

— Les patrouilles de Stirron sont à ta recherche, Kinnal. Elles ont suivi ta trace jusqu'à la Porte de Salla et savent que tu es dans les Terres Arides. Si Stirron te connaissait aussi bien que ton frère par le lien, il serait déjà ici avec ses troupes. Au lieu de cela, ils explorent le sud, en pensant que tu veux gagner le golfe de Sumar par les Terres Humides afin de t'embarquer ensuite pour Sumara Borthan. Mais ils remonteront ici dès qu'ils se rendront compte qu'ils ont fait fausse route.

— Et alors ?

— Tu seras arrêté. Jugé. Condamné à l'emprisonnement ou à la mort. Stirron estime que tu es l'homme le plus dangereux de Velada Borthan.

— Je le suis », ai-je répondu.

Noïm a désigné la voiture. « Partons. Nous échapperons aux barrages et descendrons jusqu'au Woyn. Le duc de Sumar te prendra en charge et te fera monter à bord d'un vaisseau en partance. Tu peux être à Sumara Borthan à la prochaine lune.

— Pourquoi m'aider, Noïm ? Je croyais que tu éprouvais de la haine pour moi.

— De la haine ? Non, Kinnal, du chagrin. On est toujours... » Il s'est interrompu et a repris avec effort : « *Je suis* toujours ton frère. Je dois te venir en aide. Comment pourrais-je laisser Stirron te donner la chasse comme à une bête ? Allons, viens. Je t'emmène.

— Non.

— Non ?

— Nous serons obligatoirement pris. Stirron te punira d'avoir secouru un fugitif. Il confisquera tes terres, te destituera de tes titres. Ne fais pas un sacrifice inutile, Noïm.

— J'ai fait tout ce chemin pour venir te chercher. Si tu crois que je vais...

— Ne discutons pas. Même si je m'échappais, quel avenir m'attendrait ? Finir ma vie caché dans les jungles de Sumara Borthan, parmi des gens dont je ne comprends pas la langue et dont les mœurs me sont étrangères ? Non. Non. Je suis las de l'exil. Que Stirron s'empare de moi. »

Ce fut une tâche difficile de persuader Noïm de me laisser sur place. Il était décidé à accomplir son sauvetage héroïque, malgré les probabilités de capture. Ce n'était pas par amour mais par devoir qu'il agissait, car je voyais qu'il me reprochait toujours la mort d'Halum. Mais je ne pouvais accepter d'entraîner sa disgrâce, lui disais-je : il s'était comporté noblement en entreprenant ce voyage, mais il m'était impossible de le suivre. Après de longs moments d'argumentation, il a commencé à flétrir, mais seulement après que je lui eus juré que je ferais au moins un effort pour me sauver moi-même. Je lui promis que je prendrais la direction des montagnes vers l'ouest, au lieu de rester ici, où Stirron me trouverait à coup sûr. Et si j'atteignais Velis ou Threish sain et sauf, je le lui ferais savoir afin qu'il cesse de s'inquiéter de mon sort. Puis je lui ai dit : « Il y a une chose que tu peux faire pour moi. » Je suis allé prendre dans la cabane mon manuscrit en lui expliquant qu'il y trouverait toute mon histoire : mon moi tout entier encapsulé dans ces pages, avec la description de tous les événements qui m'avaient mené jusqu'ici. Je lui ai demandé de le lire, et de ne

pas me juger avant de l'avoir fait. « Tu y trouveras des choses qui te sembleront répugnantes et horribles, l'ai-je averti. Mais tu y trouveras peut-être aussi de quoi ouvrir tes yeux et ton âme. Lis-le, Noïm. Lis-le avec soin. Réfléchis à ce que j'ai écrit. » Et je l'ai prié, au nom du lien qui nous unissait, de me faire une dernière promesse : celle de ne pas détruire mon texte, même si la tentation lui venait de le brûler. « Ces pages contiennent mon âme, lui ai-je dit. Si tu les détruis, c'est moi que tu détruis. Si ce que tu lis te répugne, cache le manuscrit, mais n'y porte pas atteinte. Ce qui te choque maintenant pourra ne pas te choquer dans quelques années. Et peut-être un jour auras-tu envie de le faire lire à d'autres afin qu'ils sachent quel genre d'homme était ton frère par le lien, et pourquoi il a agi comme il l'a fait. » *Et afin que tu puisses les changer comme j'espère que cette lecture te changera*, ai-je ajouté en silence. Noïm a fait sa promesse. Il a pris le paquet de feuillets et l'a emporté dans sa voiture. Nous nous sommes embrassés ; il m'a demandé une dernière fois si je ne voulais pas le suivre ; et une dernière fois j'ai refusé ; une fois de plus, je lui ai fait jurer qu'il lirait mon manuscrit et le conserverait, et il a répété son serment ; puis il est monté en voiture et a démarré doucement en direction de l'est. Je suis rentré dans la cabane. L'emplacement où j'avais l'habitude de ranger le manuscrit était vide, et je ressentais une impression de manque, un peu comme une femme qui a porté son enfant jusqu'au terme et qui se retrouve le ventre plat. J'avais tout mis de moi dans ces pages. Maintenant, je n'étais plus rien et le manuscrit était tout. Noïm le lirait-il ? Je pensais que oui. Le conserverait-il ? Je le supposais aussi, même si pour cela il devait le cacher dans le recoin le plus sombre de sa maison. Le montrerait-il un jour à d'autres ? Cela, je l'ignorais. Mais si vous avez pu lire ce que j'ai écrit, c'est grâce à la bienveillance de Noïm Condorit ; et s'il a ainsi permis qu'on le lise, c'est que je suis arrivé à conquérir son âme, tout comme j'espérais conquérir la vôtre.

J'avais dit à Noïm que je ne resterais pas dans la cabane mais que je partirais vers l'ouest. Pourtant, je ne suis pas arrivé à m'y décider. Cette mesure était devenue ma maison. J'y suis demeuré encore un jour, puis un autre, puis un troisième, sans rien faire d'autre que de marcher dans le désert en observant le tournoiement des cornevoles. Le cinquième jour, comme vous êtes peut-être en mesure d'en juger, je suis retombé dans l'habitude de l'autobiographie : je me suis installé à l'endroit où j'avais déjà passé tant d'heures à écrire, et j'ai rédigé la relation qui précède pour raconter la visite de Noïm. Puis j'ai laissé trois nouveaux jours s'écouler, en me disant que le quatrième j'exhumerais ma voiture et partirais vers l'ouest. Mais, le matin de ce quatrième jour, Stirron et ses hommes ont découvert ma cachette, et c'est maintenant le soir de ce jour ; il me reste encore une heure ou deux pour écrire, par la grâce de Stirron. Et quand j'en aurai terminé, je n'écrirai plus rien.

Ils sont arrivés avec six voitures bien armées, ont encerclé la cabane et, à travers des porte-voix, m'ont sommé de me rendre. Résister était sans espoir, et je n'en avais d'ailleurs pas envie. Calmement – à quoi bon la peur ? – je me suis montré, les bras dressés, à la porte de la cabane. Ils sont descendus de voiture, et c'est avec étonnement que parmi eux j'ai aperçu Stirron en personne, parti loin de son palais pour participer à une partie de chasse hors saison dont son frère était le gibier. Il portait toutes ses parures officielles. Lentement, il a marché vers moi. Je ne l'avais pas vu depuis des années, et j'étais effrayé par les signes de son vieillissement : les épaules et la tête tombantes, les cheveux rares, le visage marqué de rides, les yeux creusés, voilà les marques qu'avait laissées sur lui le pouvoir suprême. Nous

nous sommes regardés en silence, comme deux étrangers. J'essayais de retrouver en lui mon ancien compagnon de jeu, ce frère que j'avais aimé et perdu depuis si longtemps, et je ne voyais qu'un sinistre vieillard aux lèvres tremblantes. Un septarque est entraîné à masquer ses sentiments, et pourtant ceux de Stirron n'avaient rien de secret pour moi. La rage, le trouble, le chagrin, le mépris, l'amour frustré : ils m'apparaissaient tous à tour de rôle. Finalement, c'est moi qui ai pris la parole, en l'invitant à me rejoindre à l'intérieur de la cabane pour y avoir un entretien. Il a hésité, comme s'il pensait que j'allais l'assassiner, puis, au bout d'un instant, a accepté, en faisant signe à son garde du corps de rester dehors. Quand nous avons été seuls dans la cabane, il y a eu un autre silence, qu'il a rompu en disant : « On n'a jamais eu autant de chagrin, Kinnal. On a peine à croire tout ce qu'on a entendu dire de toi. Que tu puisses salir ainsi la mémoire de notre père... »

— Est-ce vraiment la salir, seigneur septarque ?

— Bafouer la Convention ? Corrompre les innocents... faire de ta soeur par le lien ta victime ? Qu'as-tu fait, Kinnal ? *Qu'as-tu fait ?* »

J'ai ressenti une terrible fatigue et j'ai fermé les yeux, ne sachant par où commencer. Puis la force m'est revenue. J'ai tendu le bras vers lui avec un sourire et je lui ai pris la main en disant :

— Je t'aime, Stirron.

— Tu es un malade !

— Parce que je te parle d'amour ? Mais nous sommes issus du même sein. Ne dois-je pas t'aimer ?

— C'est ainsi que tu t'exprimes maintenant ? Avec des mots orduriers ?

— Je parle comme mon cœur me l'ordonne.

— Non seulement tu es malade mais tu es répugnant. » Il m'a tourné le dos en crachant par terre. Il avait l'air d'une sorte de personnage médiéval, prisonnier de son austère visage royal, de ses bijoux et de sa tenue d'apparat, parlant d'une voix lointaine et revêche. Comment pouvais-je l'atteindre ?

J'ai repris : « Stirron, prends avec moi la drogue de Sumara. Il m'en reste un peu. Je vais la préparer pour nous et nous la

boirons ensemble, et dans une heure nos deux âmes ne seront qu'une, et alors tu comprendras. Je te le jure, tu comprendras. Acceptes-tu ? Tue-moi ensuite si tu le veux, mais prends la drogue d'abord. » J'ai entrepris de diluer la poudre, mais Stirron m'a arrêté en me prenant le poignet. Il a secoué la tête du geste lent de celui qui ressent une infinie tristesse. « Non, a-t-il dit. Impossible.

— Pourquoi ?

— Tu n'intoxiqueras pas l'âme du premier septarque.

— Ce qui m'intéresse, c'est *d'atteindre* l'esprit de mon frère Stirron !

— Étant ton frère, on voudrait seulement que tu sois soigné. Mais étant premier septarque, on doit t'empêcher de nuire, car on appartient à son peuple.

— La drogue est inoffensive, Stirron.

— L'a-t-elle été pour Halum Helalam ?

— Tu n'es quand même pas une vierge apeurée ? Je l'ai donnée à bien des gens. Halum est la seule personne à avoir mal réagi... Noïm aussi, en un sens, mais il l'a surmontée. Et...

— Les deux êtres qui te sont le plus proches, a remarqué Stirron. Et pour tous deux la drogue a été nocive. Et, maintenant, c'est à ton frère que tu l'offres ? »

C'était sans espoir. Plusieurs fois encore, je lui ai redemandé de tenter l'expérience, mais il ne voulut rien savoir. Et, même s'il avait accepté, quel bien en serait-il résulté ? Je n'aurais trouvé en lui qu'une âme bardée de fer.

J'ai dit : « Que va-t-il m'arriver maintenant ?

— Tu seras jugé dans les formes légales.

— Pour être condamné à quoi ? À la peine capitale ? À la détention à vie ? À l'exil ? »

Stirron a haussé les épaules. « C'est à la Cour d'en décider. Prends-tu ton frère pour un tyran ?

— Stirron, pourquoi as-tu si peur de la drogue ? Sais-tu quel effet elle a ? Ne puis-je pas te faire comprendre qu'elle engendre seulement l'amour et la compréhension ? Nous ne sommes pas forcés de vivre comme des étrangers les uns envers les autres, avec nos âmes dissimulées derrière des couvertures. Nous pouvons parler de nous. Nous pouvons aller de l'avant. Nous

pouvons dire « je », Stirron, sans avoir honte de notre moi. Nous pouvons nous confier nos peines et nous réconforter mutuellement. » Son visage s'était assombri ; il me croyait fou, sans aucun doute. Je suis allé là où j'avais laissé la drogue, je l'ai mélangée et lui ai offert le verre. Il a secoué la tête. J'en ai bu la moitié d'une traite et lui ai présenté le verre à nouveau. « Bois, lui ai-je dit.

— Fais-le maintenant pour que nos âmes s'ouvrent ensemble. Je t'en prie, Stirron !

— Tu mérirerais que je te tue, a-t-il déclaré, sans attendre le jugement de la Cour.

— Oui, dis-le, Stirron ! Je ! Répète-le !

— Misérable montreur de soi ! Le fils de mon père ! Si je te parle ainsi, Kinnal, c'est parce que tu ne mérites pas autre chose.

— Cette façon de parler n'est pas ce que tu crois. Bois, et tu comprendras.

— Jamais !

— Pourquoi refuser ? Pourquoi as-tu peur ?

— La Convention est sacrée, a-t-il répondu. La mettre en question, c'est contester l'ordre social tout entier. Si cette drogue se répandait, ce serait la fin de la raison et de la stabilité. Penses-tu que nos ancêtres étaient des monstres ou des fous ? Ils savaient comment créer une société durable. Où sont les villes de Sumara Borthan ? Pourquoi ces gens vivent-ils toujours dans des huttes au milieu de la jungle ? Tu nous ferais suivre la même voie qu'eux, Kinnal. Tu abolirais la distinction entre le bien et le mal ; en peu de temps, il n'y aurait plus de lois, et chaque homme lèverait la main contre son semblable, et c'est ça que tu appelles l'amour et la compréhension universelle ? Non, Kinnal. Garde ta drogue. On préfère encore la Convention.

— Stirron...

— Assez ! La chaleur est intolérable. Tu es en état d'arrestation ; maintenant, nous partons. »

Mais comme je venais d'absorber la drogue, Stirron a accepté de me laisser seul quelques heures avant le voyage de retour vers Salla afin que je n'aie pas à me mettre en route pendant que mon âme était vulnérable aux sensations extérieures. Une grâce de peu d'objet accordée par le seigneur septarque. Ayant posté deux gardes à l'extérieur de la cabane, il s'en est allé avec les autres chasser le cornevole jusqu'à la venue du crépuscule.

Jamais je n'avais pris la drogue sans quelqu'un avec qui la partager. Je suis donc resté seul pendant que des impressions étranges s'abattaient sur moi, et, quand les murs de mon âme sont tombés, il n'y avait personne en qui pénétrer, et personne pour pénétrer en moi. Pourtant, je décelais les âmes de mes gardes – dures, fermées, métalliques – et je sentais qu'avec un effort j'aurais pu les atteindre. Mais je ne l'ai pas fait, car à ce moment-là, je me suis retrouvé lancé dans un miraculeux voyage : mon moi prenait son essor et s'élargissait jusqu'à embrasser toute la planète, et les âmes de l'humanité entière se mêlaient à la mienne. Et une merveilleuse vision s'est présentée à moi. Je voyais mon frère Noïm établir des copies de mes mémoires et les distribuer à ceux en qui il avait confiance, et d'autres copies étaient faites à partir de ces exemplaires et circulaient à travers les provinces de Velada Borthan. Et du continent Sud arrivaient de pleines cargaisons de la poudre blanche, pour satisfaire non plus les besoins d'une élite, non plus seulement ceux du duc de Sumar ou du marquis de Woyn, mais ceux de milliers de citoyens ordinaires, des gens assoiffés d'amour, qui trouvaient que la Convention était tombée en cendres et qui voulaient se connaître les uns les autres jusqu'au fond de l'âme. Et les gardiens de l'ordre ancien cherchaient désespérément à faire obstacle à ce mouvement, mais ils ne pouvaient rien faire pour l'enrayer, car la Convention avait vécu, et il était évident désormais que l'amour et la joie ne pouvaient plus être jugulés. Jusqu'au jour où la communication tissait tout un réseau à travers la planète, des filaments brillants de perception sensitive reliant chaque individu à un autre et

chacun à tous. Jusqu'au jour où même les septarques et les juges étaient emportés par la marée de la libération, et où tous les habitants du monde se joignaient en une communion joyeuse, chacun ouvert à tous ses semblables, et où le temps des changements était achevé : alors était établie la nouvelle Convention. Tout cela, je le voyais de ma cabane délabrée au cœur des Terres Arides. Je voyais cette lueur brillante encercler le monde, d'abord vacillante, puis gagnant de plus en plus d'éclat. Je voyais des murs s'écrouler. Je voyais flamboyer le brasier de l'amour universel. Je voyais des visages transformés et exultants. Des mains touchant d'autres mains. Des esprits atteignant d'autres esprits. Cette vision a inondé mon cerveau jusqu'à la fin du jour, m'envahissant d'un bonheur tel que je n'en avais jamais connu. Et c'est seulement quand l'effet de la drogue a commencé à se dissiper que j'ai su que ce n'était qu'un fantasme de mon imagination.

Mais peut-être qu'un jour cela correspondra à la réalité. Peut-être Noïm trouvera-t-il des lecteurs à qui montrer ce que j'ai écrit, et peut-être d'autres se laisseront-ils convaincre de suivre mes traces, jusqu'à être en nombre assez grand pour que les changements soient irréversibles et universels. Je disparaîtrai, moi le précurseur, l'anticipateur, le prophète. Mais ce que j'ai écrit continuera de vivre, et à travers ce texte vous serez changés. Peut-être n'est-ce pas un simple rêve.

La page finale a été rédigée alors que le crépuscule commençait à tomber. Le soleil se hâta de descendre vers les cimes des Huishtors. Bientôt, je vais suivre Stirron en tant que prisonnier. J'emporterai ce complément de mon manuscrit avec moi, caché dans mes vêtements, et, si la chance me sert, je tâcherai de trouver un moyen de le donner à Noïm afin qu'il puisse le joindre aux pages que je lui ai déjà remises. Je ne sais si j'y parviendrai, ni ce qu'il adviendra de moi et de mon livre. Et vous qui me lisez êtes pour moi un inconnu. Mais je peux dire une chose : si les deux parties du manuscrit ont été assemblées et si vous me lisez jusqu'au bout, alors c'est que ma victoire a commencé. De la réunion de ces deux éléments pourront venir les changements pour Velada Borthan, les changements pour vous tous. Si tu m'as lu jusqu'ici, mon lecteur

inconnu, tu dois être avec moi en esprit. Alors, je te dis que je t'aime et je tends la main vers toi, moi qui fus Kinnal Darival, moi qui ai ouvert la voie, moi qui avais promis de tout te dire à mon sujet, moi qui puis maintenant affirmer que cette promesse a été tenue. Va et cherche. Va et entre en contact. Va et sois amour. Va et ouvre-toi. Va et sois guéri.

FIN